
U d'/of OTTAWA
39003002110723

LE COMTE
DE VALMONT.

Tome II.

One Almighty is, from whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

Il est un seul Tout-Puissant, de qui toutes choses procèdent, et vers qui elles remontent, si elles ne sont dépravées.

MILTON, *Parad. perdu*, liv. V.



Non, Senneville, vous ne nous quittez pas .....
ou l'on m'arrachera plutôt la vie.

Tom. II Lettre XXV

L. de Ghendt sculp

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENTS
DE LA RAISON.

QUATORZIÈME ÉDITION,

ORNÉE DE GRAVURES.

TOME SECOND.

PARIS.

MASSON ET FILS, LIBRAIRES, RUE DE TOURNON, Nº 6.

1821.

LE COMTE

DE VALMONT,

OU

LES ÉGAREMENTS

DE LA RAISON.

LETTRE XXV.

Emilie au marquis.

O le père le plus tendre, et le meilleur de tous les amis! que je vous reconnais bien aux soins que vous prenez pour adoucir ma peine et pour trouver un remède à mes maux! Vous consolez l'amour blessé, vous soulagez même au fond de mon âme l'amour-propre trop vivement offensé; tant vous daignez vous prêter à ma faiblesse pour mieux me rendre ensuite toute la force dont j'ai besoin! Mon cœur s'ouvre tout entier aux espérances que vous lui faites concevoir; et pour les réaliser plus sûrement j'ai fait usage, par rapport à ma jeune amie, du conseil que vous m'avez donné. L'occasion s'en est présentée d'elle-même. Dernièrement, Valmont ayant affecté de me marquer en présence de Senneville toute son indiffé-

rence, pour lui donner sans doute des preuves plus sensibles de son amour pour elle, cette aimable enfant parut s'attendrir sur mon sort; et, dès que mon mari nous eut laissées seules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions descendues, saisissant avec transport une de mes mains, elle l'arrosa de ses larmes. Je l'embrassai et je m'attendris avec elle.

Après les vives et touchantes expressions de ce langage muet, mais si facile à comprendre : Senneville, dis-je à ma bonne amie, votre cœur est oppressé; fermé par la douleur, resserré par la crainte, il ne demande qu'à s'ouvrir à l'amitié. Mon amie! nous nous sommes tues toutes deux trop long-temps. Ses larmes recommencèrent à couler avec plus d'abondance. Se contraignant pour en suspendre le cours : Que je suis malheureuse, me répondit-elle, puisque j'ai pu faire votre tourment! Vous ne l'ignorez pas, et je ne suis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ses beaux yeux, tout mouillés de pleurs, se levèrent sur moi, et avec une sorte de honte se rabaissèrent au même instant. Ma chère amie, repris-je alors en faisant tous mes efforts pour la consoler, moi qui avais si fort besoin d'être consolée moi-même, pourquoi sembles-tu rougir d'un mal involontaire, et te fais-tu une peine si grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir? Ah! je serais un monstre, me dit-elle, si j'y étais moins sensible; et, quelque

involontaire qu'ait été mon crime, puis-je trop m'en punir? Je devais tout faire, tout entreprendre pour m'arracher à mon attachement pour vous dès que je me suis aperçue qu'il vous devenait funeste; je devais retourner dans l'asile dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus sombre retraite, et, s'il l'eût fallu, m'y ensevelir pour toujours. Mais je vous aimais, j'espérais : d'un autre côté, je craignais de faire un éclat; et ma timidité ne pouvait s'accommoder d'une démarche trop hardie, et qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurais dû vous consulter du moins, et à peine osais-je vous parler. Cependant vos peines se sont accrues ainsi que mes souffrances : mon attachement augmentait avec elles, et l'amitié était devenue en moi une véritable passion. Voilà tous mes torts : car mon cœur n'en a point d'autres à se reprocher; et Valmont, eût-il cent fois plus de charmes, sa conduite à votre égard m'y eût rendue pour toujours insensible. Jugez-en, ma bonne amie, par ces deux lettres, dont la première ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, et dont la seconde vous instruira encore mieux de mes dispositions les plus secrètes.

A ces mots elle tira de son porte-feuille une première lettre, dont l'écriture toute seule me fit tressaillir; j'y reconnus celle de Valmont, et voici ce que j'y lus :

« Trop aimable Senneville ! est-ce donc un « crime de vous aimer? Depuis que vous avez lu

« dans mes yeux le feu qui me dévore, depuis « qu'un aveu indiscret a confirmé presque mal- « gré moi ce qu'ils avaient osé vous dire, pour- « quoi me fuyez-vous? pourquoi faites-vous suc- « céder l'indifférence et la contrainte à cet air « de franchise et à la tendre amitié qui régnaient « entre nous? Croyez-vous donc guérir par là les « maux que vous m'avez faits? ou craindriez-vous « de les partager? Ah! ils ne sont à craindre, ces « maux, que pour celui qui est seul à les ressen- « tir, et non pour deux cœurs qu'unit un même « penchant : ils ne sont à craindre que pour celui « qui combat un sentiment si doux; et si j'ai un « reproche à me faire, c'est de n'y avoir pas cédé « plus tôt. L'amour est le charme de la vie; et « vous obstiner à ne le pas connaître, ce serait « vouloir ne pas connaître le bonheur. Vivez, « Senneville, vivez pour aimer et pour être ai- « mée. Si l'amour le plus vif et le plus constant « peut suffire à vos vœux, vos charmes vous ga- « rantissent assez la violence et la durée du « mien. »

Après cette lettre, Senneville m'en fit lire une autre beaucoup trop flatteuse pour moi : c'était une copie de la réponse qu'elle y avait faite.

« Je ne suis pas assez instruite, monsieur, des « effets du sentiment que vous voulez m'inspirer, « pour en discuter avec vous les peines et les dou- « ceurs; et ce n'est point du tout là l'objet de ma « réponse. Ce qui m'affecte uniquement, c'est

« votre injustice, c'est la douleur trop réelle que « vous causez à ma bonne amie. Eh! par où donc « a-t-elle mérité votre oubli et votre indifférence? « Est-elle moins aimable que lorsque vous avez « commencé à l'aimer? A-t-elle perdu de ses droits « et de ses charmes les plus vrais depuis que vous « vous êtes fait un engagement et un devoir de « l'aimer toujours? Quand j'en saurais moins en- « core sur la honte et sur les périls d'un atta- « chement illicite, les malheurs de votre épouse « suffiraient pour m'armer contre la passion même « la plus innocente. Hélas! que ses beaux jours se « sont promptement écoulés! que votre amour a « eu peu de durée! Et vous osez promettre à une « autre un amour éternel! Quoi! lorsque la beauté, « l'esprit, le sentiment, les vertus, les talents et « les grâces n'ont pu fixer votre inconstance, « vous oseriez encore jurer d'être fidèle! Ah! com- « mencez par l'être au premier amour que vous « aviez formé; essuyez les larmes que vous avez « fait répandre; rendez à la plus digne épouse un « cœur qui lui est dû; c'est à ce prix seulement « que je vous rendrai à mon tour la confiance que « vous m'aviez inspirée. Mais si, au contraire, « vous vous obstinez à nous affliger l'une et l'au- « tre, n'attendez plus de moi que de l'indignation, « du mépris, de la haine, s'il peut m'être permis « de vous haïr, et ne soyez pas surpris s'il n'est « rien au monde que je n'aie la force d'entre- « prendre pour m'éloigner de vous. »

Le même jour que M. de Valmont reçut cette lettre, reprit ma jeune amie, je trouvai sur des tablettes qu'il laissa tomber à mes pieds ce peu de mots qu'il y avait écrits :

« Puisqu'il faut me taire, vous serez obéie ; « mais rien ne pourra désormais arracher de mon « cœur le trait qui le déchire. Votre éloignement « ne ferait qu'aigrir mes maux et ceux de la com- « tesse ; restez. Mes yeux seuls vous diront encore « que ce n'est qu'à vous que je pouvais sans crainte « jurer d'être fidèle. »

Depuis ce jour, continua Senneville, le comte ne m'a tenu parole qu'autant qu'il le fallait pour ménager en un sens ma délicatesse, et non pas assez pour ne pas blesser à chaque instant mon amitié pour vous. Je le fuyais, mais il me retrouvait à vos côtés, et ne cessait d'empoisonner le plaisir que je goûtais à vous voir par l'indifférence qu'il vous témoignait, et les marques de préférence qu'il affectait de me donner. Autant sa conduite m'irritait en secret et me faisait souffrir, autant la vôtre m'intéressait à votre sort et vous rendait chaque jour plus aimable et plus chère à mon cœur. Votre présence était un besoin pour moi ; elle m'était devenue nécessaire..., et je sens trop bien qu'elle me le sera toujours. Mon âme semble passer tout entière en vous seule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque sorte que par vous et pour vous : mon attachement est porté à l'excès, je le sais, j'en conviens ; et il faudra que

j'en subisse le trop juste châtiment. Cependant ma tendresse était digne d'excuse : c'est pour la vertu que je m'étais passionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitterai, j'en mourrai.... car tout mon bonheur tenait au bonheur de vous voir. Mais je me sens par vos exemples assez forte pour un tel sacrifice : trop heureuse si, en mourant, je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi sans le vouloir!

Jugez, mon père, de notre surprise à toutes deux, lorsqu'au moment meme où elle parlait ainsi nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derrière une charmille du labyrinthe, où nous étions enfoncées, il avait tout entendu. Non, dit-il en nous prenant la main, couple trop aimable et trop malheureux par ma faute, vous ne serez point séparées; non, Senneville, vous ne nous quitterez pas...., ou l'on m'arrachera plutôt la vie. Laissez-moi me vaincre : déjà, avant que de céder à ma passion, le ciel m'est témoin combien je l'avais combattue. Je ne suis pas né pour l'injustice et pour le crime; je ne suis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer, mais de nouvelles lumières brillent à mes yeux, et dissipent en partie les ténèbres dans lesquelles j'ai été plongé jusqu'ici : je respecte la vertu.... Ah ! lors même que je la combattais par mes discours, chère épouse, chère Senneville, je la respectais en vous.

Nous étions si saisies, ma bonne amie et moi,

que nous le laissions parler sans le tirer de la situation pénible où il était; et il avait tout dit que nous paraissions l'écouter encore. Son silence cependant, et la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisaient apercevoir en lui nous arrachèrent à l'espèce de léthargie où nous étions plongées; nous nous empressâmes à le lever et à le faire asseoir au milieu de nous. Une scène, muette succéda à ces premiers transports. Un air de confusion semblait se communiquer de l'un à l'autre, et se répandre sur nous tous : nos pensées étaient pressées; nous ne disions rien pour avoir trop à dire. Enfin le sentiment dont nous étions pénétrés se fit jour, si je puis parler ainsi, et s'exhala par des pleurs. J'avais besoin d'en répandre pour être soulagée; et, si cette situation eût duré plus long-temps, je ne sais si je n'aurais pas eu à craindre pour l'état où je suis, et pour l'enfant que je porte dans mon sein. Nos pleurs se confondirent : mon mari me fit les plus tendres caresses. Senneville parut reprendre, en les voyant, sa franchise et sa gaieté : elle voulut, par un enthousiasme digne d'elle, que nous nous promissions tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puisque aussi bien nos cœurs étaient à découvert, et que nous fissions serment de disputer à l'envi à qui ferait le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au salon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment nous sommes plus

tranquilles. Mon mari n'a plus cet air froid et glacé qu'il avait avec moi ; il semble me traiter en amie : mais on voit bien que ses empressements, sa passion, sont encore pour Senneville. Cependant il les modère, et ses procédés, plus sages à son égard, et avec moi plus ouverts, laissent régner plus d'aménité et de confiance entre nous. Toujours entre Senneville et Valmont, je serais heureuse, si l'amitié de l'une pouvait me dédommager de la tendresse de l'autre ; mais, aux yeux d'une épouse fidèle, quel cœur peut compenser la perte du cœur de son époux ? Senneville le sent comme moi, et souvent s'en afflige : mais elle tremble de me perdre, et je ne sais si j'aurais plus de force pour permettre son éloignement et supporter son absence. Ainsi, le cœur trop plein de sentiments contraires, nous sommes depuis quelques jours un peu moins à plaindre qu'auparavant ; mais, hélas ! que nous sommes loin du bonheur !

Ce qui me console le plus, c'est ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paraît qu'en effet il a acquis plus de droiture. Sa façon de penser et de s'exprimer est plus exacte et plus modeste ; il ne donne plus comme autrefois dans les paradoxes les plus singuliers ; il n'affecte plus le faux honneur d'être seul de son sentiment ; et on ne l'entend plus défendre tour à tour les opinions les plus opposées. Ses raisonnements ont quelque chose de plus solide

et de mieux lié; il semble vouloir être vertueux par goût et par principes. Je suis convaincue qu'il se fait une sorte de violence à lui-même, et, sans le baron de Lausane qui l'obsède sans cesse, je ne doute pas qu'il ne fût maintenant très-aisé de le ramener entièrement. Mais ce dangereux ami, contraint de changer de batterie, et voulant d'ailleurs se ménager toujours entre mon mari et moi, donne tant de force aux principes de raison qu'il voit germer dans l'esprit et dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raison toute seule, et, comme je ne le sens que trop, le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaisance, vertu, équité, loi naturelle; mais, toujours fort indifférent sur ce qu'il doit à son Dieu, il n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'est imposé un joug, mais il se flatte de pouvoir le resserrer ou l'étendre à son gré; et je crains bien que cette loi si belle qu'il veut suivre ne redevienne, à peu de chose près, celle de ses penchants.

Daigne enfin le Dieu de lumières et de grâces achever par vos soins ce qu'il a commencé dans mon mari! c'est déjà beaucoup pour lui que de reconnaître quelque espèce d'obligation et de devoir. J'ose croire qu'avec une âme droite et sincère, un disciple zélé de la loi naturelle n'aurait plus qu'un pas à faire pour devenir un chrétien fidèle. La loi que la simple raison nous prescrit, et celle que nous offre l'Evangile, ont entre elles

l'union la plus intime, et se soutiennent mutuellement : celle-là conduit à celle-ci; ce sont deux sœurs, dont l'une, ce me semble, rend l'autre plus aimable encore en apprenant à la mieux connaître.

C'est ainsi que tout concourt à nourrir mon espoir. Ce que nous savons tous trois de nos dispositions mutuelles et de nos plus secrets sentiments ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu : je m'en flatte du moins, et mon entretien avec Senneville est pour moi une source de consolations. J'y découvre de plus en plus la fausseté de Lausane, et le peu de fond que je dois faire sur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien amour de Valmont pour ma jeune amie, et de la contrainte qu'il s'est faite en m'épousant. Par là aussi je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les piéges et les surprises de ce faux ami; car je ne sais par quel pressentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs. Fasse le ciel que sa passion pour moi et les ménagements que je suis forcée d'avoir pour lui ne m'en préparent pas de plus funestes encore pour l'avenir!

Il me reste, en finissant, un conseil à vous demander; car c'est toujours à vous, mon tendre père, que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez suffisamment éclairées, Senneville et moi, sur la lecture des romans et des livres contre la religion; mais un autre piége se présente; ce sont

les spectacles. Depuis long-temps mon mari me persécute pour nous porter à jouir de cette sorte de délassement, et emploie d'ailleurs les raisons les plus spécieuses pour nous le faire regarder comme innocent. Dernièrement encore, pour mieux cimenter notre triple alliance et mettre le sceau à notre réconciliation, il voulait à toute force nous y conduire, et mettre ainsi ses plaisirs en commun avec nous. Heureusement Senneville a fait jusqu'ici tous les frais de la résistance; car vous savez, mon père, que sur ces objets il est bien difficile à une épouse de ne pas céder à un mari qui presse et qui veut absolument. Mais Senneville est jeune, et ne hait pas les plaisirs permis. Si Valmont peut enfin lui persuader que les spectacles sont de ce nombre, nous sommes perdues; et moi-même, je vous l'avoue, je n'aurais pas la force de m'y refuser, si je ne les croyais pas absolument défendus. Cependant il y a tant d'exemples qui parlent en leur faveur; leurs partisans en disent tant de bien, et peignent si souvent le théâtre comme le temple du goût et l'école des mœurs, que quelquefois je suis prête à me rendre. Levez, nous vous en conjurons, nos scrupules à toutes deux, ou fournissez-nous pour toujours des armes contre la tentation. Nous aurons toutefois assez de force pour temporiser aussi long-temps qu'il vous plaira; et je vous prie, mon père, d'être encore plus occupé des besoins de mon mari que des nôtres.

LETTRE XXVI.

Le comte de Valmont à son père.

Oui, mon père, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumières qu'il me donne et le nouveau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnaissance la plus vive. Mais vous, qu'il a choisi pour m'éclairer, et qui le faites avec tant de zèle et de sagesse, quel amour et quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? Tendre père, vos bontés me confondent plus encore que le sentiment de mes faiblesses et la vue de mes erreurs. Avec quels ménagements et quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, et que mon cœur désavoue! C'est à ce cœur que vous parlez; et pourrait-il ne pas vous entendre? Oui, je suis libre; et dussent mes passions ne cesser d'en murmurer et d'en frémir, je sens, je reconnais en moi cette faculté si noble que j'avais la bassesse de me disputer à moi-même. Je suis libre; et j'aurais beau vouloir m'en imposer encore, peu accoutumé au crime, susceptible de remords, je me reprocherais toujours malgré moi le mal que je fais, et le bien que je ne fais pas et que je devrais faire. Ah! du moins, si je suis coupable, je n'ajouterai pas à mes fautes une faute plus grande, le désaveu de ma liberté, ni à ma

honte une honte éternelle, celle de ne plus écouter mes remords et de rougir de la vertu. Puisque je suis libre et susceptible de bien et de mal, sans doute l'un et l'autre me sont imputés comme à leur véritable cause : il y a d'ailleurs entre eux une différence réelle; elle est prise dans la nature même des choses; elle est immuable comme elle; et cette différence, je l'aperçois, je la sens au fond de mon cœur. Un Dieu nécessairement ami de l'ordre, un Dieu bon me fait de l'amour et de la pratique du bien une véritable loi; il me défend le mal qui lui est opposé : la vertu n'est donc pas un vain nom; elle ne lui est pas indifférente; il la récompensera en Dieu, et cette récompense sera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici-bas, le bonheur, qui sous l'empire d'un Dieu juste doit être le prix de la justice, je le trouverai dans le siècle à venir, ou le malheur, si je l'ai mérité. Importantes vérités, vous ne serez plus effacées de mon souvenir! Le prestige des passions ne sera plus assez fort pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m'avilirai plus jusqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végète, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, susceptible des plus grands sentiments, c'est à leur enthousiasme que je vais me livrer tout entier. Equité, bienfaisance, amour de l'ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vues, régler mes penchants, ennoblir mes affections et mes goûts, exercer toutes mes facultés,

vivifier mon esprit et mon cœur, et me donner un nouvel être! O vertu! ai-je bien pu oublier tes charmes, et répandre des nuages sur ton existence! Ah! mon père, vous m'en peignez si bien les attraits; vous me la rendez si aimable, si touchante et si belle; j'en retrouve si bien dans vous, dans Emilie, dans tout ce qui m'environne, le sacré caractère, que je serais le plus coupable et le plus vil de tous les hommes, si je pouvais encore la méconnaître.

Mais cette vertu dont les premiers principes sont gravés dans tous les cœurs; cette loi naturelle que le sentiment nous indique, que la raison nous développe, et qui n'est autre chose que la raison même; cette loi, commune à tous les hommes, ne leur suffit-elle pas? n'est-ce pas assez des lumières qu'elle nous donne? et oserait-on bien dire qu'elle ne nous éclaire pas autant qu'elle le doit sur ce qu'elle nous oblige de pratiquer? N'est-ce pas assez du joug qu'elle nous impose? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves? faut-il y joindre des institutions arbitraires, des enseignements humains, le langage des hommes, devenus les interprètes des volontés divines? et, instruit par la nature même, par ma raison, ce guide si sûr quand je sais le consulter, faut-il encore que, pour apprendre à connaître, à servir, à honorer Dieu comme il doit être honoré, j'emprunte le secours de mes semblables, et que je trouve partout des hommes entre Dieu et moi?

Ah! qu'ils me laissent du moins cette heureuse liberté que la nature m'a donnée; qu'ils me laissent croire et suivre en paix ce qu'elle me dicte; et qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir et parler, ils ne se rendent pas les tyrans de mes opinions et de mes pensées! O mon père, vous connaissant comme je le fais, pourrais-je me reprocher ma franchise et ma sincérité? pourrais-je craindre de vous paraître trop hardi en m'exprimant ainsi? Qui fut moins que vous de caractère à dominer sur les consciences? Le seul intérêt de la vérité vous touche : vous m'avez aidé à la connaître dans ce qu'elle a d'essentiel; et sans doute l'hommage que je lui rends vous suffit comme à elle. Sur les opinions particulières qui divisent les nations et les hommes entre eux, pourriez vous me savoir mauvais gré de mon indifférence? et, après m'avoir éclairé sur la loi naturelle, pourriez-vous sur tout le reste me faire un crime de ne pas penser comme vous? La vérité, la vertu, l'honneur, sont en sûreté à la faveur des principes qui maintenant nous sont communs; s'ils suffisent pour me rendre juste et bienfaisant, que faut il de plus? et, sans autre lumière, Socrate, Aristide, Caton, Tite et Marc-Aurèle ne l'ont-ils pas été? Pourrais-je ne pas bien mériter en partageant leurs vertus? craindriez-vous encore pour moi si j'étais juste comme eux? Mon père, vous n'êtes point fait pour contraindre, vous n'êtes fait que pour persuader : et quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant,

un disciple fidèle, que ne vous devrais-je pas dès que vous m'auriez rendu vertueux!

LETTRE XXVII.

Le marquis de Valmont à son fils.

Je bénis le ciel, il m'a fait retrouver mon fils!.... Mon fils croit à la vertu! Mais que dis-je, Valmont? tu n'as jamais cessé d'y croire; non, tu n'as jamais été perdu pour ton père. Si ton langage te défigurait à ses yeux, s'il te rendait indigne de lui, ah! toujours plein d'indulgence pour toi, il avait pitié de ta jeunesse; il séparait les sentiments de ton cœur des sophismes de ton esprit et du délire de tes passions : il te retrouvait dans tes combats, dans tes aveux, dans tes remords, et savait bien que tu vivais encore pour le devoir et pour l'honneur. Qu'il y a de ressources pour une âme dans laquelle le sentiment n'est pas éteint! Il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.

Enfin tu en reconnais l'empire, et nous sommes d'accord sur l'autorité sainte des lois de la nature. Mais la loi naturelle, la seule raison, suffit-elle à nos besoins? Cher Valmont, si elle te suffit en effet, ne crains pas que je t'impose un nouveau joug, un joug inutile, et une loi arbitraire. Ce n'est pas pour te rendre la vertu plus dure et plus pénible que je prétends t'éclairer : c'est pour te la

rendre plus douce et plus facile; et je ne veux pour toi de loi que celle qui peut servir à ton bonheur. Eh! que me reviendrait-il de me faire le tyran de tes opinions, et de vouloir dominer sur ta conscience? Ai-je donc d'autre intérêt, ai-je donc encore d'autre plaisir à attendre sur la terre, que celui de te rendre heureux? Si cependant tu ne peux l'être qu'en fixant la légèreté de ton esprit, qu'en augmentant et en assurant tes lumières, qu'en fortifiant et en épurant ton cœur, qu'en t'armant contre des passions qui t'égareraient de nouveau et qui feraient ton tourment; si la seule raison est d'un faible secours pour te procurer de si grands avantages; s'il est un guide plus sûr encore et plus fidèle que le ciel t'ait donné, me saurais-tu mauvais gré de te le faire connaître? puisque la vérité, la vertu, sont maintenant de quelque prix à tes yeux, pourrais-tu être indifférent à ce qui te rendrait vraiment sage et solidement vertueux?

Mais surtout, mon fils, si par des vues dignes de lui Dieu a réellement attaché à une économie bien supérieure à celle de la nature ton sort pour l'avenir, oserais-tu bien te roidir contre sa volonté suprême? oserais-tu accuser sa sagesse, le condamner sans l'entendre, mettre de vains raisonnements à la place des faits, reprocher au ciel les secours plus abondants qu'il accorde à ta faiblesse, ou attribuer aux hommes ce qui te vient de la divinité même, et, par un entêtement qui

serait le fruit de la prévention, risquer ton bonheur éternel?

La raison est notre premier guide : eh, mon fils! qui l'avouera mieux que moi? et ne t'ai-je pas appris le premier à la respecter? Mais ce guide que je révère est-il le seul que nous devions suivre? et de nouvelles lumières, une autorité plus précise, une règle plus facile, ne seraient-elles pas à désirer?

Prends-y garde, cher Valmont; autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir : la méconnaître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Autrefois tu te plaisais à la dégrader; tu ne la regardais que comme un instrument mobile et changeant, que comme une règle incertaine; tu lui refusais tout crédit : tu te trompais, et tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière, et tu te trompes encore.

Ah! sans doute l'autorité sans la raison n'a aucun fondement solide; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, et qui lui donne le sacré caractère de la vérité; elle peut être également l'autorité mensongère du bonze ou du druide; elle peut emprunter tour à tour la voix de la nymphe Egérie et le glaive de Mahomet. Croire sans la raison, et contre la raison même, c'est le partage des imbéciles, des superstitieux et des fa-

natiques; c'est, sous le prétexte imposant de sacrifier son entendement à la divinité pour en recevoir des enseignements plus sûrs, s'arracher les yeux pour mieux voir. Toutes les règles de vérité que Dieu nous a données peuvent bien s'éclairer en quelque sorte et s'aider mutuellement : elles ne peuvent jamais se contredire, à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profession de foi sur l'autorité de la raison.

Mais que, dans l'état où sont les hommes, la raison brille suffisamment de sa propre lumière et se soutienne sans aucun autre appui; qu'elle soit l'unique maître que nous devions écouter; qu'elle n'ait besoin que d'être consultée pour nous instruire; et qu'en nous enseignant elle nous dise tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est ce que tu ne prouveras jamais, et ce que tu prouverais en vain contre l'expérience de tous les siècles.

Ouvre, mon fils, la grande et étonnante histoire du genre humain; prends-la où tu voudras; considère-la dans tous les âges; suis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide; qu'elle fixe ton attention et tes regards sur les contrées nouvellement découvertes, sur le nouveau monde, comme sur celui qui nous est connu de tous les temps : hélas! en tout temps, en tous lieux, que t'offrira-t-elle que l'histoire de nos erreurs? Dans un coin de ce vaste univers, un seul peuple eut autrefois des

notions saines sur la divinité, sur les devoirs de l'homme; et c'est Dieu même qui l'a instruit. Partout ailleurs, et sur les objets les plus importants, quelle étrange stupidité, quel égarement et quelles ténèbres! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition dont tant d'autres ont fait les frais avant moi, et passant rapidement sur tout le reste, j'insisterai sur un seul article, parce qu'il est le premier et le plus intéressant aux yeux de la raison; parce qu'il est d'ailleurs la règle essentielle des mœurs et le fondement de la loi naturelle; parce qu'enfin c'est de lui que dépend en grande partie ce que nous devons croire et espérer. Cet article, le plus important de tous, c'est l'idée que nous devons nous former de la divinité.

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain, et rougis pour ta faible raison. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres, ignoré et méconnu; ce Dieu, unique, indépendant, existant par lui-même, divisé en autant de dieux dépendants et muables qu'il y avait aux cieux et sur la terre d'êtres qu'il avait créés; les divinités les plus bizarres mises à la place de l'être le plus parfait; de vils mortels adorés par leurs semblables; le bœuf, le chien, le chat et le crocodile encensés par des prêtres; le soleil, la terre, les ognons et les plantes, de vains noms, la fortune et la peur, devenus l'objet des hommages

d'un aveugle fanatisme; des peuples de sages prosternés devant des dieux de bois, de pierre, ou de métal, devant des figures grotesques, dont l'artiste maladroit riait en les formant, et qu'il adorait avec tout son peuple après les avoir formées; nos pères eux-mêmes.... Ah! je frémis à ce triste souvenir; nos pères à genoux devant de honteux simulacres; et nous, mon fils, qui y serions encore sans la foi de nos premiers apôtres; des superstitions communes aux simples et aux savants, des poulets consultés de bonne foi par des héros; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages; des cultes infâmes, des sacrifices impurs, des dieux parjures, incestueux, adultères; des divinités cruelles et barbares, des victimes humaines; le vice dans les temples, sur les autels, et dans presque tous les cœurs : voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui-même... O aveuglement! ô folie! dont on oserait à peine le croire capable, et qu'on serait tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, si elle n'était attestée par l'expérience de tous les siècles, et par l'exemple de toutes les nations. Grand Dieu! de quelle nuit profonde as-tu tiré l'univers! et dans quels siècles heureux, sous quelle aimable loi m'as-tu fait naître!

Je ne t'ai encore montré les égarements de la raison que dans la multitude; et ce serait déjà, mon fils, prouver assez contre toi, puisque enfin c'est le grand nombre, c'est le commun des hom-

mes qui a le plus besoin d'instruction. C'est lui surtout qui, n'ayant ni la force d'esprit, ni le temps, ni la volonté, ni les moyens nécessaires pour faire une étude raisonnée de la religion et de la morale, a aussi le besoin le plus pressant d'être éclairé et fixé par une autorité.

Mais à l'égard des philosophes et des sages eux-mêmes, qu'est-ce donc que la seule lumière naturelle? et jusqu'ici a-t-elle bien pu leur suffire? Parmi eux que d'écoles et de sectes contraires! que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur la destination de l'homme et sur les principes de la morale! Malgré toutes les recherches des sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu, leur était presque aussi inconnu qu'au reste des hommes : ils ne l'apercevaient qu'à travers un voile qui leur en dérobait les attributs les plus essentiels, et leur cachait tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils voulaient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations, et lui servît de loi : le fatalisme, si absurde en lui-même, était l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitaient le pouvoir du souverain être en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuaient tous les désordres qu'ils croyaient apercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde : dans ce système aussi absurde qu'impie, un bon et un mauvais principe, le dieu du bien et le dieu du mal (et pût-il jamais y avoir un tel dieu?) partageaient également l'empire de l'univers. Plusieurs

imaginaient une matière éternelle et subtile qui circulait dans toute la nature, la modifiait, l'animait et trouvait dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnait; comme si le mouvement, par ses lois et ses changements divers, ne supposait pas dans l'univers un moteur *! Les autres, quoiqu'en petit nombre, distinguaient à la vérité l'être purement spirituel d'avec tout ce qui est matière; et toutefois ils le considéraient non pas comme l'auteur de la nature, mais comme celui qui en avait modéré les forces, qui en avait réglé les mouvements, qui avait disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent, et qui existaient comme lui de toute éternité : insensés, qui ne s'apercevaient pas qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels et nécessaires, ils en faisaient autant de divinités! tant il est vrai, mon fils, que toute la sagesse selon le monde n'est que folie devant Dieu!

Ces sages tant vantés n'étaient pas mieux instruits de ce qui regarde l'homme, son état actuel et sa destination. Varron, le plus savant d'entre les auteurs païens, compte près de trois cents opinions différentes sur la seule question du souverain bien; ils ne s'accordaient pas davantage sur la vertu; ils ne formaient sur l'immortalité de l'âme que des conjectures : partout ils hésitent, ils chancèlent, ils se contredisent eux-mêmes; et les plus

---

* Voyez la quatrième lettre, tome I.

habiles d'entre eux sont ceux qui confessent le plus hautement leur ignorance. Socrate reconnaît sans peine qu'il aurait besoin de lumières plus sûres pour se conduire, ou de la parole de Dieu même qui lui servît de guide ; il ne croit pas qu'on puisse réussir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part : étonnant aveu de notre faiblesse dans la bouche d'un tel sage! sentiment de nos besoins, qui est le plus bel effort auquel puisse se porter la sagesse humaine! Platon, en nous exposant la mort de son maître, nous fait part de ses craintes : après avoir fait à ses amis le discours le plus sublime sur l'immortalité de l'âme, Socrate le termine en doutant si l'âme est immortelle. Platon lui-même, qui distingue si nettement l'esprit et la matière, qui reconnaît un créateur suprême, et qu'on admire par de si beaux endroits, se dément honteusement, en faisant partager les honneurs de la divinité aux astres, à la terre et aux demons *; il veut, dans sa *République*, qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus ; il ordonne des combats où il ôte aux deux sexes les armes et les vêtements de la pudeur ; il semble approuver la communauté des femmes ; et Philon, le plus grand de ses admirateurs, s'indigne malgré lui de ce que tout son banquet se passe en entretiens d'amour

* Dans l'*Epinomis*, dans le *Timée*, et dans le huitième livre des *Lois*.

et de volupté contre nature. Un autre sage non moins célèbre, après avoir sévèrement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celles des dieux qui voulaient être honorés par ces infamies *. Cicéron ne commence son *Traité sur la nature des dieux* qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matière, sur laquelle, dit-il, les sentiments des hommes les plus éclairés sont si différents et si partagés. O raison! faible raison! jusqu'où donc vont tes forces? et sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes sages ** (1)?

Maintenant, Valmont, que les esprits forts de nos jours s'appuient sur leurs propres lumières, je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que

---

* Aristote. *Polit.* VII.

** Montaigne dit, en parlant de la religion : « A une chose si « divine et surpassant de si loin l'humaine intelligence, il est « besoin que Dieu nous prête son secours d'une faveur extraor- « naire et privilégiée, pour la pouvoir concevoir et loger en « nous; et ne crois pas que les moyens purement humains en « fussent aucunement capables; et s'ils l'étaient, tant d'âmes « rares et excellentes, si abondamment garnies de forces natu- « relles ès siècles anciens, n'eussent pas failli par leur discours « d'arriver à cette connaissance. » Après quoi, rapportant les erreurs des philosophes et des peuples païens, il s'écrie : « O Dieu! quelle obligation n'avons-nous pas à la bénignité « de notre souverain créateur pour avoir déniaisé notre créance « de ces vagabondes et arbitraires opinions, et l'avoir logée sur « l'éternelle base de sa sainte parole! Tout est flottant entre les « mains de l'homme; je ne puis avoir le jugement si flexible. » (*Essais*, l. 2, c. 12.)

les sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux *; je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent et s'égarent tous les jours; je ferai plus encore, je lèverai le masque qui les couvre, et l'on connaîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fonds d'indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de système, et le plus souvent de pyrrhonisme à l'égard de toute vérité. Eh, mon fils! tu les as entendus parler, tu as lu leurs écrits, tu as pensé avec eux et comme eux; dis-moi donc, et interroge fidèlement ta conscience et ta mémoire, qu'as-tu entendu dans leurs entretiens? qu'as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théologie du matérialisme et la morale des passions? Au milieu de leurs subtiles et inintelligibles systèmes, que sont-ils en effet, pour la plupart, que des matérialistes déguisés? Déistes pour la forme, épicuriens pour le fond **; parlons mieux, et, pour ne leur

* « L'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentiments; et l'orgueil est la seconde.... Des mystères impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au-dessus de la région sensible; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, et nous n'avons que de l'imagination. (Rousseau.)

** Épicure avait renouvelé le système de Démocrite qui regardait l'atome comme la cause première par qui tout est, et la matière première dont tout est.

rien imputer que tu puisses désavouer en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils sont, dogmatiques aujourd'hui, demain pyrrhoniens; changeant d'opinion et de langage selon les circonstances et les temps; n'ayant jamais, d'un ouvrage à l'autre ni deux jours de suite, la même philosophie *; s'enveloppant de grands mots vides de sens, par lesquels ils substituent à la science simple et modeste le jargon philosophique; raisonnant par enthousiasme, et posant avec tout le feu du génie et tout le brillant de l'élocution des absurdités en principes; se donnant pour les restaurateurs et les guides du genre humain, et croyant nous faire trouver la lumière au sein de l'obscurité la plus profonde : hélas! où est donc, en fait de religion, la règle précise de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison?

Et, pour les vérités qui concernent les mœurs,

* Ce n'est pas trop dire : non-seulement, parmi nos philosophes, chaque homme a son système; non seulement, d'un ouvrage à l'autre, le même homme change d'opinions et adopte des systèmes différents, établissant sur la même question le oui et le non alternativement; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'on le surprend quelquefois disant au même endroit le oui et le non, le pour et le contre tout à la fois. Personne n'a mieux prouvé, par des rapprochements de textes bien formels, ces vérités si humiliantes pour la sagesse humaine, que l'auteur des *Helviennes*, ou *Lettres provinciales philosophiques*. Voyez, par exemple, sur l'origine du monde, sur celle du genre humain, le tome I; et sur la divinité, sur l'âme, sur la liberté, les tomes II et III de cet ouvrage, si propre à répandre sur nos prétendus sages un ridicule ineffaçable.

nos nouveaux philosophes sont-ils plus sages et plus éclairés que pour celles qui appartiennent à la religion? Quels sont les fondements sacrés de leur morale? Ici c'est la conformité d'origine, de penchants et de loi dans les brutes et dans les hommes, qui est l'unique base de la loi naturelle : là ce sont les conventions et les institutions politiques qui font tout le mérite et le démérite de ce qu'on appelle *vice* et *vertu*. Pour les uns c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité tout entière, qui dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux : parmi les autres c'est l'intérêt personnel qui est la source et la règle de toute justice. Quelques-uns donnent pour principes des grandes et belles actions la sensibilité physique, l'amour et la volupté. Tous enfin, favorisant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil et toutes les passions, font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur et pitié (2).

O mon fils! moins philosophes à bien des égards, et moins conséquents que les sages de l'antiquité païenne, il est aisé de voir, à leurs égarements monstrueux, que, nés au sein du christianisme, ils ont abusé de plus de secours que ceux-là n'en avaient reçu, et éteint au fond de leur âme plus de véritables lumières. Ils sont tombés, comme les anciens sages, dans l'aveuglement et les ténèbres; mais ils sont tombés de plus haut.

J'admire souvent dans leur morale, quoique si imparfaite encore, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les Epictète; tandis que mon cœur et ma raison se soulèvent contre les maximes indécentes et perverses des faux sages de notre siècle.

Et quand leurs lumières seraient plus pures, à qui en appartiendraient le mérite et l'honneur, si ce n'est à la religion sainte qui les a formés? Les ingrats! pour ne pas reconnaître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah! s'ils daignaient se souvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance, ils avoueraient que tout ce qu'ils ont appris de plus vrai, ils le tiennent de cette religion qu'ils méprisent; qu'on leur avait inculqué la science et la sagesse avant qu'ils pussent se glorifier d'être sages, et que personne n'enseigne et ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble fidèle éclairé par la lumière de l'Évangile (3).

C'est cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la divinité. Car, enfin si Dieu existe, si nous lui devons un hommage comme à l'auteur de notre être qui nous a créés pour lui; si nous lui devons un hommage et un culte extérieur, un hommage de l'esprit et du corps, comme à celui qui a formé l'un et l'autre, et qui a mis entre ces deux substances une correspondance réciproque et un rapport nécessaire; si nous lui de-

vons un culte public, comme au père commun de tous les hommes qui les a réunis en société, qui en a fait une même famille dont il est le chef, qui leur a donné l'usage de toutes les créatures pour qu'ils en rendissent tous ensemble un même tribut à sa gloire, qui est-ce qui déterminera par les seules lumières naturelles ce culte vraiment digne de lui, et le genre de sacrifice qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert sans déroger à sa majesté *? Admettrons-nous également tous les cultes? Ils se contredisent entre eux; ils contredisent pour la plupart les attributs essentiels de l'être suprême; ils sont contraires à la perfection et au bonheur de l'homme : prétendre qu'ils sont tous également propres à glorifier le souverain être, c'est vouloir que Dieu soit dignement honoré par des contradictions et des absurdités.

C'est encore la loi évangélique qui, appuyée sur des faits sensibles, offre aux hommes un ministère propre à les instruire, et une autorité suffisante pour s'en faire écouter. Quelle force et quel pouvoir la seule voix des philosophes aura-t-elle sur la multitude (4)? Quels hommes, s'ils ne tiennent à un ministère public et suffisamment autorisé, seront assez généreux pour se dévouer

* C'est sur la nature de ce sacrifice que les vrais sages de l'antiquité ont toujours été le plus embarrassés. Voyez ce que Platon fait dire à Socrate sur les sacrifices et sur la prière, dans le dialogue intitulé, *le second Alcibiade.*

tout entiers à l'instruction de leurs semblables, et pour leur faire entendre, au péril de leur vie, le langage de la sagesse et de la vérité? Il fallait à celle-ci, pour interprètes, des âmes fortes; il lui fallait des héros et des martyrs; et le seul Socrate, parmi les païens, a souffert pour elle (5); tous les autres la trahissaient au lieu de la servir; non contents de la voiler sous les ombres du mystère, ils l'accommodaient en public aux superstitions païennes. Aussi prudents et aussi faibles qu'eux, nos sages prétendus ne posent-ils pas également pour principe de se prêter au culte reçu dans la société dont on est membre? La seule religion révélée a pu donner à la vérité des apôtres dignes d'elle.

Avouons-le donc, mon fils, puisque les faits nous y contraignent; la dégradation du genre humain, l'obscurcissement de la raison dans la multitude, ses égarements, ses contradictions, ses limites, et l'insuffisance de son autorité dans les sages, tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant, d'un guide plus sûr, d'une lumière plus précise, et la nécessité d'une révélation (6). Mais ici revient la première difficulté que tu formes contre elle; et je ne tarderai pas à la résoudre, ainsi que toutes celles que m'opposent tes passions.

NOTES.

PAGE 30.

(1) *Et sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes sages?* Il est cependant vrai que parmi tous les philosophes il n'en est aucun qui n'ait aperçu des vérités importantes; « mais ils n'ont jamais su, dit Lactance, ce que c'est qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevu chaque partie. Chacun de son côté a trouvé quelqu'une des pièces qui doivent y entrer; mais ils ne sont pas venus à bout de les assembler, ni de déduire les conséquences des principes. On voit bien que toutes les vérités se trouvent semées parmi les diverses sectes, aucune d'entre elles n'étant si dépourvue de bons esprits, qu'ils n'aient reçu une portion du vrai : mais tandis que, pour disputer, ils défendent chacun leurs opinions quoique fausses, et combattent celles d'autrui quoique vraies, il arrive que la vérité qu'ils paraissent chercher leur échappe, ou plutôt qu'ils la perdent par leur propre faute. Que s'il s'était trouvé quelqu'un d'un génie assez supérieur pour ramasser ce qu'il y a de meilleur dans chaque école, et en former un corps complet, cet homme-là ne différerait pas de nous. Mais cela exigerait nécessairement qu'il possédât au plus haut degré le discernement du vrai : eh! qui le peut, s'il n'est instruit par Dieu même? »

(Lact. *de Vitâ beatâ*, l. 7.)

PAGE 33.

(2) *Font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur et pitié.* Ce sont les deux sentiments qu'excite dans les cœurs droits et les âmes bien nées la lecture de leurs ouvrages. Mais, sans remonter jusqu'à ces sources empoisonnées, on peut en juger par le précis qu'en offrent les *Mémoires* et le *Catéchisme des Cacouacs* *, ainsi que *la petite Encyclopédie* ou *le Dictionnaire*

* « *Le Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*, cette brochure à la fois très-piquante et très-judicieuse, parut quel-

des philosophes. Ces ouvrages ingénieux, où l'antidote est mis à côté du poison, sont les plus intéressants en genre critique, et les plus propres à faire rougir l'incrédule et à confondre l'incrédulité.

On peut juger encore de la vérité de ce que dit ici M. de Valmont par cet aveu de Rousseau lui-même, qui, plus que personne, a droit d'en être cru sur cette matière. Après avoir invité les académies à se regarder comme chargées non-seulement du dépôt des connaissances humaines, mais encore du dépôt sacré des mœurs; à exiger en conséquence des membres qu'elles reçoivent des ouvrages et des mœurs irréprochables; à faire choix, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, des sujets les plus capables de ranimer l'amour de la vertu dans le cœur des citoyens, et à servir ainsi de frein aux maximes licencieuses de ceux qui parmi nous usurpent si indignement les beaux noms de philosophes et de sages, il ajoute: « Quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendrait on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de son côté sur une place publique: Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est en représentation; l'autre, qu'il n'y a d'autres substance que la matière. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni

---

que temps après les *Petites Lettres sur de grands philosophes*, et avait le même objet, celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse et hautaine, qui avait usurpé long-temps la plus grande considération, en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de *philosophie*.

« Molière mourut sans doute trop tôt. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût-il pas jeté sur un des plus absurdes délires qui aient jamais fait époque dans notre histoire littéraire? Lorsque la nation aura repris son sang-froid sur des écrivains pleins d'orgueil qui, à force de manége, étaient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avait pu jeter sur elle un pareil esprit de vertige: mais, comme nous sommes Français, nous finirons sagement par en rire. » (Palissot, *Mémoires littéraires.*)

vices, et que le bien et le mal moral sont des chimères; celui-là, que les hommes sont des loups, et peuvent se dévorer en sûreté de conscience... Le paganisme, livré à tous les égarements de la raison humaine, a-t-il laissé à la postérité rien qu'on puisse comparer aux monuments honteux que lui a préparés l'imprimerie sous le règne de l'Évangile? » (*Discours qui a remporté le prix de l'académie de Dijon*, en 1750.)

PAGE 34.

(3) *Que personne n'enseigne et ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble fidèle*, etc. « Il y a des projets qui paraissent beaux en idée, et qui sont insoutenables dans la pratique: celui des déistes est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des tableaux de religion naturelle, et des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivrait heureux sous cette loi. Par malheur tout cela n'existe que dans leur cerveau; c'est la *République* de Platon. Ils n'ont encore pu trouver sous le ciel un peuple qui professât réellement leur *naturalisme*; et véritablement il n'y en a point. Supposé qu'on réussit à amener une nation à ce point-là, elle ne s'y tiendrait pas long-temps; vous la verriez bientôt tomber ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernières superstitions; et, pour un petit nombre d'esprits qui sauraient garder un juste milieu, le gros du monde irait tout droit ou à l'irréligion où à l'extravagance. C'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste. » (TURRETIN, *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, t. 1, sect. 1, c. 6.)

PAGE 35.

(4) *Quel pouvoir la seule voix des philosophes aura-t-elle sur la multitude?* « Quand on aurait recueilli, dit Locke dans son *Christianisme raisonnable*, tous les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de Cicéron et de Sénèque, et que, pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions jusque dans la Chine consulter Confucius, et le sage Anacharsis en Scythie, comment un tel recueil aurait-il pu devenir une règle fixe, et une véritable copie de la loi sous laquelle nous vivons? Serait-ce d'Aristippe

ou de Confucius qu'il aurait tiré son autorité? Zénon avait-il le droit de faire des lois au genre humain? S'il ne l'avait pas, tout ce que lui ou quelque autre philosophe pouvait dire n'était compté que pour le sentiment d'un simple homme que les autres peuvent recevoir ou rejeter : autrement il faudrait admettre également tout ce qu'a enseigné ce philosophe, etc.

(*Christianisme raisonnable*, t. 1, c. 14.)

C'est le raisonnement que faisait Lactance : « Les philosophes peuvent proposer de belles lois aux peuples : mais ces « préceptes n'ont point de force, parce qu'ils sont humains, et « qu'ils manquent d'une autorité supérieure, qui est celle de « Dieu. Personne ne croit, parce que celui qui écoute s'estime « autant que celui qui commande. »

(*De falsâ Sap.*, lib. 3, n. 27.)

« La société, dit un sage genévois, ne perdrait-elle pas infiniment à ce que la morale elle-même ne fût plus recommandée que sur la foi des philosophes, tandis qu'elle peut être revêtue d'une sanction divine?

« On la ferait donc aussi prêcher par des *philosophes*. Mais, si je ne me trompe, la différence se réduirait sur ce point à employer des hommes sous une autre dénomination et un autre habit. Est-ce donc que la même morale appelée *morale d'Helvétius*, plutôt que *morale judaïque* ou *chrétienne*, et prêchée par des hommes en habit de couleur plutôt qu'en habit noir ou en surplis, sera moins sujette à être expliquée par des ignorants, fera moins de pédants, sera moins exposée à être pervertie, pourra moins servir de masque aux vicieux? Est-ce que, parce qu'elle n'aura point d'autorité par elle-même, elle entraînera plus sûrement les hommes? Est-ce parce qu'un philosophe prêchera dans une congrégation le *livre de l'Esprit*, que dans une autre on expliquera le *Système de la nature*, ailleurs celui d'Hobbes, et, dans les congrégations les plus favorisées, ceux de *Socrate* et de *Platon*; est-ce pour cela, dis-je, que les hommes pourront mieux compter les uns sur les autres? Eh, bon Dieu, que deviendrait une société pareille !

« Et que serait-ce encore que la vertu? comment conviendrait-on du sens de ce mot...? Établirait-on une autorité *philo-*

sophique, comme il y a une autorité *ecclésiastique*, afin de fixer au moins la morale de l'état? hélas! quand aurions-nous un code...?

« Et que ferons-nous encore des ignorants, c'est-à-dire, d'une si grande partie du peuple qui n'a ni le loisir, ni les connaissances préliminaires qui permettent d'étudier? ce peuple qui *sent* que Dieu a dû dicter aux hommes les lois de la justice et de la *bénéficence*, recevra t-il ainsi d'une manière implicite les spéculations du *philosophe* subalterne qui balbutiera dans sa paroisse?

« Il est aisé de blâmer; et le blâme, presque toujours fort hardi, séduit par son assurance. Voilà toute la force qu'ont eue contre la religion les attaques de tout genre qu'on a portées contre elle et contre les ecclésiastiques. Ceux qui les ont faites, et ceux qui les ont encouragées en les écoutant, n'ont pas considéré qu'il fallait nécessairement des institutions publiques pour rappeler aux hommes leurs devoirs : et qu'indépendamment de la faiblesse de l'autorité des hommes pour d'autres hommes, faiblesse qu'éprouvent toutes les législations *humaines*; indépendamment du bonheur individuel que la religion seule peut produire, substituer un corps de *moralistes* à un corps d'*ecclésiastiques*, n'est que changer les noms : *ajoutons*, pour opérer de bien moindres effets, ou plutôt pour opérer les effets les plus dangereux. Voyez les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre*, par M. Deluc, tome I, page 44 et suiv.. et observez que l'homme droit et sensé, que le vrai savant qui parle ainsi est un homme du monde et un citoyen de Genève.

PAGE 36.

(5) *Il lui fallait des héros et des martyrs : le seul Socrate, etc.*

« On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'unité divine, pour avoir refusé son hommage aux dieux de la Grèce; mais c'est une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce philosophe, Socrate reconnait des dieux subalternes, et enseigne que les astres et le soleil sont animés par des intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon, dans son *Dialogue*

sur la sainteté *, nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamait hautement contre les poëtes qui attribuaient à ces divinités des passions humaines et des crimes énormes. »

(DE RAMSAI, *Discours sur la mythologie.*)

MÊME PAGE.

(6) *Tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant*, etc. « Si la vérité, dit saint Thomas, était abandonnée aux recherches de la raison, il en résulterait trois inconvénients. Le premier serait, que la connaissance de Dieu ne pourrait être le partage que d'un petit nombre d'hommes; car trois choses, savoir, la pauvreté, la paresse, et une complexion faible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux sciences.

Le second inconvénient serait, que ceux d'entre les hommes qui pourraient parvenir à la connaissance de la vérité n'y parviendraient que fort tard et après une longue suite d'années employées à l'étude.

Le troisième enfin consiste en ce que telle est la faiblesse de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison.

(*Lib.* 1, *Controv. Gentil. cap.* 4)

« Il n'y a personne, a dit Bayle lui-même, qui, en se servant « de la raison, n'ait besoin de l'assistance de Dieu; car, sans « cela c'est un guide qui s'égare; et l'on peut comparer la phi- « losophie à ces poudres si corrosives, qu'après avoir consumé « les chairs mortes d'une plaie, elles rongeraient la chair vive, « carieraient les os, et perceraient jusqu'aux moelles. La philo- « sophie réfute d'abord les erreurs : mais, si l'on ne l'arrête « point là, elle attaque les vérités; et, quand on la laisse faire à « sa fantaisie, elle va si loin, qu'elle ne sait plus où elle est, ni « ne trouve plus où s'asseoir. »

---

* Platon, *Eutyph.*, pag. 5, et 6.

LETTRE XXVIII.

Suite de la précédente.

« COMMENT oserait-on dire que la loi naturelle, « que la raison, cette loi commune à tous les « hommes, ne nous éclaire pas autant qu'elle le « doit sur ce qu'elle nous oblige de pratiquer? ou, « si elle a cessé de nous éclairer à proportion de « nos besoins, quelle qu'en soit la cause, elle a « donc cessé de nous obliger. »

Telle est, mon fils, la première difficulté que tu m'opposes en faveur de tes nouvelles opinions. La réponse est pourtant facile, quelque spécieuse que soit l'objection. La loi naturelle n'est pas tellement obscurcie dans l'état de dépravation et d'aveuglement où nous naissons, la raison de l'homme n'est pas tellement impuissante et stérile, qu'il soit impossible à celui qui l'interroge avec un esprit droit et un cœur pur d'en obtenir de faibles lumières, qui le conduisent de proche en proche à des lumières plus considérables. Elle nous oblige, cette faible raison, à proportion de ce qu'elle nous enseigne, et de ce qu'elle pourrait nous enseigner encore, si nous la consultions avec fidélité. Elle va aussi loin qu'elle peut et qu'elle doit aller. Elle va jusqu'à nous faire sentir le besoin que nous avons d'un autre secours; elle fait

avouer à l'âme simple et vraie son insuffisance et les ténèbres où elle la laisse plongée; elle la fait soupirer après un plus grand jour; elle la conduit aux portes du sanctuaire où l'éternelle vérité réside; et, dès que les gémissements de cette âme droite et pure sont sincères, le Dieu de vérité ne lui manque pas (1).

« Mais pourquoi donc cet autre secours si né-« cessaire n'est-il pas donné à tous les hommes? « pourquoi ne sont-ils pas tous éclairés du flam-« beau de la révélation? et pourquoi même, pour « la partie de la révélation la plus intéressante, « qui est la loi évangélique, ont-ils commencé si « tard à l'être? »

Parce qu'il fallait, mon fils, que les hommes, abandonnés à eux-mêmes, sentissent leurs besoins, leur misère, et qu'ils eussent le temps de se lasser, pour ainsi dire, de leur propre faiblesse et de la vanité de leurs recherches. Il leur fallait l'expérience de plusieurs siècles, et des peuples les plus policés, comme des nations les plus sauvages. Il fallait que les ténèbres précédassent la lumière et en fissent comprendre tous les avantages; que la religion révélée, appuyée sur des faits, eût ses développements et ses preuves, de même que tout se prépare et se développe dans la nature. Il fallait sans doute, dans les desseins du Très-Haut, que jamais ici-bas nous ne connaîtrons qu'imparfaitement, que ce flambeau de la foi, semblable à l'astre qui éclaire le monde, n'y

jetât pas tout à coup et tout à la fois sa lumière; qu'il en parcourût successivement les diverses contrées; qu'il y fécondât les germes de raison, de sagesse et de vertu, qui n'attendaient que sa présence pour éclore, ou pour se porter du moins à leur vrai point de perfection et de maturité; et que sa vive clarté, tantôt accordée purement comme une grâce, tantôt donnée tout ensemble comme grâce et comme récompense, quelquefois même soustraite aux hommes par forme de châtiment, fût distribuée en tous lieux selon les lois secrètes d'une providence toujours pleine de sagesse et d'équité.

Eh, mon fils, dans le système du naturaliste, quelle difficulté peux-tu former ici contre la révélation qui ne tourne en objection contre toi? Car enfin cette religion naturelle, te demanderai-je à mon tour, cette loi de la raison, commune à tous les hommes, imposée à tous, et qui dans tes principes leur suffit à tous également, pourquoi est-elle si peu connue de la plupart? pourquoi même tant de secours dans les uns pour en développer les lumières, et tant de difficultés et d'obstacles dans les autres?

Concluons donc, et pour la loi naturelle et pour la loi révélée, qui, quoique toutes deux soient essentiellement vraies, que toutes deux soient nécessaires, nous ne serons jugés sur elles qu'à proportion de ce que nous aurions pu, de ce que nous aurions dû en connaître; et que ceux qui,

éclairés par elles, auront avec la même opiniâtreté fermé les yeux à leur éclat, seront également sans excuse *.

« Mais, ajoutes-tu, pourquoi des hommes « comme moi seront-ils à mon égard les inter-« prètes des volontés divines? pourquoi faut-il « que, pour apprendre à honorer dignement l'être « suprême, j'emprunte le secours de mes sembla-« bles? et trouverai-je donc partout des hommes « entre Dieu et moi? »

Oui, mon fils; parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier ensemble autant par les besoins de l'âme que par ceux du corps, les instruire les uns par les autres, et établir entre eux une dépendance mutuelle et une communication réciproque de secours et de lumières. Eh! quel est l'homme que d'autres hommes n'aient pas instruit? quelles sont les lumières naturelles que dans l'état de société nous n'ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées à l'aide de nos semblables? et pourquoi veux-tu que, dans l'économie de la religion révélée, Dieu se soit servi d'autres instru-

* *Tribulatio et angustia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primùm et Græci : gloria, honor, et pax omni operanti bonum, Judæo primùm et Græco, non enim est acceptio personarum apud Deum. Quicumque sine lege peccaverunt, sine lege peribunt : et quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* (Rom. c. 2, v. 9, etc.)

ments, d'autres moyens que ceux dont il se sert dans le plan de la religion naturelle *?

Des hommes s'offrent à toi pour t'instruire, et se disent les envoyés de Dieu; mais ils ne te privent pas pour cela de l'exercice de ta raison. Fais-en l'usage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l'entendement humain; examine les faits sensibles et publics qui établissent leur mission; considère attentivement les caractères de la religion qu'ils t'annoncent, caractères simples et vrais; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté; son rapport à la gloire de Dieu, au bonheur de l'homme et à la vertu; car ce sont là de ces choses de fait et de sentiment dont tout homme peut juger sans peine; de ces choses qui ont frappé, éclairé et converti le monde entier : et d'après cela, soumets-toi, si par la voix de tes semblables c'est en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde, cher Valmont, la révélation, une fois prouvée, te démontre de la manière la plus simple et la plus abrégée toutes les autres vérités : sans elle il faut se les prouver à soi-même une à une, si je puis parler ainsi. Quel travail! et quel danger de se tromper dans des choses où l'erreur est d'une si grande conséquence, et où cependant elle a toujours été si commune!

« Mais encore pourquoi un nouveau joug et de

---

* *Naturæ quidem ordo ita se habet, ut cùm aliquid discimus, rationem præcedat auctoritas.* (S. Aug. l. 2, de ord. cap. 9.)

« nouvelles entraves? et qu'importent toutes les « institutions arbitraires, si, par les seuls prin- « cipes de la loi naturelle, la vertu, l'honneur sont « en sûreté? »

Sur ce peu de mots que de choses à répondre, mon fils, s'il fallait ne laisser rien à dire! Mais du moins écoute encore quelques moments. « Pour- « quoi un nouveau joug et de nouvelles entraves? » C'est pour te rendre le joug de la vertu, de la raison elle-même, plus doux et plus facile. La loi que le christianisme t'impose est une loi de grâce et d'amour; sans elle tout coûte, tout est pénible à la nature; rien au contraire ne lui coûte dès qu'elle emprunte son secours. Cette aimable loi nous fortifie, nous soutient, nous élève au-dessus de la faiblesse humaine. Elle est à l'homme ce que sont à l'oiseau timide les ailes qui l'aident à voler : si elles sont un fardeau pour lui, c'est un fardeau bien léger; avec elles il fend les airs, il ramperait sans elles.

« Qu'importent des institutions arbitraires? » Eh! pourquoi les regardes-tu comme telles, si la religion qui les renferme ne l'est pas? Qu'importent...... ah! mon fils, elles importent beaucoup, si elles ont la force de nous rendre solidement vertueux.

« Mais sans elles, Socrate, Aristide, Caton, « Tite et Marc-Aurèle ne l'ont-ils pas été? » Valmont, je ne prétends pas calomnier leur vertu : ils en ont eu sans doute; mais, bien évaluée, qu'était-

elle dans la balance du grand juge, comparée à celle du simple fidèle? Etre juste et bienfaisant, c'est une partie de l'homme moral, ce n'est encore que la première ébauche du chrétien : et dans celui-là même comptes-tu pour rien d'être chaste, d'honorer le vrai Dieu, d'être humblement soumis à sa volonté suprême? Socrate soupçonné d'être l'amant d'Alcibiade, accusé par ses propres concitoyens d'être le corrupteur de la jeunesse d'Athènes sous prétexte de l'instruire; ou, pour ne rien donner à des clameurs publiques, à des soupçons mal fondés, et qu'on doit encore moins se permettre à l'égard des grands hommes, Socrate mourant pour la vérité, et ordonnant à ses amis de sacrifier pour lui un coq à Esculape; Caton cédant sa femme à Hortensius après s'être montré tout disposé à lui céder sa fille; l'inflexible Caton, indépendant des dieux, dit-il en parlant de lui-même, et se donnant la mort plutôt que d'implorer la clémence d'un vainqueur; Marc-Aurèle (quel nom cependant!) honorant d'un culte superstitieux les dieux de toutes les nations, et souffrant, pour complaire au sénat, qu'on persécutât les chrétiens; fermant les yeux sur les crimes des sénateurs pour ne pas être obligé de les punir; philosophant tranquillement au fond de son palais, tandis que les gouverneurs pillaient ses provinces; faisant mettre sa femme au nombre des divinités après l'avoir laissée pendant sa vie se souiller par les plus honteuses débauches aux

yeux de tout l'empire; Marc-Aurèle, par la plus cruelle indulgence et la plus indigne faiblesse, remettant une seconde fois son fils entre les mains des maîtres vicieux qui l'avaient perdu, et, quoique assez libre dans son choix, donnant à son peuple Commode pour empereur : sont-ce donc là des vertus sans taches? Et combien de noms célèbres en ce genre te reste-t-il à me citer? Je te montrerai, moi, une foule d'hommes parfaitement vertueux partout où la religion a fait de vrais disciples, partout où le christianisme fut en vigueur.

Cependant, sans les forces qu'il nous donne, tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah! tu la connais mal, cher Valmont, ou du moins tu ne te connais pas assez toi-même. Autrefois j'ai pensé comme toi. Alors j'avais des amis avec lesquels j'étais lié de sentiments et de mœurs, si toutefois l'amitié pure peut se trouver encore où ne se trouve pas la religion : hélas! je rougis de leurs égarements, et je n'avais pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaisance, humanité (2), mœurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais si communs, vous êtes dans la bouche de tous les sages, et jamais la chose qu'ils expriment ne fut si rare! Non, jamais l'idolâtrie elle-même n'enfanta des mœurs plus dépravées que n'en fait naître parmi nous l'incrédulité. S'il y a encore des vertus sur la terre, où sont-elles, mon fils, si ce n'est dans les sentiments et dans la

conduite du vrai chrétien? Ton épouse, si tendre et si sage, la fidèle et courageuse Emilie, serait-elle si constamment vertueuse, si elle n'était inspirée et soutenue par la religion? Eh! que peut-on se promettre sans elle que la présomption la plus vaine et les plus honteuses faiblesses (3)?

Mon ami, je ne crains pas de l'avouer; dès que je sonde mon esprit et mon cœur, j'y trouve le besoin de la religion chrétienne : c'est le cri intérieur le plus vif et le plus fort en moi. Sans la religion chaque circonstance un peu critique, chaque occasion dangereuse, chaque mouvement de passion un peu ardente, prendraient beaucoup trop sur moi : l'idée d'en satisfaire une seule allumerait bientôt toutes les autres; le désir de me satisfaire une fois ferait naître celui de me satisfaire toujours; l'oubli d'un principe me mènerait insensiblement à l'oubli, à l'abandon de toute vérité; mes penchants deviendraient à mon gré l'unique loi de la nature. L'âme meurt, me dirais-je, et n'est plus rien; tout est égal; Dieu même existe-t-il? La religion est donc pour moi l'illusion de la vertu? O la belle illusion! et qu'elle est en toutes choses semblable à la vérité même!

Mais, pour te réconcilier plus sûrement avec le christianisme, il me reste une observation importante à te faire : tu t'effraies de son joug, tu regardes ses lois comme des entraves; eh! que dirastu si je te force de convenir que la loi naturelle n'impose pas un moindre frein à tes passions, un

moindre joug à ta faiblesse, mais avec bien moins de secours pour le porter?

De tous les penchants qui nous sollicitent le plus vivement, et qui contribuent davantage à rendre la religion chrétienne odieuse à l'incrédule, le plus commun c'est celui qui nous attache aux plaisirs des sens, de toutes les lois celle qui l'effraie le plus, c'est celle de la chasteté. L'amour, cette passion si universelle, mais si dangereuse dans ses suites, si funeste dans ses déréglements, voilà la divinité chérie en faveur de laquelle le naturaliste * combat avec tant d'opiniâtreté. Eh bien, mon fils, analise sur ce point la loi naturelle sur laquelle tu te fondes, et examine ce qu'elle te permet et ce qu'elle te défend.

Avant toutes choses, elle met des bornes à nos penchants, elle y condamne tout excès, elle en arrête la fougue impétueuse, elle les soumet à la raison, et rend à celle-ci l'empire que les sens voudraient usurper **.

* L'éditeur a trouvé dans ces lettres le mot de *naturaliste* pour signifier *le partisan de la loi naturelle :* il s'y est tenu, comme le croyant plus propre à rendre cette idée d'une manière précise, que les termes de *théiste* ou *déiste*, qui n'ont pas une acception aussi déterminée ni aussi claire pour bien des personnes; et parce que d'ailleurs il n'y a pas à craindre que l'on confonde ici le *naturaliste* dont on parle avec le physicien qui connaît ou qui étudie ce qui a rapport à l'histoire naturelle.

** « La force de l'âme, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté, qui les nourrit toutes. » Et ailleurs, « Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres. » (ROUSSEAU.)

Mais envisageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à son disciple tout engagement, tout commerce avec celle qui a donné sa foi. L'adultère est un crime aux yeux de toutes les nations: il en est un aux yeux du vrai sage; et la loi naturelle toute seule lui en fait un monstre qu'il ne peut envisager sans horreur (4).

Cette même loi lui ordonne de respecter les droits d'un père, d'une mère, d'un tuteur, d'une famille entière, sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, pour l'honneur, et dont il ne peut corrompre la sagesse sans abuser de leur confiance, sans tromper indignement leurs soins et leur espoir, sans porter le glaive dans leur cœur, et sans la déshonorer elle-même. Qu'il se mette un moment à leur place, qu'il suppose en danger la vertu de son épouse, l'honneur de sa fille, celui de sa sœur ou de sa pupille; et, s'il lui reste quelque sentiment d'équité, qu'il juge et qu'il prononce.

La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l'innocence d'une fille honnête et sans expérience, qui ne sent pas assez les conséquences de l'engagement qu'on veut lui faire contracter, et qui n'aperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu'on lui inspire. Le véritable honneur exigerait, au contraire, qu'il l'éclairât, qu'il la retînt lui-même sur le bord de l'abîme où cette passion l'engage à se précipiter : car enfin est-il juste de rendre quelqu'un malheureux, de se prê-

ter à son aveuglement, de le faire naître et de trahir ses véritables intérêts pour se satisfaire? Et ne sait-on pas d'ailleurs qu'une fille séduite une fois, quelque ignorée que soit cette première chute, devient presque toujours faible, vicieuse et malheureuse pour toute la vie?

Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque qui trompe les fins de la nature; et la nature en pleurs demande vengeance au ciel d'un crime qui bientôt dépeuplerait la terre.

Cette loi de la nature et de la droite raison ne nous fait pas envisager avec moins d'indignation et de honte tout commerce fondé sur l'intérêt; et ici le sentiment et la raison se soulèvent à la vue de ces trafics honteux mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin? elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier (5). Comme nous sommes faits non-seulement pour nous, mais pour la société, c'est à la société même à régler les conditions de cet engagement sacré, qui unit la moitié de ses membres à l'autre, et sur lequel reposent, comme sur un fondement inébranlable, l'ordre et l'intérêt public, la distinction et la perpétuité des familles, l'état et l'éducation des enfants, la sûreté et le repos des particuliers.

Le disciple fidèle de la loi naturelle suppléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut se per-

mettre du côté des sens? Mais le désir, mais la pensée réfléchie du crime est un crime elle-même, et la voie qui conduit le plus sûrement à le commettre. Si celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal ne le fait pas, c'est que le mal dans la pensée duquel il se complaît n'est pas en son pouvoir : ses mœurs peuvent être encore sans reproche; mais son esprit et son cœur sont déjà coupables.

Que reste-t-il donc au naturaliste que les passions agitent, mais que retient la conscience? que lui reste-t-il, cher Valmont? La même obligation qui est imposée au chrétien, de les réprimer, sans avoir d'ailleurs les mêmes secours pour y parvenir. Car enfin tu en conviendras un jour avec moi, tout est moyen, tout est secours dans la religion pour le bien; tout est préservatif, tout est remède contre le mal : et ces secours, le naturaliste ne les a pas. Ce ne sont donc pas, mon fils, de nouvelles entraves que je te présente. Dans tout ce qui contrarie les penchants d'une nature dépravée, la religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raison t'impose : mais ces devoirs, encore une fois, elle t'aide à les remplir; ce joug de la raison, elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves : eh ! pour le naturaliste vraiment droit et qui raisonne un peu conséquemment, il se trouve des entraves partout sans qu'il lui soit possible d'en sortir, à moins qu'il ne

renonce à tout commerce avec ses semblables. Dans ses vrais principes, tout culte extérieur qui ne sera pas celui de la simple nature, qui sera lié essentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux et mensongers, qui supposera des articles de foi qu'il désavoue au fond de son cœur, ne pourra jamais être le sien : y participer avec ses aveugles concitoyens serait, dans sa façon de penser, une idolâtrie peut-être, mais toujours une imposture qu'il ferait au genre humain, et une trahison à la divinité. Où ira-t-il donc pour servir son Dieu à sa manière, si parmi tous les peuples il n'est point en effet de culte qui lui convienne.

Dans ses principes, le droit que nous nous arrogeons sur la vie des animaux est-il un droit incontestable? et dans le doute seul, avec quelle espèce d'hommes vivra-t-il en société?

Dans ses principes encore, faible comme le reste des hommes, coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire assez de fond sur la validité et la force de son repentir pour être tranquille? et, après avoir outragé le Dieu de la nature, quand et comment se croira-t-il suffisamment réconcilié?

Ainsi, de toute part inquiet, contraint, embarrassé, ne pouvant faire aucun acte où intervienne la religion des autres hommes (et elle intervient presque partout), ne pouvant les satisfaire et les rassurer sur la sienne, ne sachant comment vivre

au milieu d'eux, et n'osant ni s'asseoir à leur table, ni participer aux douceurs de leur société, isolé sur la terre, environné d'abîmes, glissant à chaque pas, et ne trouvant pas même où mettre le pied; lui, mon fils, ce naturaliste dont tu me vantes la liberté, avec des principes et un fonds de droiture, serait le moins libre et le plus malheureux de tous les hommes. Crois-en, cher Valmont, la triste épreuve que j'en ai faite dans les jours orageux de mon incrédulité; matérialiste, pyrrhonien, naturaliste enfin, et pour le coup incrédule par système, naturaliste de bonne foi, hélas! je ne savais plus comment agir, d'après mes sentiments, au sein de cette société pour laquelle cependant j'étais né. Mille fois je fus près de la quitter; et cette irrésolution est peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami! je n'oublierai jamais que, dans une de ces séances académiques où nous autres esprits forts nous jugions en dernier ressort les sots jugements des hommes, je fis part en tremblant, à mes illustres associés, de mes réflexions sur les doutes inquiétants où nous laisse la loi naturelle, sur les embarras où sa pratique toute seule nous jette, sur les devoirs que cette même loi prise dans toute sa rigueur nous impose, sur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étaient, hélas! que trop vraies, mais elles venaient mal à propos pour nous. Sans oser les nier directement, on les traita

de scrupules, on y répondit en pirouettant, et la séance finit par la *.

« Mais enfin pourquoi ne pas tolérer toutes les « opinions? Il n'y aurait plus d'entraves pour per- « sonne. » En effet, la solution serait commode. Ah! mon fils, elle ne le serait qu'en apparence. Songe donc que c'est la religion qui lie tous les hommes, que son culte extérieur est la base et le nœud de leur société; qu'en permettre la détermination à chacun en particulier, c'est risquer de ne plus leur laisser rien de commun par la suite, et en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d'ailleurs attention, et ne sois pas effrayé de ce principe, il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution (6); fais attention, mon fils, que la vraie religion est intolérante de sa nature **; que ce caractère que l'on reproche à la religion chrétienne est ce qui dépose en sa faveur; que la vérité est une, indivisible, et ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé; que, si Dieu a parlé, il ne veut que de la soumission à sa pa-

---

* Je citerais bien quelqu'un à qui la même chose est arrivée dans les mêmes circonstances; ce quelqu'un, c'est moi.

** « Une religion qui croit toutes les autres religions permi- « ses n'est pas une religion, mais une dérision du culte religieux, « parce qu'elle fait de la divinité une idole à laquelle tout hom- « mage est égal. » (*Pensées théologiques de dom* Jamin.)

« La seule vraie religion a droit de s'établir partout sur les « ruines de la superstition, parce qu'elle seule porte ses preuves « avec elle. » (*Ibid.*)

role sainte, et point d'autre culte que celui qu'il a établi, parce que tout autre est indigne de lui; que, comme je te l'ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès lors se trouveront, du moins pour l'un des deux, en contradiction avec ses attributs *.

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette? La façon de penser qui te conviendra le mieux, et la liberté de ne croire que ce que tu voudras? Ah! ce n'est pas là seulement ce que demande l'incrédule; il prendra bien cette liberté sans qu'on la lui donne : et qui pourrait la lui ôter, si ce n'est celui qui lit au fond du cœur, et qui,

* « Dieu est toujours le même, et partout il est un esprit de « vérité. La vérité est donc la même partout; et partout Dieu « l'approuve, comme il réprouve partout le mensonge et l'er- « reur. Il ne peut être vrai que l'Alcoran soit en Turquie l'ou- « vrage de Dieu, et vrai en France qu'il ne le soit pas; que l'É- « vangile soit véritable en Europe, et qu'il soit faux en Afrique; « que le pape soit à Rome le vicaire de Jésus-Christ, et qu'il « soit l'Ante-Christ à Genève. Le Dieu de vérité ne peut donc pas « vouloir qu'on croie en Turquie et à Genève d'une façon, et « qu'on croie le contraire à Rome et en France.

« Dieu est un esprit de sainteté et de sagesse; il ne peut donc « pas approuver le vice et les folies de l'esprit humain. Or, si « Dieu approuvait toutes les religions, il voudrait que je vé- « cusse en idolâtre parmi les idolâtres, en païen parmi les païens; « que j'honorasse Jupiter et Vénus, comme ces peuples, par « d'impudiques cérémonies et par d'infâmes bacchanales. Penser « de la sorte, ce n'est plus reconnaître un Dieu. L'athéisme est « quelque chose, en un sens, de moins affreux qu'un tel sys- « tème. » (Voyez *Pensées sur les plus importantes vérités de la religion*, *par* Humbert, c. 113.)

source unique de toute vérité, jugera d'après elle nos sentiments et nos opinions? Ce qu'il prétend, c'est qu'on le laisse conduire les autres par ses propres principes, les plier, selon ses goûts et ses intérêts, à sa façon de voir et de penser, dogmatiser dans les cercles, philosopher à son aise dans ses dangereux écrits, pervertir la foi des simples, réduire en problèmes les plus importantes vérités, saper les fondements de la morale sous prétexte de détruire l'empire des préjugés, et se donner tout seul pour le sage par excellence et la lumière du genre humain. Or voilà, mon fils, ce que pour le bonheur des hommes on ne tolérera jamais *.

Ah! une sorte de tolérance, fût-elle nécessaire aux repos des états, ce qui, d'après l'expérience et par le fait même, souffre bien des difficultés (7); non, ce ne seraient jamais des opinions semblables à celles de nos sages qu'on tolérerait dans quelque société que ce fût, pour peu qu'il y restât de véritable sagesse.

J'ai trop bonne opinion de la tienne, cher Valmont, pour croire que tu t'obstines à rejeter une loi aimable et sainte, qui peut seule faire ton repos et ton bonhenr. Je ne croirai pas du moins que tu sois assez esclave des préjugés que tu t'es formés contre elle pour refuser d'en ramener les

* « Les nouveaux philosophes ne prêchent que la tolérance, « et ne veulent pas tolérer la religion de leur propre pays. Quelle « inconséquence ! » (*Pensées théol.*)

preuves à un plus sérieux examen. Je t'en ai dit assez pour te faire désirer qu'elle soit vraie, et que Dieu lui-même t'ait donné un pareil guide. J'ai fait plus : je suis venu au secours de ta faiblesse ; j'ai levé l'obstacle que tes passions pouvaient mettre à la religion, en te prouvant qu'il te suffisait de ta propre raison pour les condamner, que la loi naturelle ne leur était pas plus favorable que la loi évangélique, et qu'elle t'offrait seulement moins de secours pour les vaincre. Déjà tu l'avoues, mon fils, elles font ton malheur et celui d'Emilie : crains qu'elles ne soient aussi la cause principale de ton aveuglement ; commence du moins à sentir le danger et la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble et généreuse, ou qui était faite pour l'être, secoue tes chaînes : indigne-toi de ton esclavage : lève de nouveau tes regards vers le ciel : demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même : cherche-la dans l'éloignement et la fuite, s'il en est quelques moyens, puisque c'est moins en combattant l'amour qu'en fuyant l'objet qui nous fait aimer qu'on peut triompher des charmes que la passion en reçoit pour nous séduire. Apporte, s'il se peut, à la recherche de la vérité une âme plus libre et plus dégagée ; et la vérité, se prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumière.

NOTES.

PAGE 44.

(1) *Le Dieu de vérité ne lui manque pas.* Lorsque la lumière évangélique, appelée, si je puis m'exprimer ainsi, par ce cri intérieur d'une âme vraie et fidèle qui sentait ses besoins, a été portée chez les peuples sauvages et barbares (et elle l'a déjà été deux fois dans les Indes, comme les traditions de ces peuples le témoignent assez, et comme quelques-uns de nos philosophes ne font pas difficulté d'en convenir), ce n'est point par le ministère des anges, si indécemment ridiculisé de nos jours, qu'elle y a été portée : c'est par le ministère des autres hommes. Eh ! combien de ressources qui nous sont inconnues restent encore au Tout-Puissant pour laver dans un baptême de désir la tache d'une âme à demi instruite, il est vrai, mais droite, et dans sa droiture vraiment digne de lui plaire ! Ce qui pouvait suffire avant la venue de Jésus-Christ, mais toujours par sa grâce et en vue de ses mérites, serait-il insuffisant après que Jésus-Christ nous a été donné ? Et le bienfait inestimable de la rédemption rendrait-il aujourd'hui la condition des hommes moins avantageuse qu'elle ne l'était auparavant ?

PAGE 50.

(2) *Bienfaisance, humanité, beaux noms, etc.*

Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère ;
Et par tant de fripons je le vois répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode ;
C'est un voile à la fois honorable et commode
Qui de leurs sentiments masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur avidité.
J'ai vu peu de ces gens qui se prônent sans cesse
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,

Se montrer, au besoin, des amis plus fervents,
Être plus généreux, ou plus compatissants,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence;
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et, pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

(*Les philosophes*, comédie.)

L'ancien curé de Saint-Sulpice disait, il y a quelques années, dans une de ses assemblées de charité : « Vous savez, mesdames, que nous avons bien des pauvres sur cette paroisse. J'y entends tous les jours parler de philosophie et d'humanité : mais ce ne sont pas les philosophes qui soulagent nos pauvres; ce sont les âmes pieuses et vraiment chrétiennes. »

Si cependant une sorte de bienfaisance devenait à la mode, comme elle a paru s'y mettre à une époque assez récente, rendons grâces au ciel : ce serait alors une belle chose que la mode. Le malheur est qu'avec beaucoup de faste et d'étalage, elle ne dure pas; et, quand elle durerait, suppléera-t-elle jamais la charité?

PAGE 51

(3) *Et que peut-on se promettre sans elle* (sans la religion, etc.)? Rousseau fait faire à sa Julie cet aveu en faveur de la religion qu'elle prend enfin pour guide. « J'aimai la vertu dès mon enfance, et cultivai ma raison dans tous les temps. Avec du sentiment et des lumières j'ai voulu me gouverner, et je me suis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choisi, donnez-m'en quelque autre sur lequel je puisse compter. Mon bon ami, toujours de l'orgueil, quoi qu'on fasse : c'est lui qui vous élève, et c'est lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, et mille autres ont vécu plus sagement que moi. Elles avaient donc des ressources que je n'avais pas? Pourquoi, me sentant bien née, ai-je eu besoin de cacher ma vie? Pourquoi haïssais-je le mal, que j'ai fait malgré moi? Je ne connaissais que ma force; elle n'a pu me suffire. Toute la résistance qu'on peut tirer de

soi, je crois l'avoir faite; et toutefois j'ai succombé : comment font celles qui résistent? Elles ont un meilleur appui. » Et dans un autre endroit : « Rentrez au fond de votre conscience, et cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié qui servirait à mieux ordonner toutes vos actions, et à les lier plus solidement entre elles et avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur une tortue; et, quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire. »

PAGE 53.

(4) *L'adultère est un crime, etc.* « Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solennel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; et c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocents à brûler d'une flamme adultère. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence; et l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi, quiconque ose la corrompre pèche, premièrement, parce qu'il la fait pécher, et qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique et sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.... Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice? et le crime est-il moindre de le changer dans le sein de sa mère? » (ROUSSEAU.)

Eh! que répondrait l'infâme adultère qui suborne la femme de son prochain, si on lui demandait de quel œil il verrait un homme, sous le nom d'ami peut-être, profiter du libre accès qu'il a dans sa maison pour lui dérober le cœur de sa femme,

ravir à son épouse l'honneur, et lui donner à lui des enfants qui ne seraient pas les siens? que répondrait-il s'il lui reste encore quelque sentiment d'honnêteté?

Que j'aime au reste à voir l'auteur que je viens de citer prendre en main les intérêts de la vertu sur un article si essentiel à l'ordre civil, si respectable, et malheureusement si peu respecté de nos jours! Qu'il me soit donc permis de le copier tout entier sur cet objet.

« La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes dans le mariage n'est ni ne peut être la même. Quand la femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison. C'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfants d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa foi; et tout mari infidèle qui prive sa femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste et barbare: mais la femme infidèle fait plus; elle dissout la famille, et brise tous les liens de la nature en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui; elle trahit les uns et les autres: elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre et quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux père qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentiments de son cœur; qui doute, en embrassant son enfant, s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son déshonneur, le ravisseur des biens de ses propres enfants. Qu'est-ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre en les forçant de feindre de s'entr'aimer?

« Il n'importe donc pas seulement que la femme soit fidèle, mais qu'elle soit jugée telle par son mari, par ses proches, par tout le monde; il importe qu'elle soit modeste, attentive, réservée, et qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en sa propre conscience, le témoignage de sa vertu. S'il importe qu'un père aime ses enfants, il importe qu'il estime leur mère. Telles sont les raisons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs

des femmes, et leur rendent l'honneur et la réputation non moins indispensables que la chasteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des sexes, un motif nouveau de devoir et de convenance, qui prescrit spécialement aux femmes l'attention la plus scrupuleuse sur leur conduite, sur leurs manières, sur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux sexes sont égaux, et que leurs devoirs sont les mêmes, c'est se perdre en déclamations vaines, c'est ne rien dire tant qu'on ne répondra pas à cela.

PAGE 54.

(5) *Elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagère, tout engagement irrégulier.* « Je ne mettrai pas ici en question, est-il dit dans un article de l'*Encyclopédie*, si l'adultère est un crime, et s'il défigure la société. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnements qui ne sont autres que les subtilités de l'amour-propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée, et dont la solution emporte aussi celle de la précédente, serait de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre, et qui évite d'assurer l'état des enfants par un engagement régulier.

« Nous jugeons avec raison, et conformément au sentiment de toutes les nations, que l'adultère est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, et un outrage capable d'occasioner les meurtres et les excès les plus déplorables.

« L'autre espèce de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes éclats que l'adultère. Les maux qu'elle fait à la société ne sont pas si apparents, mais ils ne sont pas moins réels; et, quoique dans un moindre degré d'énormité, ils sont peut-être beaucoup plus grands par leurs suites.

« L'adultère, il est vrai, est l'union de deux cœurs corrompus et pleins d'injustice, qui devraient être un objet d'horreur l'un pour l'autre, par la raison que deux voleurs s'estiment d'autant moins qu'ils se connaissent mieux. L'adultère peut ex-

trêmement nuire aux enfants qui en proviennent, parce qu'il ne faut attendre pour eux ni les effets de la tendresse maternelle de la part d'une femme qui ne voit en eux que des sujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité, ni aucune vigilance sur les mœurs de la part d'une mère qui n'a plus de mœurs et qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce soient là de grands désordres, tant que le mal est secret, la société en souffre peu en apparence : les enfants sont nourris, et reçoivent même une sorte d'éducation honnête. Il n'en est pas de même de l'union passagère des personnes qui sont sans engagement.

« Les plaisirs que Dieu a voulu attacher à la société conjugale tendent à faire croître le genre humain ; et l'effet suit l'institution de la providence quand les plaisirs sont assujettis à une règle : mais la ruine de la fécondité et l'opprobre de la société sont les suites infaillibles des liaisons irrégulières.

« D'abord elles sont la ruine de la fécondité : les femmes qui ne connaissent point de devoirs aiment peu la qualité de mère, et s'y trouvent trop exposées ; ou, si elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfants arriver à la lumière ; il semble qu'ils n'y aient point de droit, et on prévient leur naissance par des remèdes meurtriers, ou on les tue après qu'ils ont vu le jour, ou l'on s'en délivre en les exposant. Il se forme, de cet amas d'enfants dispersés à l'aventure, une vile populace, sans éducation, sans biens, sans profession. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu les laisse nécessairement sans principe, sans règle et sans retenue. Souvent le dépit et la rage les saisissent ; et, pour se venger de l'abandon où ils se voient, ils se portent aux excès les plus funestes.

« Le moindre des maux que puissent causer les amours illégitimes, c'est de couvrir la terre de citoyens infortunés qui périssent sans pouvoir s'allier, et qui n'ont causé que du mal à cette société où on ne les a vus qu'avec mépris.

« Rien n'est donc plus contraire à l'accroissement et au repos de la société que la doctrine et le célibat infâme de ces faux philosophes qu'on écoute dans le monde, et qui ne nous parlent que du bien de la société, pendant qu'ils en ruinent en effet les

véritables fondements. D'une autre part, rien de si salutaire à un état que la doctrine et le zèle de l'église, puisqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embrassent en devenir plus parfaits et plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux grands comme aux petits la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une sainte et honorable société; et qu'enfin c'est elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir et à instruire ces enfants qu'une philosophie toute bestiale avait abandonnés. »

PAGE 58.

(6) *Il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution.* Le zèle amer et l'esprit de persécution ont fait dans presque tous les temps bien du mal aux hommes. Ils sont contraires à l'*humanité*, par elle nous sommes tous frères, nous sommes tous susceptibles d'erreur, et nous devons nous supporter : à la *religion*; elle est une loi de douceur, de persuasion, de charité, et non de violence et de barbarie; elle a horreur du fanatique cruel et insensé qui plonge le poignard dans le sein de ses semblables en l'honneur de ce Dieu de bonté qui est venu pour les sauver : à la *raison*; car, si le droit de persécuter ceux qui ne pensent pas comme nous est une fois admis, que n'auront pas à craindre ceux qui pensent bien partout où ils seront les plus faibles! Aussi les anciens pères de l'église se plaignaient-ils de cette intolérance des païens, qui allait jusqu'à vouloir contraindre les fidèles à sacrifier à leurs fausses divinités. Notre sainte religion, disaient-ils, bien différente de la vôtre, persuade et ne contraint personne *.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas si aisément oublié ce langage! mais il ne s'ensuit pas de ces réflexions, ni que Dieu tolère les faux cultes, ni que les hommes doivent permettre qu'on attaque un culte solidement établi, raisonnablement prouvé par les autorités les plus respectables, convenable à l'ordre et à la félicité

* *Piæ religionis est proprium non cogere, sed suadere.* (S. ATHAN. in Apol. 2.)

publique, pour y substituer des systèmes impies et des maximes licencieuses et perverses. Restreindre alors et punir, dans les principes même de bien des mécréants de nos jours, n'est pas proprement ce que l'on peut appeler persécuter.

PAGE 60.

(7) *Une sorte de tolérance fût-elle nécessaire au repos des états, ce qui souffre bien des difficultés, etc.* « Dans toute république bien ordonnée le premier soin doit être d'y établir la vraie religion, non une fausse ou fabuleuse, et de ne choisir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte est l'appui de la république. »

(PLATON, *lib.* 2, *de Republ. et lib.* 4, *de Legibus.*)

« Il ne doit être permis à personne, selon le même philosophe, d'avoir des dieux particuliers, d'adorer le vrai Dieu suivant son caprice, ou de se faire une religion à part. »

En effet, l'unité du culte dans un état, dit l'auteur des *Pensées théologiques*, est un centre où viennent se réunir tous ses membres; mais la variété du culte est un germe de discorde qui la produit tôt ou tard.

Comme l'observe l'auteur des *trois Siècles*, « il y a bien de la différence entre les sentiments que la charité impose à tous les chrétiens à l'égard de ceux qui sont dans l'erreur, et les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute secte qui est faible réclame la tolérance, et devient intolérante quand elle a pris le dessus. C'est la chienne de la fable qui demande en suppliant un logement pour mettre bas ses petits, et chasse le propriétaire dès que ses petits sont devenus assez forts pour soutenir son usurpation. Telle est la marche des passions humaines : timides et artificieuses dans leur naissance, elles sont bientôt injustes et tyranniques, pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos philosophes qui veulent qu'on tolère toutes les façons de penser, parce que leur premier intérêt est d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent

ou ne les estiment pas. Que serait-ce s'ils étaient les plus forts...? Rien de plus naturel, après cela, que de conclure qu'une tolérance indiscrète, telle qu'ils font semblant de la solliciter pour toutes les sectes, est aussi chimérique en exécution que la paix universelle de l'abbé de Saint-Pierre. Qu'on examine les gouvernements les plus tolérants de l'Europe, on verra si la manière dont ils en usent à l'égard de ceux qu'ils tolèrent peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande, en Angleterre, en Prusse, les religions tolérées sont dans un abaissement et dans une servitude qui ne diffère pas beaucoup de l'oppression. »

(Tome I. au mot *Basnage de* BEAUVAL.)

LETTRE XXIX.

Le marquis de Valmont à la comtesse.

Je suis enchanté, ma fille, de la naïveté qui règne dans le caractère de ta jeune amie. Ses sentiments pour toi m'intéressent plus que jamais en sa faveur. Son amitié, il est vrai, est une passion, comme elle le dit elle-même; mais, dans un cœur tel que le sien, cette passion est l'enthousiasme de la vertu : elle ne t'aime avec tant d'ardeur que parce qu'elle te voit sous des traits qui flattent son amour pour le bien; son penchant fait honneur à sa raison. Il est juste qu'elle te soit chère, et tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit sur Valmont.

Que la surprise qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une scène bien touchante! Que j'eusse aimé à être le secret témoin de vos épanchements réciproques! Ils eussent été à mes yeux l'expression la plus vraie de la bonté du cœur, et le triomphe du sentiment. Pourquoi faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne soit plus de ce siècle, et qu'il contraste si fort avec nos mœurs!

Je ne suis pas étonné que les jours qui ont suivi cette espèce de réunion aient été pour vous tous des jours plus sereins et plus purs : mais prends garde, ma fille; c'est un calme trompeur

qui peut être suivi de bien des orages. Avec un cœur excellent vous êtes tous trois jeunes encore et sans expérience : croyez-en la mienne; elle est le fruit des années, et son langage, dicté seulement par mon amitié pour vous, n'emprunte rien des idées sombres d'une triste et craintive vieillesse. La passion de Valmont est pour quelque temps resserrée, comprimée au-dedans par la sagesse et les leçons de Senneville; par celles qu'il s'est faites à lui-même; par une tendre pitié pour les maux d'une épouse qui a si peu mérité son indifférence; par les principes d'équité, de vertu, qui revivent au fond de son âme, et y font renaître le cri de la conscience et la voix des remords; mais cette passion n'est pas éteinte, et la violence qu'il se fait ne peut pas durer long-temps. Le feu couve et s'allume sous la cendre qui le dérobe à vos yeux; bientôt il se fera jour, et se montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entièrement, il faut éloigner l'objet qui servirait de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville sera au milieu de vous, malgré elle, malgré mon fils, les passions, les dangers, le trouble et les alarmes y habiteront avec elle. La séparation sera cruelle pour vous tous; mais elle est devenue nécessaire. Ce sera le mal d'un moment; sans cela, vous vous exposeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'est donc à toi, ma fille, quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie, quelques

regrets qu'il puisse lui en coûter à elle-même, c'est à toi à la préparer à un sacrifice que la raison et la religion exigent également. Je sais les moyens de le faire agréer à Valmont, en le rendant souverainement avantageux à Senneville, et j'ai déjà tout disposé avec M. d'Orval pour un si grand dessein. Cet ami, bien moins vénérable encore par son âge que par ses vertus, m'a fait naître des espérances que je t'ai laissé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait assez d'attention : il s'apprête à les réaliser; et, quelque obscurité que tu puisses y trouver, souffre que je te la laisse tout entière pour te ménager quand il en sera temps le plaisir de la surprise. Il servira alors à tempérer le sentiment trop vif que te causera l'éloignement de mademoiselle de Senneville, et à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chère Emilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du soin que tu m'imposes de t'éclairer, ainsi que ton amie, sur un article plus intéressant que tu ne le crois, celui des spectacles. Je suis charmé que tu m'aies fourni toi-même l'occasion de joindre sur cette matière quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire sur les lectures. Souviens-toi que, t'écrivant en père et en ami, dans les pensées comme dans la manière de les rendre, ce n'est point à tes yeux le mérite de la nouveauté que j'ambitionne; je n'en veux point d'autre que celui de t'être utile.

Mais avant tout dis-moi, ma fille, est-ce à

Emilie sage et raisonnable seulement, ou à Emilie chrétienne et sage tout ensemble que je vais parler? Heureusement pour ton père et pour toi, la question n'est pas difficile à résoudre : j'écris à cette sage et fidèle Emilie qui, bien loin de séparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d'abord le langage du christianisme. Mais je ferai plus, je t'aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison.

Comme chrétienne, ma fille, croirais-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de Jésus-Christ, et les maximes du théâtre avec la morale évangélique? Autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres, autant il y en a entre l'esprit qui règne sur la scène et celui qui éclaire, qui anime le vrai fidèle. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde et à ses folles passions, c'est-à-dire, comme parle le disciple chéri du plus saint et du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l'homme la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie, voilà l'esprit du christianisme : nourrir dans notre âme l'attachement au monde et ses penchants déréglés; voilà, sinon tout l'objet, au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l'Evangile, Jésus-Christ dit partout anathème au monde : sur le théâtre, le monde est partout; dans ce qu'on voit, dans ce qu'on entend, et au fond de notre

cœur : c'est lui qui sur la scène établit les usages, détermine les bienséances, dicte les sentiments, dirige les affections, et peint de ses couleurs les vices et les vertus : seul il y fixe la règle de nos mœurs ; il y juge en dernier ressort, et en monarque suprême il y dicte des lois. Est-ce au pied de la croix, dans l'Evangile de Jésus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former et t'instruire? ou bien est-ce à l'école du monde et des passions? De ces deux maîtres entièrement opposés, Jésus-Christ et le monde, lequel choisis-tu? Si c'était le dernier, ma fille! que me resterait-il à te dire? je frémirais ; et l'anathème prononcé par ton Dieu retomberait tout entier sur toi *. Et de quel front, sous quels prétextes irais-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne tu n'oserais lire dans les romans ; y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d'honneur, des leçons de plaisirs et de volupté qui t'effraieraient dans des entretiens, et que nulle part avec de la religion tu ne pourrais entendre de sang-froid? Ah! quel supplice le spectacle ne serait-il pas pour une âme qui y entrerait vraiment chétienne, qui en sortirait égale-

* Il ne faut pas oublier que, dans presque toute cette lettre, M. de Valmont écrit encore plus pour mademoiselle de Senneville que pour Émilie, dont il connait assez la façon de penser.

ment fidèle, si une telle âme, forcée d'y entrer, pouvait y donner quelque attention!

Mais on peut, me diras-tu, ne choisir que des pièces saintes; et alors qu'auront-elles d'incompatible avec l'esprit du christianisme? Presque tout encore, ma chère Emilie; tout ce qui les accompagne du moins, et qui les dépare.

Je n'en connais que trois tout au plus ou, pour la morale et les caractères, il n'y ait rien à reprendre; et dans celles-là même ce qu'il y a de plus pur se trouve en contraste avec les mœurs de ceux qui les représentent, s'altère en quelque sorte par le jeu des acteurs, et devient nuisible par les idées qu'ils font naître.

« De pareils sujets, dit madame de Sévigné, ne « conviennent pas à de tels acteurs. Il faut des « personnes innocentes pour chanter les malheurs « de Sion, et des âmes vertueuses pour en voir « avec fruit la représentation. » Au reste, ces pièces si saintes, de quelles autres pièces ne sont-elles pas suivies *! et par le goût du spectacle qu'elles inspirent, à quels autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas!

* « On vient de jouer *Polyeucte* : le théâtre change, on joue « *l'École des maris*; et en est-ce une d'amour conjugal? et cette « satire du mariage achèvera-t-elle les beaux sentiments que la « vertu de Pauline avait commencé d'inspirer? On vient de re- « présenter *Athalie*; j'ai vu la maison du Seigneur, les livres de « la loi, les cérémonies du sacre des rois de Juda, j'ai la tête « remplie de nouvelles prophéties, des grandeurs et de la puis-

D'ailleurs, ma fille, sans autre discussion, tu es enfant de l'église, et heureusement née dans son sein : si l'église est ta mère, elle qui t'a enfantée à Jésus-Christ; si ce nom si tendre n'est point un vain nom; s'il exige de toi le même respect et la même obéissance que tu auras droit d'exiger de tes propres enfants, son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent, et ton devoir est de consulter ce qu'elle dicte sur un objet aussi intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard? Le même anathème que Jésus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siècle son langage n'a varié : dans ses conciles, par la voix de ses souverains pontifes, par la bouche de ses docteurs, par la prédication journalière de ses ministres, par les liens d'excommunication dans lesquels elle retient les acteurs, par l'infamie dont les ont notés les lois des princes animés du même esprit qu'elle, par la croyance commune des peuples qu'elle instruit, ne te dit-elle pas d'une voix assez haute pour être entendue que c'est pécher contre son esprit et ses lois (1), contre les lois de

---

« sance de Dieu : tout cela m'a pénétré d'une terreur religieuse « et d'un respect profond pour le roi des rois : les violons « jouent, *George Dandin* paraît; et, dans le même lieu où était « le temple de Jérusalem, je vois le rendez-vous nocturne d'un « jeune homme avec une femme mariée. Je voudrais savoir si « les effets de ces différents contrastes peuvent jamais tourner au « profit de la religion et des mœurs. »

(Le Franc, *dans sa lettre à Louis Racine.*)

la religion tout entière, que d'assister à ces sortes de spectacles?

Si leurs défenseurs allèguent pour eux quelques exemples, s'ils citent quelques textes, qui ne sait que ces textes et ces exemples ne prouvent rien en leur faveur? Il y a des spectacles au centre de l'église romaine, il est vrai : mais la puissance temporelle toute seule les y tolère; et dans le même prince la puissance ecclesiastique en restreint la durée, en les bornant à certains temps de l'année; en diminue le danger autant qu'elle le peut, les réforme de jour en jour, et tous les jours les condamne (2). Il y a à Rome des lieux affectés par autorité publique aux courtisanes, afin de les noter davantage et de rendre moins communs les périls de la séduction : de ce que ces lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité (3), oserait-on bien en conclure que le libertinage y est permis?

« Des hommes qui, par état, devraient s'interdire les spectacles, y assistent. » Mais cela prouve seulement qu'ils déshonorent leur état par leur conduite, et que leurs mœurs sont en contradiction avec leurs principes *.

« Quelques docteurs particuliers ont laissé

* Tout le monde sait la belle réponse de Bossuet à Louis XIV. Nous parlions de spectacles, lui dit ce prince en le voyant entrer : qu'en pensez-vous? « Sire, il y a de grands exemples « pour, répondit le prélat, mais il y a de grandes autorités « contre. »

« échapper des expressions favorables au théâ-
« tre. » Mais comment? en parlant des spectacles considérés dans leur nature, et abstraction faite des abus qui s'y glissent; en permettant ceux où la pudeur et la sagesse chrétienne ne peuvent rien entendre ni rien apercevoir qui les alarme; et en anathématisant par des textes formels tout théâtre, toute assemblée qui, comme nos lieux de spectacles ordinaires, peut donner atteinte aux bonnes mœurs *.

Il ne reste, donc, ma chère fille, à une âme vraiment chrétienne aucun appui solide sur lequel elle puisse fonder, dans les circonstances les plus communes, le droit et la liberté qu'elle se donnerait d'y assister : il ne lui est donc pas plus permis d'y accompagner ou d'y conduire les autres : par sa seule présence elle concourt au mal qui s'y fait, elle y sert d'exemple; elle y tient lieu d'autorité, et plus ses mœurs sont pures, plus sa piété partout ailleurs est édifiante, plus aussi, dans ces lieux dangereux et profanes, elle devient aux faibles un sujet de scandale. Et quand il ne serait question

* « Les sophismes, dit M. Gresset, les noms sacrés et vené-
« rables dont on abuse pour justifier la composition des ouvra-
« ges dramatiques et les dangers des spectacles, les textes pré-
« tendus favorables, les anecdotes fabriquées, tout cela n'est
« que du bruit, et un bruit bien faible pour ceux qui ne refu-
« sent point d'écouter les réclamations de la religion, et qui
« connaissent que, lorsqu'on est réduit à disputer avec la con-
« science, on a toujours tort.

que des comédiens tout seuls, compterait-elle pour rien d'être au nombre de ceux qui, en assistant à leurs jeux, portent à leur âme le coup mortel (4) qui doit la perdre éternellement? Y aurait-il des spectacles s'il n'y avait point de spectateurs? et ce qui se fait pour tout un public ne se fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le composent?

« Mais on ne prétend pas en faire un amuse-« ment de tous les jours : on n'ira au spectacle « que de loin à loin, on n'ira même qu'une fois « pour satisfaire sa curiosité. » Eh, ma fille! si le spectacle est défendu à celui qui se fait gloire d'être enfant de l'église, il l'est pour cette fois même que tu voudrais en excepter. Si, pris dans son ensemble, il est mauvais en soi, on ne doit pas se le permettre une seule fois par curiosité : et où en serions-nous pour les mœurs si, sous ce prétexte, il fallait tout connaître et tout voir? Qui peut d'ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature ne fera pas naître en nous le désir de le voir plus souvent? et pourquoi se donner un désir de plus, pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore (5)?

« Mais il faut des amusements, et il est bien « permis de se délasser quelquefois. » Oui, ma fille; mais, pour une âme vraiment chrétienne, il faut des délassements conformes à l'esprit du christianisme. Ne crains pas que, censeur austère

et réformateur indiscret, sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j'ose bien t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut-il qu'ils le soient : encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété et les mœurs; qu'ils n'aient rien de contagieux; qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs, l'amour de la frivolité, et l'esprit de dissipation; qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, et pour nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu et la raison. Eh! ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs? Lorsque saint Louis crut devoir bannir de son royaume les spectacles, ne restait-il plus de délassements à ceux qui en avaient besoin?

Mais surtout une âme belle et sensible n'a-t-elle pas au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchements de la confiance, dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre? Hélas! si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressants qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu'elle va consoler? n'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour les indigents qu'elle va visiter et soulager? N'a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses,

en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité et la charité? Quel spectacle délicieux pour elle, lorsqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à sa vue cette froide et tremblante vieillesse à laquelle elle vient servir d'appui; une veuve destituée de tout conseil et de toute ressource, lui ouvrir son cœur avec toute la liberté qu'inspire la confiance, et ressentir à son aspect les seuls transports de joie dont elle soit encore susceptible; des orphelins abandonnés accourir au-devant d'elle, recevoir ses tendres caresses, les lui rendre avec usure, et arroser ses mains de larmes arrachées moins encore par le besoin que par la reconnaissance! Ah! ma fille, ce sont là les plaisirs vraiment dignes de toi.

Quiconque en cherche d'autres au sein du monde et de la vanité, au sein des plaisirs bruyants et tumultueux, des jeux (6), des cercles, des danses (7) et du théâtre, s'il se dit encore chrétien, rappelle-le aux fonts sacrés sur lesquels il fut régénéré. C'est là qu'on promit en son nom le renoncement au monde et à ses vains amusements; le sceau de la religion confirma ces vœux solennels; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour où ce livre s'ouvrira pour lui, où il sera jugé sur ce qu'il renferme, où l'arbitre de son sort lui retracera ses premiers engagements, osera-t-il bien dire qu'en se permettant ces divertissements profanes, il n'a point violé ses promesses, et que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ces

assemblées et sur nos théâtres, ne démentait point en lui l'esprit du christianisme?

Mais nous vivons, ma fille, dans un siècle où ce langage a passé de mode, et où seulement on fait grâce quelquefois à la seule raison. Hé bien, raisonnons, puisqu'il le faut, chère Emilie, et que par ta voix touchante et persuasive la sagesse humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la religion. En premier lieu, ma fille, si l'on veut raisonner d'après des principes, mêler l'utile à l'agréable, assaisonner nos plaisirs du sel de la sagesse, et joindre les bienséances à nos amusements; s'il est question de mœurs enfin, on voudra bien sans doute leur sacrifier du moins la comédie italienne, l'opéra, et mille autres spectacles moins honnêtes et plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer est trop rempli d'équivoques, de fades jeux de mots, de lazzis indécents, d'intrigues de valets, de basses représentations des mœurs les plus viles, de parodies honteuses de la raison même et du goût, pour en croire l'épigraphe si connue que Santeuil a faite pour ce spectacle.

Le théâtre lyrique, encore plus funeste, n'offre à l'âme que l'ivresse des vains plaisirs et les charmes de la séduction. C'est là que la volupté entre par tous les sens; que tous les arts concourent à l'embellir; que la poésie ne rime presque jamais que l'amour et ses douceurs; que la musique ne fait entendre que les accents des passions les plus

vives; que la danse retrace aux yeux ou rappelle à l'esprit les images qu'un cœur chaste redoute le plus; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations et ses prestiges; qu'une espèce de magie nous transporte dans les pays des fées, à Paphos, à Cythère, et nous fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est là que tout nous ramène à cette seule maxime, à cette unique leçon :

Aux attraits du penchant cédez sans résistance.

C'est là que l'âme, amollie par degrés, perd toute sa force et tout son courage; qu'on languit, qu'on soupire, qu'un feu secret s'allume et menace du plus terrible embrasement; que des larmes coulent pour le vice; qu'on oublie ses vertus; et que, privé de toute réflexion, réduit à la faculté de sentir, lié par de honteuses chaînes, mais qui sont pour nous des chaînes de fleurs, on ne sait plus même s'indigner de sa faiblesse. Quelle école pour tous les citoyens et pour tous les âges *!

Je ne parlerai point de ces autres spectacles qui plus ou moins participent à la nature de celui

---

* Ce n'est pas là l'opéra peint en laid, et ridiculisé d'ailleurs à si juste titre par la plume ingénieuse d'un auteur moderne, mais c'est l'opéra tel qu'il est vu et senti par la foule de ceux qui y assistent.

Quelqu'un de ma connaissance se souviendra toujours que, dans sa plus tendre jeunesse et presque dans son enfance, la récompense d'un *accessit* fut pour lui d'être mené à l'opéra qu'il

que je viens de décrire. Hélas! il en est aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naissent en foule sous les pas de la jeunesse : partout et de quelque côté qu'elle se tourne, on lui tend des piéges, on amorce sa curiosité par les coups d'œil les plus enchanteurs, on tente ses goûts par les fêtes les plus brillantes, on trompe son innocence par tous les attraits de la volupté, on la dégoûte des devoirs par les plaisirs. Cette grande ville, que j'ai quittée et que tu habites, n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites; au milieu d'elle on peut dire, on peut montrer à chaque instant où sont les amusements, où sont les vices; on aurait peine à y dire où sont les vertus et les mœurs. Triste fruit de tous nos spectacles!

Mais passons à celui qui est par excellence le spectacle de la nation, et que d'ailleurs ses apologistes considèrent comme le spectacle des mœurs et de la vérité : c'est à défendre celui-ci qu'ils s'obstinent le plus, parce qu'il est le seul qui puisse prêter des armes à quiconque veut paraître

---

n'avait jamais vu. Le premier essai de ce spectacle sur son âme fut de lui causer une espèce de délire dont il ne revint que long-temps après. Jamais le souper ne lui parut si long; il n'aspirait qu'au moment où il pourrait, seul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'était rempli, tous les sentiments qu'il avait éprouvés. Une partie de la nuit se passa dans ces agitations; et rien, comme il l'a avoué depuis, ne contribua davantage à développer de si bonne heure et avec tant de force les passions qui l'égarèrent si long-temps.

allier les amusements et la décence, l'utilité et l'agrément.

Deux genres, dont le dernier se divise maintenant en bien des espèces différentes, partagent la scène française : la tragédie, dont les effets sont d'inspirer la compassion et la terreur; et la comédie, qui a pour objet d'amuser par la peinture des ridicules.

Considérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons tu distingueras sans peine ce qui est propre à chacun d'eux.

Le but de ce spectacle, comme de tout autre proprement dit, est d'intéresser, non pas quelques personnes seulement, mais tous les hommes en général. C'est le goût public qu'il veut flatter, et il ne peut y parvenir qu'en intéressant les passions. Mais quelles passions! celles que les hommes trouvent le plus universellement en eux, qui frappent, qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que son second objet soit d'instruire; mais on ne me niera pas que son premier but ne soit de plaire; et malheureusement je crois pouvoir prouver que, de la manière dont on est presque toujours forcé de s'y prendre, ce premier objet nuit à l'autre, et y substitue pour l'ordinaire un effet tout opposé.

Quelle est cette multitude à laquelle on veut plaire et qu'il s'agit d'intéresser? Ce sont des hommes qui certainement, et quoi qu'ils en puissent dire, ne vont au spectacle que pour être

amusés; et qui, dans la peinture qu'on y fait des mœurs, ne peuvent être affectés, comme ils désirent de l'être, qu'autant qu'on aura soin de ne pas y contrarier jusqu'à un certain point leurs penchants; qu'on y ménagera, qu'on y flattera même leurs passions favorites; qu'on y donnera aux vices qui leur sont les plus naturels un vernis d'héroïsme et de grandeur qui adoucisse à leurs propres yeux ce qu'auraient d'odieux des couleurs trop vraies et des images trop ressemblantes. Ce sont des hommes pour la plupart volages et dissipés, bien plus susceptibles d'impressions nuisibles et dangereuses que d'impressions bonnes et utiles; des hommes qu'une morale exacte, qu'une raison sévère ennuierait, rebuterait, et qui ne peuvent souffrir son langage qu'autant qu'il est tempéré par un langage plus doux, et racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leurs faiblesses (8). Ce sont des hommes qui veulent être remués, agités, vivement excités, à condition toutefois que ce ne sera pas en leur inspirant des remords, en faisant porter leur terreur et leur pitié sur leur propre misère, mais seulement en les attachant à de vaines fictions, où l'ombre qu'ils poursuivent puisse leur faire oublier la réalité; où on les intéresse par le spectacle de passions et de malheurs qui ne soient ni trop loin d'eux ni trop près, et qu'ils puissent envisager sans un retour douloureux et pénible sur leur propre cœur; à condition encore que, si on veut les

forcer à rire de leurs propres faiblesses, ce sera sans ôter à leurs passions les espèces de dédommagements qui leur importent le plus, sans faire trop souffrir leur orgueil, si ce n'est peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, et qu'on charge si bien, que personne ne peut s'y reconnaître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu'on veut intéresser, qu'on veut amuser; et, pour la réduire aux termes les plus simples et les plus vrais, telle est la poétique de tous nos théâtres.

Quels sont d'autre part ceux qui travaillent pour le spectacle? En général des hommes trop peu occupés de choses essentielles et d'études vraiment utiles; trop livrés aux choses de pur agrément; trop nourris des pensées, des images, des lectures qui flattent le plus leurs passions; trop répandus au dehors, trop avides des louanges qu'on prodigue à des talents futiles, et qu'on ne devrait accorder qu'à un mérite réel; trop intéressés à se prêter au goût des spectateurs pour qu'ils ne travaillent pas de la manière la plus propre à se concilier leurs suffrages; pour qu'ils n'emploient pas toute leur imagination à séduire l'imagination des autres hommes, au lieu de s'attacher à éclairer leur raison; pour que leur goût le plus ordinaire, celui qu'ils font le plus sentir dans leurs ouvrages, ne soit pas le goût du vice bien plus que celui de la vertu.

Aussi voyons-nous dans la plupart des pièces

qu'on représente sur la scène de violentes passions ennoblies avec art; des sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire *; de beaux sentiments qui ne sont, à bien dire, que des saillies extravagantes d'ambition et de vengeance **; des fantômes de vertu qui en imposent par un vain coloris de grandeur; des personnages qui par leur caractère, leur rang, leurs sentiments et leurs exploits, réveillent au fond de l'âme ou flattent ces inclinations vicieuses d'où naissent en nous les révolutions les plus funestes. On y voit la passion la plus généralement répandue et la plus à craindre s'élever sur la ruine de toutes les vertus, dominer dans presque tous les cœurs, et fonder les principaux intérêts ***; on y voit les faiblesses et les crimes qu'elle traîne à sa suite déguisés, palliés par le tour ingénieux d'une

* Ce sont les expressions de Voltaire.

** (La Mothe, *Réflexions sur la critique*). Ces deux phrases ont été ajoutées au texte par l'éditeur, ainsi que quelques autres qu'on n'a pas toujours pris la peine de noter.

*** Voltaire lui-même en parle ainsi dans la dissertation qui précède sa *Sémiramis*. « D'environ quatre cents tragédies qu'on « a données au théâtre depuis qu'il est en possession de quel- « que gloire en France, il n'y a pas dix ou douze qui ne soient « fondées sur une intrigue d'amour. C'est presque toujours la « même pièce, le même nœud, formé par une jalousie et une « rupture, et dénoué par un mariage...., c'est une coquetterie « perpétuelle. »

« Les femmes, dit-il ailleurs, qui parent nos spectacles, ne « veulent point souffrir qu'on leur parle d'autre chose que « d'amour. »

morale aussi fausse que séduisante, justifiés, autorisés par de grands exemples, présentés du moins sous des traits qui les font paraître plus dignes de compassion que de censure et de haine : on y apprend à nouer les intrigues de l'amour, à en parler le langage, à en adopter les prétextes, à en répéter les excuses *. On y voit les autres passions les plus ardentes et les plus dangereuses, ces passions qui sont les secrets mobiles du cœur humain, et qui enfantent tous nos malheurs, l'orgueil, l'esprit de domination, le ressentiment des injures, prendre un air de noblesse et d'élévation qui semble les rapprocher de la grandeur d'âme et du vrai courage. Près d'elles et à leur lumière, la fourberie est une politique sage et l'art de gouverner; l'esprit de faction, le caractère d'une âme hardie faite pour régner sur ses semblables; le duel, une loi de l'honneur; la vengeance, un devoir; le suicide, un droit à sa propre vie qui n'est ignoré que des lâches et des faibles. Les grandes fautes y sont données presque toutes à la destinée, et les dieux seuls y sont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'esprit à des horreurs auxquelles il n'aurait jamais pensé; et je suis persuadé qu'un homme fait à nos spec-

* « Si les héros de quelques pièces soumettent l'amour au « devoir, en admirant leur force, le cœur se prête à leur fai« blesse : on apprend moins à se donner leur courage qu'à se « mettre dans le cas d'en avoir besoin. » (ROUSSEAU.)

tacles sera moins étonné, moins frappé d'un grand crime qu'une âme neuve qui n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre sur eux, on les voit, rachetant de scène en scène leurs grands vices par des qualités brillantes, en devenir moins odieux. On n'y sait ni qui perd ni qui gagne, du vice ou de la vertu; tout y est sacrifié au jeu des passions. On y voit régner une enflure continuelle d'idées et de sentiments; on y entend, après quelques maximes vraies, des maximes fausses *; et chacun adopte, selon son goût et son génie, celle qui lui convient le mieux (9). La religion elle-même n'y est traitée, surtout aujourd'hui, qu'avec indécence; les dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les prêtres n'y paraissent que pour être la matière d'un indigne parallèle; ils n'y sont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, et n'y sont marqués que du sceau de la haine et du mépris.

Dans les comédies le valet apprend à tromper son maître; la soubrette, à servir la passion de sa

* « Je hais, a dit quelque part l'auteur que nous venons de « citer, les mauvaises maximes encore plus que les mauvaises « actions. » Et il donne ensuite la raison de ce sentiment. « Les « passions déréglées inspirent les mauvaises actions; mais les « mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent « plus de ressource pour revenir au bien. »

maîtresse; le fils de famille, à se jouer de la confiance de son père; la pupille, à surprendre la vigilance de son tuteur; la femme, à tirer parti de la crédulité de son mari. Tous y apprennent les expressions, les détours, les ruses de la galanterie, de la séduction, et les manéges de la coquetterie *. Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, et tout l'avantage y est pour le plus fourbe et le plus adroit. Dans les pièces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractère, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué par la nécessité de charger le caractère principal pour le faire ressortir et le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses faiblesses, de tant d'agréments, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudrait jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose (10). Presque toujours, si le fond de la pièce est bon, les détails en sont dangereux; et les leçons mêmes qui seraient utiles aux uns deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances et les dispositions de ceux qui les reçoivent **.

---

* Ce ne sont point là des imputations fausses et de vaines déclamations. Qu'on ouvre Molière, Dancourt, Regnard, etc., qu'y trouve-t-on presque partout que de pareilles leçons? Tout au plus ils corrigent en nous un faible peut-être, et ils y développent le germe de tous les vices.

** « En peignant le ridicule des états qui servent d'exemple

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens de dire les prestiges de la déclamation, ce langage muet, si éloquent, si persuasif, si séduisant, qui par un geste parle aux yeux et pénètre le cœur, donne de la vivacité aux passions, de la force au sentiment, et de la véhémence au discours; qui exprime dans toute leur énergie les mouvements de l'âme que le poëte même n'a rendus que faiblement; qui fait illusion sur la fausseté des pensées et des maximes, et fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudirait à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe qui étalent à l'envi tous les raffinements de l'art et de la parure, qui affectent tous les agréments de la mode et tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir et pour être vues, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les acteurs, les actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs; avilis, quoi qu'on en puisse dire, par un préjugé raison-

---

« aux autres, on le répand plutôt que de l'éteindre; et le peuple, « toujours singe et imitateur des riches, va moins au théâtre « pour rire de leurs folies que pour les étudier et devenir encore « plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de quoi fut cause Molière « lui-même : il corrigea la cour en infectant la ville; et ses ridi- « cules marquis furent les premiers modèles des petits-maîtres « bourgeois qui leur succédèrent. » (ROUSSEAU.)

nable (11), par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit et de leur cœur; invitant, irritant les passions par leur seule présence, et ôtant aux sens et à l'imagination le frein puissant que du moins y met presque toujours l'auguste caractère de la retenue et de la pudeur qui brillent dans les âmes honnêtes *.

Réunis tous ces principes de corruption; et, d'après eux, ma fille, juge des effets que le spectacle doit produire. Quels effets! on y laisse altérer les premières idées de vérité, d'innocence et de vertu que l'éducation avait pu donner. On y accroît, on y renforce les préjugés qu'on avait puisés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes et naturelles contre des affectations ridicules. On s'y forme à un esprit romanesque à un jargon de théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité et d'impertinence qui rend nos jeunes gens insupportables à leurs propres concitoyens, et en fait pour les étrangers des objets de haine ou de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriser les occupations sérieuses, à négliger les devoirs domes-

* Riccoboni, auteur et acteur tout à la fois, cet homme si expert et si distingué dans son art, nous assure que les sentiments qui seraient les plus corrects sur le papier changent de nature en passant par la bouche des acteurs, et deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'esprit du spectateur même le plus indifférent.

tiques, à se laisser gagner par la fureur du chant, de la danse et des vers, à étouffer l'heureux germe des talents précieux par des goûts frivoles et des talents futiles. On y substitue l'esprit de dissipation, de luxe et de galanterie, à l'amour de la retraite, de la simplicité et de la sagesse. On y contracte l'habitude des pensées fausses et libertines; on y attise le feu des passions; on y reçoit les premières impressions de l'amour, ou on les augmente. La force de l'intérêt, la chaleur du sentiment, le feu de l'action, les ornements de la poésie, tout l'ensemble du spectacle nous émeut et nous transporte. On est tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on sent. On se remplit, on se pénètre à loisir des mêmes vues, des mêmes penchants que font paraître les personnages qu'on nous représente. On se sent attendrir; on verse des pleurs en dépit de soi; on oublie tout; on oublie sa raison et son propre cœur. On est déçu, on est séduit sans avoir la force de revenir contre de si douces et de si fortes impressions; tout fait illusion, et tout concourt à la maintenir.

Les effets du théâtre ne sont pas toujours si sensibles; mais dans qui? Dans ceux que rien n'émeut, que rien n'affecte, dont l'esprit lent et paresseux ne saisit les objets qu'à demi, dont la raison l'emporte sur l'imagination et l'amortit : mais ceux-là s'ennuient au spectacle; car il n'amorce que ceux qu'il intéresse et qu'il passionne. Pour qui ses effets sont-ils moins sensibles en-

core? Pour ceux dont les passions sont dejà accoutumées aux émotions les plus vives; qui sont blasés sur les plaisirs; qui ne sentent plus rien, pour avoir trop épuisé toute espèce de sentiment et de volupté; qui ne s'aperçoivent plus des écarts de leur esprit et de leur cœur par l'habitude qu'ils ont contractée de les laisser s'égarer impunément: et qui se croient toujours innocents, parce qu'ils ne savent plus distinguer ce qui les rend coupables; pour ceux, en un mot, qui consentent à tout, qui s'amusent de tout sans scrupule, et qui, entraînés par tout ce qui leur paraît agréable, se livrent à toutes les impressions qu'ils en reçoivent sans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voilà ceux qui ne sentent pas les effets et les dangers du spectacle : car, hélas! sent-on toute l'impétuosité d'un torrent quand on se laisse aller à son cours? Retranchez du spectacle tout ce qui en fait le péril, tout ce que la véritable sagesse y réprouve; et bientôt il cessera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le spectacle ne produit pas ses plus pernicieux effets tout à coup; mais il les prépare : il ne porte pas à nouer sur-le-champ des intrigues, mais il les amène; il n'occasione pas sur-le-champ des défaites et des chutes; mais il met dans le cœur la disposition secrète qui en sera un jour la trop funeste cause.

Eh! dans combien de spectateurs le théâtre

n'opère-t-il pas des effets plus prompts et plus funestes! Quelle plus grande preuve nous faut-il de son influence sur les mœurs? C'est à la sortie de la comédie, de l'opéra, qu'on va tendre des piéges à la jeunesse; c'est surtout aux environs de nos spectacles que se logent les courtisanes. Elles comptent donc bien, ou sur les effets qu'ils produisent, ou sur le peu de sagesse de ceux qui y vont chercher leurs délassements et leurs plaisirs *.

A des raisons si pressantes faut-il joindre des autorités? Celle des législateurs, des anciens sages de la Grèce et de Rome (12), qui presque tous ont regardé les spectacles comme la source de mille désordres; celle de nos hommes de cour qui ont le mieux connu le jeu des passions et le cœur humain, de la Rochefoucault **, de Bussy-Rabutin, du prince de Conti, qui a fait un traité exprès

* « Je ne considère pas les spectacles, a dit Voltaire lui-« même, comme une occupation qui retire les jeunes gens de la « débauche; cette idée serait celle d'un curé ignorant. Il y a « assez de temps avant et après les spectacles pour faire usage « de ce peu de moments qu'on donne à des plaisirs de passage « immédiatement suivis du dégoût. » (*Mélanges de littérature.*)

** « Tous les grands divertissements, dit le duc de la Rochefoucault, sont dangereux : on sort du spectacle le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour, et l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices qu'on a vus si bien représentés sur le théâtre. »

contre les spectacles; celle d'un magistrat aussi éclairé que l'était le chancelier d'Aguesseau, qui a fait sur eux des remarques si intéressantes; celle enfin de nos génies les plus distingués, de nos poëtes eux-mêmes, des Corneille, des Racine des Quinault, des la Mothe *, qui se sont repentis d'avoir travaillé pour le théâtre, et qui, après en avoir si bien étudié toute la science, ont été les premiers à en avouer les dangers et la séduction : tant d'autorités en tout genre donneront sans doute un nouveau poids à la raison. Eh! qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire (13)?

Quels prétextes, ma fille, restent donc à ses partisans? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos spectacles, qu'ils les considèrent d'une manière abstraite, tels qu'ils devraient être, tels qu'il serait à souhaiter qu'ils fussent, ils ne persuaderont pas à quiconque a de la sagesse et des mœurs qu'on peut sans risque et sans crime les voir et les fréquenter tels qu'ils sont.

Combien donc se rendent coupables des pères faibles, des mères imprudentes, des gouverneurs et des guides indignes de l'être, qui, en y conduisant leurs enfants ou leurs élèves, leur présentent eux-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté! Hélas! n'y boiront-ils pas assez tôt

---

* Voyez dans les notes leurs regrets et ceux de Le Franc, Gresset, Riccoboni, etc.

sans eux? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez d'elles-mêmes? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter?

O toi, ma fille, plus éclairée sur tes devoirs, et mieux disposée à les remplir, mieux instruite des dangers du spectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délassement, tu n'y conduiras point mademoiselle de Senneville, et tu ne courras pas le risque trop réel d'y égarer sa jeunesse; tu n'y mèneras point un jour tes enfants; tu n'auras pas été leur mère pour aider à les séduire! Le théâtre n'est pas l'école des mœurs; et lors même qu'il semble le devenir à certains égards, les secours qu'il offre à la vertu sont trop insuffisants, et les motifs qu'il lui prête sont trop au-dessous d'elle. S'il est l'école du goût, c'est tout au plus d'un goût frivole qui amuse l'esprit et qui fait tort à la raison. Tu ne connaîtras de goût pur et solide, de discernement exquis que celui qui tient à la sagesse; et tu croiras toujours que l'art de bien penser tient à l'art de bien vivre.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, et combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchants. Fais donc en sorte que tes enfants, que tous ceux qui dépendront de toi, surtout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien qui ne puisse leur donner sans aucun mélange l'idée du vrai et l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chère Emilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, oppose-lui les armes si puissantes que la nature elle-même donne à ton sexe, lorsqu'il veut bien en faire usage : redouble tes complaisances et les marques de ton attachement : fais-lui voir que ton cœur même ne saurait consentir à être distrait de son amour pour lui, par des amusements qui insensiblement tendraient à l'altérer, et qu'il ne s'y refuse si constamment que pour se conserver toujours pur et fidèle (14).

NOTES.

PAGE 77.

(1) *Que c'est pécher contre son esprit et ses lois, etc.* « La distinction que quelques personnes font entre les comédiens français et les italiens est regardée avec dérision parmi les gens sensés et instruits. Il faut, au contraire, se renfermer dans le principe incontestable, qu'où les lois du royaume et de l'église ne distinguent point, il ne faut pas distinguer. » (*Collection de décisions de jurisprudence*, par DENISART, au mot *comédien.*)

On peut consulter sur tout ceci les *Maximes et réflexions sur la comédie*, par BOSSUET; le *Traité de la comédie*, au troisième tome des *Essais de morale* de NICOLE, et au cinquième volume, ses pensées sur les spectacles; le *Traité de la comédie et des spectacles*, du prince de Conti; un excellent ouvrage de Després de Boissi, avocat en parlement, qui a pour titre *Lettres sur les spectacles*, et dont on a fait un très-grand usage dans ces notes *; un *Recueil de dissertations* sur ce sujet, que le pape

* Voyez la sixième édition en deux volumes, considérablement augmentée par l'auteur.

Benoît XIV engagea le P. Concina à composer. Ce même pontife donna, le premier janvier 1748, une déclaration authentique par laquelle il protesta qu'il ne tolérait les spectacles qu'à regret.

PAGE 78.

(2) *Et tous les jours les condamne.* « Ce n'est point par négligence, ni par relâchement, disait le pape Gélase, que mes prédécesseurs ont usé de tolérance à l'égard de ce scandale que j'espère abolir. Je suis persuadé qu'ils ont fait les plus sincères tentatives pour le détruire, et que leurs bonnes intentions furent toujours traversées. »

MÊME PAGE.

(3) *De ce que les lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité.* Nécessité vraie ou prétendue : car, quelles que soient les autorités qu'on peut faire valoir à ce sujet, j'ose croire que d'autres lois meilleures feraient d'autres mœurs ; et ce que dans les beaux jours de Rome païenne on ne connaissait même pas, il serait sans doute possible à des princes vertueux de le faire disparaître, et d'en purger les états où l'on fait profession de christianisme. Jusqu'en 1738 on n'avait point encore vu de courtisane dans une de nos villes les plus distiguées par la population et par le commerce ; les honnêtes femmes n'y étaient pas moins en sûreté : une malheureuse, venue d'une autre cité, y a donné, dans cette même année, comme le signal de la prostitution et du libertinage ; maintenant la ville dont je parle en est remplie.

PAGE 80.

(4) *Portent à leur âme le coup mortel, etc.* L'abbé Clément rapporte ce beau trait de madame Henriette de France. « Elle disait un jour à une personne qu'elle honorait de quelque confiance qu'elle ne concevait pas comment on pouvait goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre ; que pour elle c'était un vrai supplice. La personne à qui elle parlait ainsi ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, et prit la liberté de lui en demander la raison. Je vous avoue, répondit la princesse, que quel-

que gaie que je sois en allant à la comédie, sitot que je vois les premiers acteurs paraître sur la scène, je tombe tout à coup dans la plus profonde tristesse : « Voilà, me dis-je à moi-même, « des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me di« vertir. » Cette réflexion m'occupe et m'absorbe tout entière pendant le spectacle : quel plaisir pourrais-je y goûter? » (*Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde.*)

Si la réflexion de madame Henriette est vraie, rien n'est plus naturel et plus juste que le sentiment dont elle était si vivement affectée lorsqu'elle était forcée d'assister au spectacle; et cette réflexion est de toute vérité aux yeux de quiconque a de la religion. Aussi, pour tant de gens, est-il plus court de n'en point avoir.

MÊME PAGE.

(5) *S'exposer au danger d'y succomber encore?* « Combien en est-il qui ont prétendu de même n'y aller qu'une fois, ou par curiosité, ou par complaisance, et que l'attrait du théâtre a tellement séduits tout à coup, qu'ils en sont devenus les partisans les plus zélés et les plus empressés spectateurs!

« Témoin Alype, disciple d'abord et ensuite ami de saint Augustin. Étudiant le droit à Rome, quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent un jour d'aller avec eux à l'amphithéâtre. Alype autrefois avait aimé passionnément les spectacles; et saint Augustin, étant son maître à Carthage, l'avait guéri de cette passion. Alype s'en croyait dégoûté pour toujours : il résiste aux invitations, aux prières, aux pressantes sollicitations de ses amis; mais ils l'entraînent de force. C'est en vain, leur dit-il, que vous me faites violence; vous pouvez la faire à mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit; au milieu de vous, à l'amphithéâtre, je serai dans mon cabinet avec mes livres. En effet, Alype ferma constamment les yeux pendant le spectacle; et, au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais tout à coup une cri extraordinaire frappa ses oreilles et excita sa curiosité; il ouvrit les yeux : à peine vit-il le spectacle, qu'il s'y sentit intéressé; ravi, transporté hors de lui-même, il mêle ses cris et ses applaudissements à ceux des autres

spectateurs, et soit enfin plus épris que jamais de l'amour du théâtre. » (*L'abbé* CLÉMENT, ibid.)

PAGE 82.

(6) *Des jeux*, *des cercles*, etc. Puisqu'il est question ici de toutes les sortes de plaisirs que la religion condamne, que ne pourrait-on pas dire de cette manie du jeu, si commune de nos jours, qui fait asseoir indistinctement à la même table et souper ensemble le prince et l'aventurier, la duchesse et la courtisane, l'honnête homme et le fripon ; qui fait risquer aux uns la perte de l'honneur et de la probité, aux autres la perte de la pudeur et de l'innocence, à tous la perte du temps et de la fortune ; qui fait hasarder sur une carte ce qui eût suffi pour le bonheur de vingt familles ; et qui réduit quelquefois à la plus affreuse indigence celles qui parmi nous étaient les plus distinguées et les plus opulentes !

MÊME PAGE.

(7) *Des cercles*, *des danses*, etc. Ce qu'on dit ici des spectacles, on doit le dire à plus forte raison des bals, qui ne sont pas moins dangereux. C'est à leur sujet que, sur le théâtre italien, un auteur dramatique fort connu (M. de Boissi, *Talents à la mode*) fait dire à un de ses personnages, qui est d'ailleurs très-porté pour les plaisirs en tout genre :

Des femmes, sans garder la moindre bienséance,
Avec des hommes font assaut
D'entrechats et de bonds, de gambade et de saut.
O siècle ! ô temps ! ô mœurs ! quelle indécence * !

C'est à ce même sujet que le célèbre Bussy-Rabutin, de l'aca-

* L'indécence est plus grande aujourd'hui que jamais par la nature de ces nouvelles danses, de ces allemandes, qui, au jugement des hommes les moins prévenus, font rougir la pudeur et devraient déconcerter la vertu la moins sévère. C'est à ces sortes de danses cependant qu'on forme l'âge le plus tendre ; et maintenant nous avons presqu'en tous lieux les *bals d'enfants*.

démie française, ce courtisan célèbre, dont le témoignage ne sera pas suspect aux gens du monde, écrivait à M. de la Roquette, évêque d'Autun, une lettre qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici.

« J'ai lu l'avis sur les bals que vous m'avez envoyé, monsieur; et, puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; quoique le témoignage des pères de l'église soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un courtisan sincère doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres : cependant les tempéraments les plus froids s'y réchauffent; et ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi, il n'est pas nécessaire de les leur défendre; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure et les veilles en rebutent; et, quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu Ce ne sont d'ordinaire que les jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons, et l'agitation de la danse échaufferaient des anachorètes. Les veilles gens, qui pourraient se trouver dans les bals, sans intéresser leur conscience, seraient ridicules d'y aller; et les jeunes, à qui la bienséance le permet, ne le pourraient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien; et je crois que les directeurs feraient leur devoir, s'ils exigeaient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. » (Voyez le quatrième tome du *Recueil des lettres de Bussy, édition d'Amsterdam*, 1738.)

PAGE 87.

(8) *Racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leur faiblesse.* « Aussi l'habile poëte, le poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple et aux hommes vulgaires,

se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de soi, qui n'écoute que la voix de la sagesse : mais il charme les spectateurs par des caractères toujours en contradiction, qui veulent et ne veulent pas ; qui font retentir le théâtre de cris et de gémissements ; qui nous forcent à les plaindre lors même qu'ils font leur devoir, et à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen que, par des imitations plus faciles et plus diverses, le poëte émeut et flatte davantage les spectateurs.

« Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer altère et change tellement nos jugements sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la faiblesse d'âme sous le nom de *sensibilité*, et à traiter d'hommes durs et sans sentiments ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte en toutes occasions sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des événements ; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher ; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis ; ceux qui ne connaissent d'autres règles que l'aveugle penchant de leur cœur ; ceux qui, toujours loués du sexe, qui les subjugue et qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, et d'autre mérite que leur faiblesse. Ainsi, l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice, l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris ; et ce renversement des saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au théâtre. » (Rousseau.)

PAGE 91.

(9) *Et chacun adopte, suivant son goût et son génie, celle qui lui convient le mieux.* Il s'en faut bien que nous ayons sur cela la même délicatesse qu'avaient les Athéniens du temps d'Euripide. Ce poëte avait mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminait par ces paroles : « Les richesses sont le souverain bien du genre humain ;

« et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des dieux et « des hommes. » Tous les spectateurs se récrièrent; et on aurait chassé l'acteur, si Euripide ne fût venu prier l'assemblée d'attendre la fin de la pièce, où l'admirateur des richesses recevait le châtiment qu'il méritait.

Euripide lui-même fut sur le point d'être cité devant les magistrats au sujet de cette réponse qu'il fait faire à Hippolyte: « Ma langue a prononcé le serment, mais mon cœur n'y a point « consenti. »

En général, il est bon d'observer que les anciens savaient bien mieux que nous tirer parti des spectacles; ils les liaient en quelque sorte au système de la législation; ils les faisaient servir pour l'ordinaire à renforcer les mœurs, l'esprit national et la religion. Les poëtes et les philosophes, dans le siècle où nous sommes, les emploient le plus souvent à les détruire.

D'Arnaud, dans son discours préliminaire sur le comte de Comminge, et à l'occasion d'un spectacle plus dangereux encore et plus licencieux que tous les autres, fait une réflexion qui mérite bien toute l'attention du ministère public. « Des hommes éclairés, qui connaissent le pouvoir du physique, ne sauraient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, et des impressions qu'ils reçoivent. Des âmes remuées par des images nobles et attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assurément plus préparées aux bonnes actions que des esprits nourris de jeux insipides et livrés à la frivolité et à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résistèrent aux forces du *grand* roi, ils ne couraient point entendre des musiciens (ou des poëtes) efféminés; ils allaient enflammer leur courage aux représentations des drames immortels des Sophocle et des Euripide. »

PAGE 92.

(16) *Qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudrait jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose.* C'est ce qu'on éprouve en quelque sorte dans le *Misanthrope*, et presque autant dans *le Glorieux*, cette pièce de caractère et de sentiment, pour laquelle, plus que pour toute autre, on se sentirait porté à

faire grâce au spectacle, s'il ne renfermait pas tant d'inconvénients à la fois : on y fait le Glorieux si grand à certains égards, dès qu'il paraît sur la scène ; il met dans son rôle tant de noblesse et de majesté, de cette fausse majesté cependant qui flatte notre fol orgueil ; il l'emporte si fort sur son doucereux rival ; il en triomphe si parfaitement, que, pour peu qu'on soit entiché du même vice, on aimerait mieux, ce semble, rester le comte de Tuffière que d'être le très-honnête, très-ridicule et très-malheureux Philinte. Dans une si belle pièce que d'autres choses à reprendre par rapport aux mœurs !

On aurait été tenté d'analyser ici nos plus belles pièces, tant les tragédies que les comédies, si dans de simples notes on pouvait se permettre de faire une dissertation ; et j'ose croire que, si l'on en excepte *Esther* et *Athalie*, qui n'ont pas été composées pour notre théâtre, il eût été facile de prouver qu'il n'y en a pas une peut-être qui, du côté de la morale, ne laissât plus à perdre qu'à gagner.

Rousseau a relevé avec beaucoup de justesse les inconvénients qui se rencontrent, relativement aux mœurs, à mettre les *Fables* de La Fontaine entre les mains des enfants ; par une analyse aussi exacte combien ne ferait-on pas observer d'inconvénients plus sensibles encore à mettre nos meilleures pièces de théâtre sous les yeux et entre les mains de tous les hommes, et surtout des jeunes gens !

PAGE 94.

(11) *Avilis par un préjugé raisonnable.* Quoi qu'en puissent dire les passions, si portées à flatter ceux qui contribuent le plus à les satisfaire, le métier de comédien sera toujours avilissant par sa nature, parce qu'en soi il sera toujours vil de se donner soi-même en spectacle pour amuser les autres, et de s'y donner pour de l'argent ; de jouer par état des rôles qui nous sont étrangers ; de revêtir à commandement un personnage qui n'est pas le sien, tantôt roi de théâtre et tantôt valet, tantôt un héros et plus souvent un fripon, tour à tour Alexandre et Crispin ; de faire acheter au public le droit de censurer nos

gestes, nos démarches, de nous siffler en face, et de nous insulter en personne.

C'est ainsi qu'en parle le philosophe de Genève : « Quel est donc au fond l'esprit que le comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil et d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme qu'il abandonne... C'est un grand mal sans doute de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche qu'un honnête homme à la comédie faisant le rôle d'un scélérat, et déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

« Si l'on ne peut voir en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices, qui force et entraine celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable? Ah! pourquoi? Dans tout autre temps on n'aurait pas besoin de le demander; mais dans ce siècle, où règnent si fièrement les préjugés et l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes, abrutis par leur vain savoir, ont fermé leur esprit à la voix de la raison, et leur cœur à celle de la nature.... je demande donc comment un état tel que celui de comédienne, dont l'unique objet est de se montrer en public, et, qui pis est, de se montrer pour de l'argent, conviendrait à d'honnêtes femmes, et pourrait compatir en elles avec la modestie et les bonnes mœurs. A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation ne s'y mette bientôt en personne, et ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soins d'exciter?

« Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête et sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve, et ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie et des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste, entourées d'une jeunesse ardente et téméraire, au milieu

des douces voies de l'amour et du plaisir, résisteront à leur âge à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, et à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues! Il faudrait nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. »

(*Lettre sur les spectacles.*)

PAGE 97.

(12) *L'autorité des législateurs, des anciens sages de la Grèce et de Rome.* Solon s'opposa fortement à l'établissement des spectacles; il en prévoyait les plus funestes suites, et l'effet ne prouva que trop qu'il avait bien prévu. Plutarque attribue la corruption et la perte d'Athènes à la passion que le peuple eut pour ce genre d'amusement. A Lacédémone on ne représentait ni tragédies ni comédies. Platon les réprouvait comme des amusements qui tendaient à faire des hommes passionnés. Cicéron s'écrie à ce sujet dans *les Tusculanes* : « O la belle école! Si on en ôtait tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y aurait plus de spectateurs. Le tendre et galant Ovide s'écriait lui-même : Ne touchez pas à ces poëtes qui ne respirent que la tendresse : *Teneros ne tange poëtas;* et tels sont du plus au moins tous nos poëtes dramatiques.

« L'an 400 après la fondation de Rome, les censeurs proposèrent au sénat de faire construire un théâtre de pierre. Le grand Scipion s'y opposa, et fit à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les spectacles corromperaient infailliblement les Romains, que l'on vendit aussitôt, par ordre du sénat, tout ce qui avait été préparé pour la construction du théâtre. La suite fit voir que Scipion ne s'était point trompé; l'établissement des spectacles à Rome fut l'époque du luxe et de la mollesse, qui corrompirent enfin cette fameuse république. »

(*Maximes, etc.*)

« On croit répondre à tout, dit l'abbé Clément, qui rapporte ce dernier trait, en disant que les spectacles aujourd'hui sont bien différents de ce qu'ils étaient autrefois. A qui donc croit-on parler ainsi? N'avons-nous pas le théâtre d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, et celui de Sénèque, de Plaute, et de Té-

rence? Qu'on les compare à ceux de Racine, des deux Corneille, de Molière, et on verra lesquels sont les plus propres à corrompre le cœur. Et l'impiété que quelques auteurs tragiques ont affecté de semer dans leurs ouvrages n'est-elle pas une des causes de l'irréligion qui se répand et s'établit de jour en jour? »

(*Ibid.*)

PAGE 98.

(13) *Qui se flattera de mieux savoir que les maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire?* Corneille ne se rassura jamais entièrement sur l'abus qu'il avait fait de ses talents.

Voici ce que Racine écrivait à son fils sur les spectacles « Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de romans et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera pas par cet endroit-là que vous serez plus estimé... Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies; on doit en jouer à Marly. Le roi et la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller; et ils auraient une mauvaise opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments. » (Voyez les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, par LOUIS RACINE son fils, auteur du *Poëme de la Religion.*)

Quinaut s'est repenti, quoiqu'un peu tard, d'un talent trop facile et trop mal employé.

La Mothe a marqué les mêmes regrets; et, travaillant encore pour la scène française, voici l'aveu qu'il fait au public dans son discours sur la tragédie : « Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur le vice et la vertu en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un et de l'autre; et les hommages que nous rendons quelquefois à la raison ne détruisent pas l'effet des passions que nous avons flattées. Nous instruisons un moment, mais nous avons long-temps séduit; et, quelque forte que soit la leçon de morale que puisse présenter la catastrophe qui termine la pièce, le remède est trop faible et vient trop tard. »

A ces autorités on peut joindre celles des auteurs plus modernes encore.

Le Franc, de l'académie française, et auteur de *Didon*, parle

ainsi contre les spectacles, en se déclarant contre quelqu'un qui en prenait la défense : « On s'efforce depuis long-temps de réduire en problème théologique cette question : *Si c'est un péché d'aller à la comédie.* On ne manque pas d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassurer : on exige qu'il n'y ait rien de déshonnête ni de criminel dans la pièce ; que celui qui va au spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une âme facile à émouvoir ; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées, de ses regards : que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne soit pour lui une occasion de chute ni de tentation. Cette théorie est certainement admirable. Qui me répondra de la pratique? Sera-ce notre casuiste? qu'il aille plutôt à la comédie; au retour, je m'en rapporte à lui. »

Gresset, aussi de l'académie française, après nous avoir fait observer que l'histoire de l'art dramatique est beaucoup plus la liste des fautes célèbres et des regrets tardifs que celle des succès sans honte et de la gloire sans remords, déclare lui-même son repentir des succès qu'il a eus en parcourant la même carrière. Voici quelques-uns des motifs qu'il rapporte dans sa lettre imprimée en 1759, et qui l'ont porté à faire cette espèce d'abjuration. « Je vous avouerai, dit-il, que depuis quelques années j'avais beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevait souvent des nuages dans mon âme sur un art si peu conforme à l'esprit du christianisme; et je me faisais, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitais de démêler et d'approfondir. Toujours combattu et toujours faible, je différais de me juger, par la crainte de me rendre et par le désir de me faire grâce. Quelle force pouvaient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination et l'enivrement de la fausse gloire? Encouragé par l'indulgence dont le public a honoré *Sidney* et le *Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui et de moi-même, rappelé en même temps par cette voix intérieure toujours sévère et toujours juste, je souffrais, et je n'en travail-

lais pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, et de se trouver faux à soi-même et mal avec soi. Je cherchais à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence; ou je croyais y répondre par de mauvaises autorités, que je me donnais pour bonnes.... j'aurais dû reconnaître dès-lors, comme je le reconnais aujourd'hui sans nuage et sans enthousiasme, qu'on ne parviendra jamais à justifier la composition des ouvrages dramatiques et la fréquentation des spectacles.... Tout fidèle, quel qu'il soit, quand ses egarements ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, et laisser un monument de son repentir.....; et quand on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve dès que le remords les condamne: il serait trop incertain de compter que ses écrits soient brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.... Je rétracte donc solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles rimées.... L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la religion par ce genre d'ouvrage, et de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir.... Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma démarche; je serai trop dédommagé de leur petite censure et de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés et vertueux, si les âmes honnêtes et pieuses voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité dès qu'elle se montre. »

Riccoboni s'exprime ainsi dans la préface de son *Traité de la réformation du théâtre* : « Je crois que c'était précisément à un homme tel que moi qu'il convenait d'écrire sur cette matière, et cela par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte... Je l'avoue donc avec sincérité, je sens dans toute son étendue le grand bien que produirait la suppression entière du théâtre, et je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves et d'un génie supérieur ont écrit sur cet objet. »

Le même auteur fait envisager avec beaucoup de force et de vérité les effets du spectacle par rapport à la jeunesse. « Communément, dit-il, jusqu'à l'âge de dix ans, les enfants sont très-bien élevés; depuis dix ans jusqu'à quinze l'éducation faiblit, et les enfants commencent à être gâtés, souvent même par leur père et par leur mère; enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achèvent eux-mêmes de se corrompre.

« Les parents sont pour l'ordinaire plus occupés de l'apparence, de l'extérieur, que du fond et de l'essentiel de l'éducation de leurs enfants. On ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manières et l'usage du monde, en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paraître dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies, où l'on a grand soin de les présenter. C'est là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matières, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions. Et c'est là que, dans un âge encore tendre et si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connaître et à se familiariser avec lui.

« Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des spectacles publics, où les pères et mères ont l'imprudence de s'empresser de conduire leurs enfants de l'un et de l'autre sexe *. Or quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à

---

* Eh! que sera-ce lorsque dans les sociétés ou dans les colléges on permettra aux jeunes gens de devenir acteurs eux-mêmes! Ils perdront, comme on l'a observé, le train de leurs études, l'amour du travail, et prendront du goût pour la dissipation; cet inconvénient, tout grand qu'il est, dit l'abbé Batteux dans son *Cours de belles-lettres*, est peut-être le moindre qui puisse en arriver.

La distribution des rôles en devient un autre bien plus important. On choisit, pour les remplir, ceux qui peuvent faire le mieux, et qui ont pour certains caractères une disposition toute naturelle; ce qui leur assure, dit le même auteur, un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie.

« Par exemple, un jeune homme est précieux, petit-maître;

leur innocence le nombre infini de maximes empestées qui se debitent dans les tragédies, dans les opéras, et les expressions, les images licencieuses que présentent les comédies! Ils ne les effacent jamais de leur mémoire.... Ils voient des grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, etc., y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir.... Ils agissent en conséquence lorsqu'ils jouissent de leur liberté : et les voilà corrompus dans le cœur et dans l'esprit pour le reste de leur vie.... Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour? Il faut bien qu'ils la connaissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire : on doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion serait traitée avec plus de réserve sur le théâtre, il n'y aurait pas moins d'inconvénient, et, si j'ose le dire, moins de cruauté à leur donner sur une matière si délicate des leçons prématurées et infiniment dangereuses, et à leur faire courir le risque de perdre leur innocence avant même qu'ils sachent quel est son prix, et combien cette perte est affreuse et irréparable. Mais les parents s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connaissent pas eux mêmes le prix? Néanmoins ils sont ensuite au désespoir quand leurs enfants donnent dans des désordres préjudiciables à leur fortune. »

Enfin Rousseau, auteur lui-même en ce genre, et qui, de son aveu, n'a jamais manqué volontairement une représentation de Molière, a réuni et présenté dans tout leur jour les dangers

---

« on le choisit, par cette raison, pour faire le petit marquis, le « fat. Il est paresseux, indolent, on lui fera jouer l'indolence, la « paresse. Il est haut, il fera le glorieux; menteur, il fera le pre« mier rôle dans la comédie de Corneille; dur, il jouera Atrée. « S'il est dissipé, polisson, étourdi, il fera le valet. De manière « que des défauts ou des vices, qu'on devrait corriger par l'édu« cation, se concentrent par ce moyen dans le caractère. »

Que dirons-nous de ces autres passions plus vives encore, dont leur propre rôle, et des circonstances qu'il est aisé de prévoir porteront ces jeunes acteurs à se pénétrer? A quel âge de pareils rôles ne seraient-ils pas dangereux?

des spectacles. Des hommes célèbres ont entrepris de répondre à la lettre qu'il a écrite sur ce sujet; mais ils n'ont répondu, ce me semble, qu'à la moindre partie des raisons qu'il leur oppose; et encore avec tant d'esprit, tant d'art et de talent, leur réponse eût-elle été si faible, si la cause qu'ils s'étaient chargés de défendre n'eût pas été la moins bonne?

PAGE 100.

(14) *Que ton cœur ne s'y refuse si constamment que pour demeurer toujours pur et fidèle.* Un exemple frappant ne m'a que trop confirmé la justesse de cette réflexion. Quelqu'un qui m'était cher venait d'épouser une jeune personne qui avait été élevée dans les meilleures principes. Il crut augmenter son bonheur et le sien en lui faisant prendre le goût des plaisirs à la mode, et en la forçant en quelque sorte à aller au spectacle. J'essayai en vain de lui en faire pressentir les dangers et les suites. La jeune épouse se passionna bientôt pour tout ce qu'elle avait le plus redouté jusque-là. D'autres passions naquirent de ces premiers goûts, et amenèrent en très-peu d'années une séparation, au moment de laquelle mon malheureux ami me fit part de tous ses chagrins, qui ont fini par abréger ses jours.

LETTRE XXX.

Le comte de Valmont au marquis.

DANS quel embarras, dans quelle triste et cruelle perplexité vous me jettez! Je commençais à reprendre une sorte de tranquillité, et vous me l'ôtez. Ah! par pitié pour moi, que ne me laissiez-vous dans mon aveuglement! Mais que dis-je? et quelle pitié barbare que celle qui aiderait à me tromper! Mon père, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même : et pourquoi faut-il que je ne me sente pas assez de force pour y concourir avec vous! Vous voulez que je fuie l'objet qui m'est cher....., que je l'éloigne..... moi! pour qui un jour d'absence est encore trop long. O ciel! qu'en lisant cet avis que vous me donnez, je me suis repenti de mon indiscrétion! Eloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la comtesse. ce dépôt précieux qui lui a été confié! Car enfin, c'est elle que j'aime; et voilà le reste de mon secret que je n'avais pas encore osé vous dire tout entier. Mon épouse pourrait-elle y consentir? Son attachement égale presque mon amour, et n'en diffère qu'en ce qu'il est plus parfait et plus pur : elles sont devenues nécessaires l'une à l'autre; nous nous le sommes en quelque sorte tous trois, et il n'y a plus entre nous qu'un esprit et qu'un

cœur. Que dirait le monde lui-même, si Senneville s'éloignait? et sous quels prétextes pourrait se faire une séparation que les bienséances ont rendue comme impossible...? D'ailleurs ne puis-je pas aimer sans crime? Ce que la loi naturelle me défend n'est pas d'avoir un cœur sensible. Hélas! pourquoi le ciel l'a-t-il fait si tendre, s'il m'a défendu d'aimer...? Mais que dis-je? et voudrais-je toujours me tromper moi-même? Ce cœur, n'était-ce pas à moi de le mieux régler? A qui devais-je mon amour? qui l'a mieux mérité, de Senneville ou d'Emilie? Qui des deux avait acquis sur lui de plus justes droits....? Ah! le cœur connaît-il de pareilles lois? et est-ce bien celle du devoir et de la reconnaissance qu'il attend pour se donner? Cependant la passion ne doit pas être mon guide je le sais; c'est à ma raison à la réprimer et à la vaincre. Impuissante raison! Elle est aussi faible pour triompher de mes penchants qu'elle l'eût été sans vous pour dissiper mes ténèbres. Que ferai-je, mon père? Combien vous affligez mon âme en l'éclairant! et fallait-il que la vérité, au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la source d'un nouveau tourment! Laissez-moi quelque temps encore emprunter de Senneville même les secours dont j'ai besoin pour parvenir à m'en séparer. Peut-être l'amitié... Insensé que je suis! quel beau nom je profane! C'est bien un sentiment si saint, une affection si tranquille et si chaste que je puis espérer de mettre à la place d'une flamme adul-

tère! Car enfin vous m'avez dessillé les yeux : oui, la loi naturelle toute seule, la seule raison suffit pour me condamner; elle m'impose un joug presque aussi dur que celui auquel je prétends me soustraire. Partout, ah! partout, je retrouve les entraves que je voulais éviter! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire; que je ne reprenne mes premiers doutes; que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore....! Voilà donc à quoi se termineraient cette franchise et cette droiture dont je me suis glorifié devant vous, à devenir plus coupable et moins digne d'excuse! Tout en moi réclamerait contre de nouveaux égarements. Vous m'avez trop éclairé pour que je puisse douter quand je le voudrais; et mes passions me sont devenues trop suspectes pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre; et, quelques arguments qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est point à moi à restreindre ses dons. S'il a parlé, de quelque manière qu'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même la raison de l'homme est trop bornée; ses lumières sont insuffisantes : abandonnée à ses propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumières bien impar-

faites dans quelques-uns seulement; et dans presque tous, que des égarements monstrueux? Que répondre? C'est là, j'en conviens, l'histoire de l'univers; c'est malheureusement la mienne; et que peut, je le répète, ma faible raison pour la vertu autant que pour la vérité? Cependant quel autre appui me donnerez-vous? Le christianisme. Eh quoi, le christianisme avec tous ses mystères! Ah! je ne prétends pas le blasphémer; votre exemple plus que jamais me le ferait respecter. Mais enfin, dans ses principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas? Quelle opposition avec la raison, ce premier guide que vous m'avez appris à consulter! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de moi! Quels suffrages compte-t-il en sa faveur? Quelle philosophie a pu s'en accommoder? et n'est-ce pas au tribunal de la raison même, des sciences, des arts et du génie, qu'il est le plus décrié? Comment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus solide, ce guide plus sûr que vous m'offrez?

Ainsi, de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois rien qui puisse me satisfaire; et je suis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve assez. Je veux le bien; j'aime la vertu que vous m'avez fait connaître; mais je ne me sens pas assez de force pour la pratiquer. Je suis donc à mes propres yeux une énigme; je m'examine et ne me comprends pas: je me fais honte; je vous en fais encore plus.....

Hélas! que les passions dégradent ce même être qu'élève et qu'ennoblit la raison!

LETTRE XXXI.

Le marquis à son fils.

Toujours des combats, mon fils! mais ils mènent à la victoire; ils décèlent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est faible encore; il a peine à se faire violence : cependant il sent assez qu'il le doit, qu'il le faut; et il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté la passion, les illusions qu'elle traîne à sa suite, et les prétextes dont elle se couvre; de l'autre, l'honneur, la raison, le devoir : quelle opposition! quel contraste! et qu'il est dur et pénible de combattre ainsi, et d'être à chaque instant combattu par soi-même! mais aussi qu'il est beau, qu'il est glorieux de se vaincre! Qu'il est doux, qu'il est consolant de s'être vaincu! Mon ami, cette victoire est digne de toi : et j'ose bien la promettre à tes efforts. Celui qui préside à la vertu, ce Dieu dont maintenant tu révères les lois et tu reconnais la puissance, après t'avoir donné la liberté, ne te laissera pas sans secours et sans forces pour en faire un légitime usage. La paix, que tu cherches en vain dans tes passions, qu'inutilement tu cherchais dans tes erreurs, sera le fruit de son triom-

phe; et, par le calme dont tu jouiras, ta conscience te rendra avec usure le prix des sacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la vérité, pour prendre plus d'empire sur ton âme, achève d'éclairer ta raison. N'élude point par des excuses frivoles les lois que le devoir t'impose; et, pour être entièrement d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce serait en vil esclave exagérer la pesanteur de tes chaînes pour te dispenser de les rompre : envisager comme un obstacle invincible à l'éloignement de Senneville l'amitié que lui a vouée la tendre et vertueuse Emilie, ce serait la croire dans son attachement aussi faible que toi, ou refuser de te montrer, lorsqu'il en sera temps, aussi fort, aussi généreux qu'elle : enfin, à l'égard du monde et des bienséances, à l'égard de mademoiselle de Senneville et de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si, par un de ces événements heureux qu'une providence attentive sait si bien nous ménager dans nos besoins et dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Emilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chère?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis que le ciel m'a donnés pour prix de ma disgrâce, et que tu connaîtras dans peu, t'en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncements si pénibles, quelque chose de plus

sûr encore que le sentiment, et de plus fort que la raison : il te faut, mon ami, le secours de la religion......! Ce seul mot te révolte, et la religion, telle que je te la présente, la religion chrétienne, avec tous ses mystères, te paraît une foi trop aveugle, un amas trop absurde de contradictions et d'erreurs : elle te paraît une invention humaine trop peu faite pour être la croyance des vrais sages, trop décriée au tribunal de la raison, des sciences et du génie, pour que tu puisses seulement penser à l'adopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la foi de tes pères! Travailler à les détruire, c'est, de tous les moyens que peuvent me suggérer mon zèle et mon amitié pour toi, le premier que je doive mettre en usage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit, Valmont, et je n'ai point eu de peine à en convenir, une foi qui ne porterait sur aucun fondement solide, une foi évidemment contredite par la raison, serait dès lors indigne d'un être raisonnable; elle serait l'ouvrage de la séduction, de l'erreur et le fruit du préjugé. L'adopter, serait s'ôter toute ressource pour discerner le mensonge; ce serait anéantir toute règle de vérité. Mais je le dis avec autant d'assurance, c'est calomnier la religion et la connaître bien mal que d'oser prétendre qu'elle nous force à la croire sans raison, ou contre la raison même. Non, mon fils, non, la simplicité de la foi n'est par la crédulité d'une aveugle et stupide ignorance : c'est la sou-

mission éclairée d'un esprit humble et sage, qui plie sous l'autorité de Dieu dès qu'il est certain que Dieu a parlé.

La foi, il est vrai, semblable à cette colonne de feu qui guidait les Israélites dans le désert, a son côté obscur; et sa nature l'exigeait; mais elle a aussi son côté lumineux, et où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi devait avoir son obscurité. Elle a été donnée à l'homme pour l'instruire sur les objets que, dans l'état présent des choses, il lui importe le plus de connaître, mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec son entendement; sur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ses idées, et dont il ne peut être instruit que par voie d'autorité et de révélation. Elle lui a été donnée pour suppléer d'une manière transcendante, si je puis m'exprimer ainsi, à sa faible raison, à cette raison bornée qui aurait trop à faire s'il fallait que, de principe en principe, de raisonnement en raisonnement, elle parvînt à la connaissance des secrets que Dieu renferme dans son essence, et que, proportionnément à nos besoins, lui-même nous a dévoilés. Mais il y a plus encore; elle a été donnée à l'homme, cette foi dont tu méconnais le prix, pour qu'il fît à l'auteur de son être un sacrifice, non de sa raison même, mais du trop de confiance qu'il avait en elle; confiance présomptueuse et vaine, punie dans presque tous les hommes, et surtout dans les

faux sages, par de si honteux écarts. Sous tous ces rapports sans doute la foi devait être obscure. Mais, eu égard aux fondements sur lesquels elle repose, aux preuves qui en établissent la certitude, aux motifs qui engagent à la recevoir, elle devait être distinguée de toute invention humaine, de toute croyance vaine et superstitieuse, de tout genre de fanatisme et d'imposture; et, sous cet autre rapport, il fallait qu'elle portât avec elle son genre de démonstration et sa lumière.

Elle l'y porte, mon fils, comme j'espère te le prouver bientôt; et ce qu'elle craint de notre part, moins d'ailleurs pour elle que pour nous, ce n'est pas l'examen sévère et impartial d'une âme droite qui ne veut que connaître la vérité, et qui est prête à lui tout sacrifier dès qu'elle l'aura trouvée; c'est la froide et stupide indolence de ces faux disciples qui la suivent sans discernement et sans motifs, qui savent à peine ce qu'ils croient, et qui s'inquiètent encore moins du soin de le pratiquer; c'est le coup-d'œil fier et insultant que laissent tomber sur elle ces esprits orgueilleux, qui de la hauteur de leur prétendu génie dédaignent sa touchante et noble simplicité; ce sont les fantômes qu'élèvent contre elle ces hommes vains, enflés de leur savoir, qui ne veulent de lumières que celles qui leur sont propres, de sentiments que ceux qui les singularisent, et de croyance que celle qu'ils se sont faite *; c'est l'examen critique,

* « L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dé-

mais infidèle, de ces mécréants de nos jours, que la prévention, que la passion rendent moins attentifs à l'enchaînement et à la force de ses preuves qu'aux difficultés qu'ils pourront lui opposer, et aux ridicules qu'ils peuvent jeter sur elle; c'est encore l'examen superficiel de ces esprits légers et dissipés qu'une brochure amuse, qu'une plaisanterie contre la religion fait rire et persuade, que des ouvrages ingénieux et frivoles fixent pour un temps, mais que rebutent à coup sûr des ouvrages sérieux, des raisonnements profonds, et qui ont plus tôt fait de ne rien croire que de travailler efficacement à s'éclairer et à se convaincre; ce sont enfin, parmi ses propres enfants, des recherches curieuses et vaines dans lesquelles, pour vouloir trop scruter la majesté divine, on est opprimé par sa gloire, et où l'on met des opinions humaines à la place des lumières de Dieu même : voilà, mon fils, voilà ce que la religion craint pour nous.

Mais si c'est au contraire avec des dispositions convenables que nous voulons l'étudier et la méditer, ah! elle nous y invite, bien loin de nous le défendre, et elle fait de cette étude le principe de notre fidélité et la matière de son triomphe. « Mon « fils, te dit-elle aujourd'hui par ma voix, dépose « tes préjugés dangereux : je ne te demande, pour « être crue, que d'être approfondie; et je n'ai be-

« daigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. « L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort, comme l'aveu- « gle dévotion au fanatisme. » (ROUSSEAU.)

« soin que d'être connue pour être aimée. Dès que « tu m'auras vue telle que je suis, ton unique re- « gret sera de m'avoir outragée, et ton zèle pour « ma gloire surpassera la haine qui t'armait contre « moi. Dès que tu commenceras à m'aimer, je ferai « ton bonheur. Alors je fixerai ton esprit, et je « tranquilliserai ton cœur; je sanctifierai tes ac- « tions; je réglerai tes penchants, je diminuerai « tes besoins, je soulagerai tes maux; en les épu- « rant, j'assurerai et j'éterniserai tes plaisirs. » Ecoute, cher Valmont, ce langage si doux, ces promesses si flatteuses dont j'ai moi-même éprouvé la réalité; et, avant toutes choses, fais-moi la grâce de penser que, si je crois la religion chrétienne, ce n'est pas sans fondement et sans preuves.

« Cependant la foi a ses mystères, et ces mys- « tères, dis-tu, sont des contradictions et des ab- surdités. » La foi a ses mystères; je t'en ai dit les raisons : et, quand je ne les aurais pas dites, elles s'offrent assez d'elles-mêmes. Des mystères! eh, Valmont, où l'homme n'en rencontre-t-il pas? De toute part la raison, la nature ont les leurs (1).

La métaphysique a ses profondeurs et ses abîmes; la physique a ses phénomènes inexplicables; parmi les insectes elle a ses polypes; la matière, comme on se plaît à le croire, et comme on prétend le démontrer, a sa divisibilité à l'infini : la géométrie a ses lignes asymptotes qui s'approcheront toujours, et, quoique prolongées à l'infini, ne se couperont jamais : la connaissance

de Dieu par la seule raison, parmi bien d'autres difficultés, nous laisse à concilier, dans ses attributs, la nécessité d'être et la liberté : l'homme tout seul, sans le secours de la révélation, est à lui-même le plus grand des mystères.... et tu ne permettras pas qu'une religion qui, bien au-dessus des lumières et des lois de la nature, nous découvre ce qu'il y a de plus profond, de plus caché dans la divinité, renferme rien d'obscur et de mystérieux! Mortel audacieux! si le vol hardi de ton orgueilleuse raison doit trouver quelque part des limites, ne sera-ce pas du moins au bord de l'infini *?

« La foi a ses mystères, et ces mystères sont « contraires à la raison. » Dis mieux, cher Valmont, ils sont au-dessus de notre raison, de la raison humaine; mais ils ne sont pas contre elle : et, quoi qu'en ait dit un sophiste ingénieux, la différence de l'un à l'autre est immense.

---

* « C'est ce que Voltaire a si bien exprimé par ces vers.

La raison te conduit; avance à sa lumière,
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière;
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
. . . .
Pourquoi donc m'affliger, si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue!
Je n'imiterai point ce malheureux savant
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut dévoré du feu qu'il cherchait à comprendre.

Sans remonter jusqu'à des propositions géométriques, si certaines pour un géomètre, si conformes à ses lumières, et cependant si fort au-dessus de l'entendement rude et grossier d'un villageois et d'un simple artisan, combien d'autres vérités, sensibles pour un homme dont la raison est exercée, et qui cessent de l'être pour celui dont la raison est sans exercice et sans culture! Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhensible à un ange, à Dieu même? Croirais-tu faux tout ce qui surpasse ta faible intelligence? et oserais-tu bien faire de ta raison la mesure des possibles *? Qu'est-ce donc aux yeux de la droite raison qu'une absurdité, qu'une contradiction? C'est ce qui présente l'être et le non-être dans un même objet et sous le même rapport, ce qui renferme tout à la fois et sous le même point de vue l'affirmation et la négation. Or, les mystères, qui, au premier coup d'œil, effraient l'imagination bien plus que la raison, considérés de près, n'offrent rien de semblable. La manière d'être, le *comment* y est inconcevable; mais, dans l'exacte vérité, rien n'y est absolument incompatible.

La trinité, par exemple, offre des termes obscurs à certains égards, mais elle ne renferme point

---

* Les géomètres démontrent que la diagonale d'un carré est incommensurable avec les côtés du même carré, et il leur est impossible d'expliquer comment il se peut faire que cela soit ainsi.

d'idées contradictoires. On ne nous dit pas que ce qui est *un* est aussi *triple* au même égard et dans le même sens; que *trois* choses d'une certaine espèce ne font qu'une seule chose de la même espèce, ce qui serait absurde : on ne présente point à ma foi un Dieu et trois dieux, mais seulement trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un même Dieu. La trinité affecte les personnes, et non la substance * : dans celles-ci point de bornes, point de division, point de partage; le chrétien n'adore qu'un seul être tout-puissant, éternel, immense, infini; et ses attributs sont communs, sont tout entiers à chaque personne, dans l'unité et la simplicité parfaite d'une même essence (2). Et comment expliquer cette fécondité divine, cette union de trois personnes en une seule substance; toute l'énergie de ce mot *personnes*, employé pour exprimer, dit saint Augustin **, ce qui, à dire vrai, est au-dessus de toute expression? Je n'en sais rien; et de là naît le mystère que la foi me propose : mais il me suffit que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde (3).

De même aussi dans l'incarnation, la foi nous offre, non un Dieu qui, en se faisant homme, ait altéré en lui cette nature divine qui par son es-

---

* *Neque confundentes personas, neque substantiam separantes.* (Symbol. S. Athan.)

** *De Trinit.* lib. 5, caput 9.

sence est inaltérable; mais un Dieu qui, sans cesser d'être tout ce qu'il est par lui-même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaissements, les souffrances ne tombent dans le verbe fait chair que sur l'humanité; et en Jésus-Christ par l'union des deux natures, les mérites sont d'un Dieu, les souffrances sont d'un homme. Cette union est étonnante, l'idée en est incompréhensible; mais elle n'est pas contradictoire.

Dans l'eucharistie, c'est le même corps immolé sur la croix, qui est au ciel et sur la terre; mais, suivant des physiciens éclairés et des philosophes profonds, il n'est pas nécessaire que ce soit partout la même quantité numérique de matière, et en total les mêmes particules, pour que ce soit partout le même homme, et, à proprement parler, le même corps *.

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cause, d'une cause souverainement féconde au-dedans et au-dehors, souverainement puissante, souverainement bonne. Je vois avec admiration, avec transport, dans la divinité, une charité immense qui, de même que tous ses autres attributs, participe à son infinité : et, bien loin que ma foi soit ébranlée par ces mystères, dans le Dieu des chrétiens, à tant d'amour pour les hommes, je reconnais mon Dieu.

---

* Pour un plus grand éclaircissement, voyez l'ouvrage cité ci-après, note (4), sur le mystère de l'eucharistie.

Dans le péché originel, ce mystère le plus incompréhensible de tous, et sans lequel toutefois nous sommes encore plus incompréhensibles à nous-mêmes, les enfants ont contracté la tache de leur premier père; mais c'est comme des ruisseaux infectés dans leur source. Ils sont dégradés, il est vrai, ils naissent enfants de colère : mais dans leur dégradation Dieu leur laisse plus qu'ils n'avaient droit de prétendre, et leur rend par la rédemption en Jésus-Christ bien au delà de ce qu'ils pouvaient espérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour que, sans le péché du premier homme, Jésus-Christ, si je puis parler ainsi, eût manqué à l'univers *.

Dans tous ces mystères, je vois donc des choses obscures; je n'en vois point que la droite raison, que la saine philosophie puisse nommer absurdes, puisqu'il n'en est point qui soient renfermées dans le principe de contradiction **.

---

* Les théologiens et les philosophes ont formé sur le péché originel différents systèmes. Nous ne nous y arrêterons point ici; mais nous croyons pouvoir renvoyer à une dissertation qui se trouve à la suite de l'*Avis aux religionnaires de France*, par de Fonbonne; et, pour prévenir tout abus des systèmes en ce genre, nous nous contenterons d'observer que, quand il est question de l'énonciation du dogme, on ne saurait trop prendre garde de donner un sentiment particulier pour le sentiment de l'église universelle, la seule règle suffisante de notre foi.

** C'est ainsi que l'appelle Leibnitz, en le considérant comme la règle essentielle de ce qui est véritablement impossible. *Voyez ci-dessus*, p. 128.

En effet, cher Valmont, les choses absurdes en elles-mêmes, celles qui sont opposées à des propositions évidentes, aux premières notions du sens commun, sont absurdes pour tous les hommes. Fais croire à une petite portion du genre humain que la partie est plus grande que le tout, que la même chose peut être et ne pas être tout à la fois, que deux unités font trois : et cependant une partie du genre humain croit nos mystères *; les plus grands hommes les ont crus; ils ont fait plus, ils ont travaillé à défendre sur ce point et à justifier leur croyance ** (4).

Eh quoi! n'auraient-ils pu y voir, après tant de réflexions, ce que l'incrédulité nous donne pour des contradictions si palpables! Quoi! ils ont si bien relevé toutes les absurdités que renferment, dans leur développement et leurs conséquences, les systèmes de nos prétendus esprits forts; et avec

---

* « Si l'incrédule avait des armes victorieuses contre les « dogmes du christianisme ; si ces dogmes étaient tels qu'on pût « en démontrer l'impossibilité, personne ne serait chrétien, ni « ne pourrait l'être. »

(*Essais de philosophie morale*, *par* MAUPERTUIS.)

** « Le grand argument des esprits forts contre nous est fondé sur l'impossibilité de nos dogmes : et en effet, si ces dogmes étaient impossibles, la religion qui ordonne de les croire serait détruite. Quelque captieux qu'aient été sur ce point les raisonnements de quelques incrédules, ceux qui liront les réponses qui y ont été faites par des hommes bien supérieurs (Leibnitz, Mallebranche, etc.) verront combien tous ces raisonnements sont frivoles. » (MAUPERTUIS, *ibid.*)

tout leur génie ils n'auraient pu saisir celles qui dans la religion se seraient présentées d'elles-mêmes!

« Mais encore, me diras-tu sans doute, ne « pourrait-on pas séparer la religion de ses dog-« mes et de leur obscurité? » Séparer la religion de ses dogmes! Et si c'est Dieu qui les y a unis, comment veut-tu les en séparer? Ce sont les dogmes qui forment essentiellement l'esprit du christianisme : ils ne nous offrent point de spéculations inutiles et frivoles : ce sont eux qui fondent toute la morale évangélique; qui, après nous avoir fait connaître toute la bonté, tout l'amour de Dieu envers les hommes, servent de plus puissants motifs à la reconnaissance et à l'amour de l'homme envers son Dieu, de plus ferme appui à son courage, de soutien à son espérance, et de principe à ses mérites : ce sont eux qui, en l'unissant plus intimement à l'auteur de son être, le lient plus étroitement à ses frères; qui deviennent pour le vrai fidèle la source des joies et des consolations les plus pures; qui font la base de ses vertus les plus sublimes; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques et de la constance la plus parfaite : ce sont eux qui font de la religion chrétienne le corps de doctrine le plus suivi, le système le mieux lié dans toutes ses parties, l'ensemble le plus un, le plus complet, et l'ouvrage le plus digne de la divinité. Séparer la religion de ses dogmes! ô mon fils, ce serait donc l'anéantir!

Laisse aux inventions de nos faux sages le triste privilége de pouvoir être altérées, modifiées, réformées au gré de leur caprice : laisse à des hommes vains leurs systèmes si peu liés, si décousus, si mal assortis; ces systèmes où l'erreur se contredit à chaque instant, et qui se démentent par tant d'endroits. Le plan de doctrine que la religion nous présente ne peut perdre un de ses articles de foi sans nous laisser voir le majestueux édifice qu'elle élève chanceler, s'écrouler, et se renverser tout entier sur lui-même.

Aussi, mon fils, c'est avec ses dogmes et ses mystères que l'univers a reçu la religion chrétienne. Tu demandes quels suffrages elle peut compter en sa faveur. Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siècles qui ont été éclairés de sa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie et leurs talents, et qui l'ont si scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée, demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'église ne faisait que de naître, le christianisme était encore à son berceau; et déjà ses apologies, répandues de toute part, étaient l'ouvrage des philosophes les plus vertueux et les plus éclairés. Tu compterais bien plutôt le petit nombre de ceux qui au tribunal de la raison et de la philosophie ont prétendu combattre la religion et la détruire, les Celse, les Julien, les Porphyre, que la

foule de ceux qui à ce même tribunal l'ont si glorieusement défendue et l'ont fait triompher. Parcours, dans ces premiers temps, les ouvrages des Justin, des Arnobe, des Lactance, des Tertullien, des Origènes : parcours ceux de tous les saints docteurs que l'église reconnaît pour ses pères, et qui dans leurs écrits, malgré les incorrections et les défauts de leurs siècles, sont encore, à tant d'égards et à si juste titre, l'admiration du nôtre; les Irénée, les Cyprien, les Athanase, les Hilaire, les Basile, les Cyrille, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostôme : vois tant de génies divers, de tant de nations différentes, sous tant d'époques remarquables, se soumettre au joug de la foi : souviens-toi que c'étaient des hommes de lettres, des savants, des orateurs, des sages imbus pour la plupart de préjugés tout contraires, nourris dans les idées et les maximes d'une orgueilleuse philosophie, et qui, par le caractère de leur esprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus pressant, par la résistance des passions opposées, par la crainte des dangers et la honte de croire, étaient portés à l'examen le plus sévère : souviens-toi qu'après la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres, le christianisme a commencé par tant d'hommes illustres, qui n'étaient rien moins que chrétiens avant qu'il fût question pour eux de le devenir : et demande encore quelle sorte d'examen et quels suffrages la religion compte en sa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces siècles n'étaient-ils pas assez éclairés pour toi. Tu ne trouveras sans doute de vraies lumières que dans le siècle de Bayle, de Spinosa, et dans des temps plus modernes encore, où par air, par goût, par défaut de mœurs, par prévention, on se rallie de toute part sous les drapeaux de l'irréligion. Eh bien, mon fils, choisis ce qu'il te plaira d'appeler, par préférence à tout autre, le siècle des grands hommes; choisis celui d'un de nos plus grands monarques, le siècle de Louis XIV *, plus grand peut-être à nos yeux que le siècle d'Auguste, s'il avait pour lui la même antiquité : dans cette époque si remarquable, et parmi toutes les nations éclairées, compte, pèse, discute les autorités, puisque c'est aussi à l'autorité que tu en appelles; et voyons qui l'emportera, de la religion ou de l'incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes qui dans le dix-septième siècle ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres seulement par leur liberté de penser, et qui tous se sont tant de fois démentis, contredits eux-mêmes, oppose, sans distinction de secte et de ce qu'a pu

---

* CE GRAND SIÈCLE, comme l'appelle Voltaire dans sa lettre à la suite des *Remarques de l'abbé d'Olivet sur la langue française*. Il l'a appelé ailleurs LE PRÉCEPTEUR DU SIÈCLE PRÉSENT, que dans ses Mélanges il nomme *le siècle des petitesses*. Celui-ci est, comme on le voit, un élève qui, au moins dans certains genres, fait bien peu d'honneur à son maître.

mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes (5), les Leibnitz (6), les Newton (7), ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élèvent si fort au-dessus de la sphère commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des sciences, et partagent entre eux les respects de tous les philosophes modernes qui se rangent à leur suite; oppose les Mallebranche(8), les Bernouilli (9), les Euler *, les Wolf (10), les Wollaston, les Cumberland, les le Clerc, les Grotius (11), les Clarck, les Abbadie, les Derham, les Nieuwentyt, les Bacon (12), les Adisson (13), les Pascal, les Arnauld, les Nicole, les Bossuet, les Fénélon, qui ne se sont pas contentés d'être chrétiens ou de le paraître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance : quels noms (et je te fais grâce des autres), quels hommes je t'ai cités, mon fils! et que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi et les partisans de tes erreurs! Oppose des sages que l'incrédule ignorant ou de mauvaise foi ose citer pour lui; des sages quelquefois trop hardis dans leur système, peu mesurés dans leurs expressions, emportés par la fougue du génie au delà des bornes que la religion lui prescrit, peut-être aussi séduits par un vain désir de gloire (car, hélas! que de gloire a terni le trop grand désir de

* Digne élève de Bernouilli, et dont Condorcet a dit, en parlant surtout de ses connaissances physiques et mathématiques : *Un des hommes les plus grands et les plus extraordinaires que la nature ait jamais produits.*

l'accroître!); mais toutefois, au milieu même de leurs écarts, retenant dans leur cœur et dans leurs écrits la religion que par quelques endroits ils semblaient abandonner. Tels ont été par rapport au christianisme un Locke (14), un Pope (15), un Hobbes peut-être, avec tous ses faux principes (16), et tant d'autres dans le même genre : car c'est un grand et dangereux abus, mon fils, que de crier trop aisément à l'incrédulité, et de vouloir compter malgré eux parmi les ennemis de la religion des hommes d'un certain nom qui jusque dans leurs vains systèmes l'ont chérie, ou du moins l'ont respectée.

A ces philosophes, à ces sages, ajoute les pères de notre belle littérature, les Corneille (17), les Racine, les Despréaux (18), un La Mothe, un Rousseau (19), un La Fontaine (20), qui a déploré si amèrement les déréglements de son imagination et les honteuses licences qu'il avait permises à sa plume.

C'était là le siècle des grandes choses, le siècle des grands hommes, et c'était aussi le siècle de la foi : et de nos jours, où tout devient si étroit, si petit, si stérile, si ce n'est peut-être en genre de futilités, on se fera gloire d'être incrédule! Hélas! lorsque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés, lorsque nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous, qu'est-ce donc qui fonde nos prétentions? Où sont nos inventions? Quelles sont nos

découvertes, comparées à celles de ces hommes rares et sublimes qui nous ont éclairés? Dans le dernier siècle on a vu briller de toute part l'étincelle du génie; on a vu, si je puis m'exprimer ainsi, les esprits s'échauffer, s'enflammer, produire à l'envi des chefs-d'œuvre, et faire jaillir en tous lieux l'éclat et la lumière. Aujourd'hui, plus occupés du désir de paraître profonds que du soin de le devenir; mettant partout l'affiche de la science sans y mettre la science même; portant jusque dans l'éloquence de grands mots bizarrement placés *, froids, monotones, tristement et

* « Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir « dominer aujourd'hui..... On appelle de tous côtés les passants « pour leur faire admirer des tours de force, qu'on substitue à « la démarche simple, noble, aisée des Pélisson, des Fénélon, « des Bossuet, des Massillon. » (VOLTAIRE, lettre à la suite des *Remarques de l'abbé d'Olivet.*)

C'est dans ce siècle surtout que, selon la pensée ingénieuse de Gresset,

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

C'est de nos jours que l'on montre dans presque tous les ouvrages,

De l'esprit si l'on veut, mais pas le sens commun.

Et toutefois, comme l'a si bien dit un homme de lettres, « avoir beaucoup d'esprit et point de jugement, c'est avec le « superflu manquer du nécessaire. » (*L'abbé* TRUBLET.)

Ah! pourquoi faut-il que cette manie du bel-esprit, des faux brillants et des amphigouris philosophiques, se soit glissée jusque dans nos chaires chrétiennes, et que, faute d'enseignements simples et à la portée de tous, d'instructions solides, touchantes et pathétiques, elle n'ait que trop favorisé peut-être les progrès du libertinage et de l'irréligion!

follement raisonneurs, nous ne savons, à le bien prendre, ni raisonner ni sentir : ou si quelquefois encore nous montrons de l'esprit, du feu, du sentiment et de la chaleur, c'est tout au plus dans les délires qui sont le fruit de l'irréligion et de la dépravation des mœurs. Nous vantons, il est vrai, nos productions; nous nous donnons pour des sages; nous appelons notre siècle le siècle de la philosophie (21) : pauvres philosophes! c'est la montagne en travail; et qu'enfante-t-elle *?

O mon fils! je m'imagine quelquefois voir ces génies fameux des derniers siècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage (22), renaître de leurs cendres et reparaître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres académies, s'adresser à leurs disciples, et leur dire : « Reconnaissez-vous vos instituteurs et vos « maîtres, vos guides et vos modèles? Est-ce donc « leur gloire que vous prétendez flétrir en flétris-« sant la religion qu'ils ont si sincèrement hono-« rée, qu'ils ont défendue si constamment? Quoi! « n'étions-nous donc des esprits faibles et de pe-« tits génies que lorsque nous combattions pour « elle? Quoi! l'attachement qu'elle nous inspirait, « le respect dont elle nous pénétrait, les éloges « qu'elle nous dictait en sa faveur n'étaient-ils « donc qu'un vain préjugé? Et lorsque nous dé-

* Des ballons.

« truisions avec tant de soins toutes les erreurs, « lorsqu'en tout genre nous renversions avec tant « de force et de courage les autels élevés à la cré- « dulité, lorsque nous cherchions avec tant de « zèle et de succès la vérité, ne nous étions-nous « mépris que sur l'objet que nous discutions avec « le plus d'attention, et qui nous intéressait le « plus? Eh! qui êtes-vous pour traiter notre « croyance de superstition, de fanatisme et d'im- « bécillité; lorsque nous vous assurons d'un com- « mun accord qu'elle avait à nos yeux tout le « poids de l'examen et toute l'autorité de la rai- « son? Qui êtes-vous, et de quel droit vous don- « nez-vous pour nos censeurs et pour nos juges, « vous que sous aucun titre nous n'eussions ad- « mis pour nos égaux, et que notre unique éton- « nement peut-être est de voir assis maintenant à « la même place que nous? »

Cette apostrophe un peu vive, mais si bien fondée, ce semble, n'est point ici, cher Valmont, une déclamation outrée qui n'excepte rien, qui ne trouve de génie, de connaissance et de talents que dans ceux qui pensent comme nous. Il en est sans doute qui, avec un grand nom justement mérité, soit faute d'examen, soit par d'autres causes que je ne prétends pas approfondir, ont pu s'égarer. Mais ceux-là seront-ils les seuls qui doivent faire autorité pour toi? Mais parmi eux en est-il beaucoup dont l'incrédulité soit absolument décidée, et qui, lors même qu'ils font les forts contre Dieu

et contre son Christ, ne mentent pas à leur propre cœur (23)? Mais combien de témoignages favorables à la religion n'ont-ils pas laissé échapper! Que d'aveux qui valent mieux peut-être que des éloges! Que de conversions, même éclatantes, qui déposent en faveur de la foi qu'ils avaient abandonnée! Que de variations qui prouvent assez qu'en genre de doctrine on ne sait plus à quoi s'en tenir, ou qu'on ne tient plus à rien lorsqu'on ne tient pas de toutes ses forces à la révélation! Le fidèle sage et vertueux ne change point de croyance; l'incrédule, jusqu'à ce qu'il soit redevenu chrétien, en change à chaque instant. Mais dans ces esprits si forts, quelle différence du langage qu'ils ont tenu pendant la vie à celui qu'ils tiennent à la mort! D'ailleurs qui est-ce qui fait nombre parmi les incrédules, et le plus de bruit peut-être? Ne sont-ce pas ces esprits légers, superficiels, qui, incapables de penser par eux-mêmes, se font l'écho des autres, et ne répètent que ce qu'ils ont entendu dire *; qui plaisantent, parce qu'il leur coûterait trop d'approfondir et de raisonner; et qu'à leur tour le sifflet tout seul épouvante et réduit au silence? Ne sont-ce pas ces petits-maîtres, ces agréables de nos jours, semblables

* « L'autorité est le plus grand argument de la multitude; « et l'incrédulité, disait un homme d'esprit, est une espèce de « foi pour la plupart des impies. » (D'Alembert, *de l'Abus de la critique en matière de religion.*)

aux soldats de Pompée, poudrés, musqués, peu faits pour la guerre, et cependant hardis à défier au combat, s'avançant fièrement, faisant briller leurs armes, mais qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter et les mettre en fuite? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers, qu'on a peine à définir, qui refusent de passer pour chrétiens, parce que trop de gens le sont encore, et qui, voulant marcher seuls dans la route qu'ils se sont frayée, n'attendraient qu'un renversement total d'idées et de sentiments pour se rendre les hérauts du christianisme? Ne sont-ce pas surtout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens déjà perdus de débauche à vingt ans, et qui mettent partout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l'impureté et tous les excès de la licence à côté de l'irréligion? Eh! mon ami, en considérant la marche ordinaire de la plupart des incrédules, ce n'est pas leur nombre qui m'étonne : c'est au contraire qu'il y en ait si peu. Avec un cœur dépravé, il est si commode de ne rien croire! mais enfin, malgré la dépravation du siècle et la manie de l'esprit fort, la religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même, parmi les hommes les plus célèbres, des défenseurs ou des disciples? Elle n'est donc pas si décriée que tu le disais au tribunal de la science, du génie et de la philosophie; et, depuis qu'elle s'est fait connaître, elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages et les opinions des

hommes, tu me rappelais à l'autorité, Valmont, et je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au christianisme? et ne peut-on en même temps embrasser l'un et cultiver les autres avec succès? De quels arts parles-tu? de l'éloquence? de la peinture? de la sculpture? de l'architecture? de la poésie? de la musique? Mais, dans les genres plus nobles, je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talents, orateurs sublimes, poëtes célèbres, artistes fameux, c'est à vos ouvrages que j'en appelle; qu'ils répondent pour moi. Ah! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tout genre la religion n'a-t-elle pas enfantés! L'éloquence des Chrysostôme, des Bossuet, des Fénélon, des Bourdaloue, des Massillon, en s'exerçant sur des objets consacrés par la religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Démosthène? Nos morceaux chrétiens des Raphaël, des Michel-Ange, des Bernin, répandus surtout à Rome et dans toute l'Italie, dont ils font l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous restent des peintres et des sculpteurs les plus renommés de l'antiquité païenne. L'église de Saint-Pierre de Rome, celle de Saint-Paul de Londres, seraient-elles indignes de figurer pour l'architecture à côté du Panthéon? Les plus belles pièces de Corneille et de Racine ne sont-elles pas leurs tragédies saintes? et nos plus belles odes ne sont-elles pas des odes sacrées? La musique a-t-

elle rien perdu dans nos temples de sa noblesse et de son harmonie? et celle qui, dans les compositions de nos plus grands maîtres *, inspire des sentiments profonds de crainte, de respect et d'amour pour la divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui, sur des rimes impures et par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles; mais rien n'est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheraient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention, mon fils, et tu m'entendras volontiers te prouver la religion chrétienne.

NOTES.

PAGE 126.

(1) *Des mystères!....: De toute part la raison, la nature ont les leurs.* Les choses les plus communes qui se rencontrent sur notre chemin, dit Locke, ont des côtés obscurs où la vue la plus perçante ne saurait se faire jour » : et la théologie naturelle, dont les déistes semblent faire leur fort, est-elle exempte de difficultés? Conçoit-on facilement quel est le passage du néant à l'être? comment Dieu crée quelque chose par sa seule volonté? comment est-ce qu'étant spirituel, il peut agir sur la matière? comment il est présent partout sans occuper un es-

---

* Et plus récemment encore dans les beaux morceaux des la Lande, des Mondonville, des Pergolèse, et de tant d'autres.

pace? comment il peut prévoir la détermination d'un être libre? Et l'idée de l'éternité, de combien d'abîmes n'est-elle pas environnée! Cependant on passe par-dessus ces difficultés, et il le faut bien; parce que, dès qu'on voit clairement qu'une chose doit être, on ne s'embarrasse pas d'en comprendre la manière. La vue de l'esprit a une sphère bornée aussi-bien que celle du corps : et, comme tout ce qui est au-delà d'une certaine distance, ne frappe nos yeux que confusément, aussi, dans l'ordre des choses spirituelles, il ne faut pas croire que tout soit soumis à notre pénétration. Pendant que des esprits vains et légers s'imaginent que rien n'est au-dessus de leurs lumières, on entend les vrais philosophes faire là-dessus les aveux les plus modestes. Surtout dès qu'on s'élève aux premiers principes, et qu'on veut toucher à l'infini; qui est-ce qui n'a pas éprouvé que l'esprit se confond, et qu'il y a je ne sais quelle obscurité redoutable qui nous arrête, comme n'étant pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence et l'origine des choses, qui est le sanctuaire du Très-Haut? Puis donc que la nature est pleine de mystères, puisque toutes les sciences ont les leurs, s'étonnera-t-on que la théologie chrétienne ait les siens? Et, au milieu des obscurités qui nous environnent, trouvera-t-on étrange que la révélation dise quelque chose de l'essence divine qui passe nos conceptions? Il serait bien plus étonnant que tout fût facile et de plain pied dans un sujet si mystérieux et si sublime! » (TURRETIN, *de la Vérité de la religion chrétienne*, sect. 4, art. 1, chap. 7.)

PAGE 129.

(2) *Dans l'unité et la simplicité parfaite d'une même essence.* La simplicité n'exclut pas la diversité des rapports : notre âme est simple; elle a cependant des rapports différents. L'infinité semble les exclure davantage; mais pourquoi n'y aurait-il pas dans l'infini des rapports qui, sans se borner l'un l'autre, et sans altérer la substance, seraient susceptibles de distinction entre eux? On conçoit assez que ce sont là de ces choses cachées dans les profondeurs de la nature divine, et qui tiennent à des notions plus parfaites, à une connaissance plus intime que l'homme ne peut l'avoir ici-bas.

Il n'est pas hors de propos d'observer avec un célèbre défenseur de la religion chrétienne * que « Philon, écrivain juif, parlant de la *raison* ou de la *parole*, va jusqu'à l'appeler le *fils de Dieu* son *premier né*, son *image*, le *souverain pontife*, et le *médiateur* entre Dieu et les hommes. Ces idées n'étaient pas même absolument étrangères aux païens, Philon les y avait puisées en partie; et l'on sait que Platon, qui en cela pourrait bien n'être que l'écho des sages orientaux, distinguait trois principes; savoir, le premier être ou le *bon* par excellence, qui avait enfauté l'*idée* ou la *raison*, et ensuite l'*action* ou l'*esprit;* en sorte pourtant que ces trois principes ne constituaient qu'une seule et même essence, comme Porphyre et les autres platoniciens l'ont expliqué. Nous n'alléguons pas ces exemples, comme ayant un entier rapport avec la théologie chrétienne, ni pour lui servir de fondement, mais seulement pour montrer que l'on n'a pas droit d'attaquer ce point de notre foi, comme s'il renversait tout ce qui a jamais été reçu en matière de philosophie. »

MÊME PAGE.

(3) *Il me suffit que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde.* » Il ne faut pas demander toujours ce que j'appelle des notions *adéquates*, et qui n'enveloppent rien qui ne soit expliqué, puisque même les qualités sensibles, comme la chaleur, la lumière, la douceur, ne nous sauraient donner de telles notions. Ainsi, nous convenons que les mystères reçoivent une explication; mais cette explication est imparfaite. Il suffit que nous ayons quelque intelligence analogique d'un mystère, tel que la trinité et que l'incarnation, afin qu'en les recevant nous ne prononcions pas des paroles entièrement destituées de sens : mais il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'on pourrait le souhaiter, c'est-à-dire, qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au *comment*... Le *comment* nous passe et ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des mystères qui se débitent par-ci par-là,

* Turretin, *ubi suprà.*

ce que la reine de Suède disait dans une médaille sur la couronne qu'elle avait quittée : NON MI BISOGNA, E NON MI BASTA. »

(LEIBNITZ, *Discours de la conformité*, etc.)

PAGE 132.

(4) *Les plus grands hommes.... ont travaillé à défendre sur ce point et à justifier leur croyance.* Le discours préliminaire de la *Théodicée* de Leibnitz, qui a pour titre, *de la Conformité de la foi avec la raison*, et qui sert de réponse aux plus ingénieux sophismes de Bayle, est dirigé presque tout entier vers cette fin, la défense de la religion et de ses mystères. Leibnitz, ce génie si vaste et si sublime, dans le temps de ses plus grands travaux et de ses plus hardies productions, composa en latin un traité intitulé, *sacrosancta Trinitas per nova argumenta logica defensa*; « la sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnements de logique. » Sans prétendre expliquer le mystère, ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit que la saine logique est favorable à cet égard à la foi des orthodoxes. C'est encore sur ce même objet que le savant et célèbre Tillotson disait qu'il ne craignait pas la dispute avec les sociniens, et qu'il consentait volontiers que cette cause fût plaidée au tribunal de la raison aussi-bien que par celui de l'écriture expliquée par la tradition générale de l'église chrétienne : *Second sermon de la divinité de Jésus-Christ.*

Mais, sans parler de tous les ouvrages par lesquels une foule de grands hommes, dans toutes les communions chrétiennes, ont pris la défense de nos mystères, qu'il me soit permis d'en citer un sur le mystère de l'eucharistie, qui m'a étonné, moins encore par son titre que par l'exactitude et la profondeur d'esprit et de lumières avec lesquelles ce titre est rempli. C'est ainsi que ce livre est intitulé: *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux prouvée possible par les principes de la bonne philosophie*, en réponse au défi d'un journaliste hollandais. Son auteur, qui est celui des *Lettres à un Américain*, dont on connaît assez le succès, commence par établir, dans le sens le plus catholique et le plus rigoureux, toutes les conditions du problème qu'il a à résoudre. Il part ensuite de l'hypothèse du corps

prototype, que Nieuwentyt avait proposé pour prouver la possibilité de la résurrection des corps, malgré les objections que l'on forme contre elle : il développe, il perfectionne cette hypothèse ; il y joint, sur l'identité personnelle et les autres parties nécessaires à la solution du problème, des principes tirés tout à la fois de la métaphysique la plus simple et la plus vraie, et des observations les plus constantes que la physique puisse nous fournir ; et il en déduit d'une manière sensible la vérité de sa proposition. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ose prétendre que sa solution par rapport à l'Être suprême soit la vraie, ni qu'elle nous dévoile tout le mystère ; mais il lui suffit de faire voir que, si la raison toute seule peut montrer une manière selon laquelle ce mystère est possible, à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir dans les ressources de sa sagesse et de sa fécondité une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paraît au premier coup d'œil comme impossible que faute de connaissances et de lumières. Leibnitz, dans le discours préliminaire dont j'ai déjà parlé, avait entrevu la possibilité de ce mystère dans le sens luthérien ; dans le sens catholique et plus strict, l'abbé de Lignac l'a démontré.

Pour revenir entièrement des préjugés que l'on aurait pu se former contre les mystères de la religion, on peut joindre à la lecture de cet ouvrage celle d'un autre livre également intéressant, intitulé, *La foi justifiée de tout reproche de contradiction avec la raison.* Ces ouvrages ne sont pas propres à orner une toilette, j'en conviens : aussi je ne les propose pas à tout le monde, mais seulement à ceux qui, doués d'ailleurs d'un esprit vrai et d'un cœur droit, et égarés plus par prévention que par passion, plus par un doute mal fondé que par libertinage ou par présomption, ne croiraient pas pouvoir acheter par trop d'examen et trop d'étude la connaissance de la vérité.

PAGE 137.

(5) *Les Descartes.* Il faudrait ne connaître ni sa vie ni ses œuvres pour suspecter seulement sa foi. Descartes semble avoir eu sur la religion cette conviction de sentiment que font naître dans les âmes droites la sainteté de ses lois et la sublimité

de sa morale. C'est ce qui était cause qu'il n'osait l'asservir à de vains raisonnements, comme il le répète en plusieurs endroits de sa Méthode et dans ses autres ouvrages. Il ne se bornait pas toutefois à la respecter; mais il la professait, il la chérissait et apprenait aux autres à la chérir et à la professer comme lui. On en a surtout un témoignage bien éclatant dans le certificat par lequel la célèbre Christine, reine de Suède, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainsi qu'à son illustre ami, M. Chanut, sa conversion à la foi catholique. On peut voir dans sa *Vie*, écrite par Baillet, d'autres preuves aussi frappantes de son zèle pour la religion, de son exactitude à en remplir les devoirs, de son assiduité à fréquenter les sacrements au sein de la Hollande et de la Suède, de sa foi humble et soumise, même quand il philosophait le plus librement; et souvent alors la philosophie venait à l'appui de la foi, et confirmait son accord avec la raison, comme il le témoigne lui-même dans plusieurs de ses lettres, aussi conformes à la religion qu'à la saine philosophie. C'est ce qui l'autorise à écrire à quelqu'un, au sujet de ses ouvrages, « qu'il ne craignait nullement au fond qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la foi. Au contraire, ajoutait-il, jamais la foi n'a été si fortement appuyée par les raisons humaines qu'elle peut l'être si l'on suit mes principes : mais surtout la transsubstantiation, que les calvinistes reprennent comme impossible à expliquer par la philosophie ordinaire, est très-facile par la mienne. » (*Tome premier de ses lettres*, *page* 518.)

Il s'en expliqua en effet pour répondre à une objection d'Arnaud d'une manière qui contenta un grand nombre de catholiques qui crurent y trouver moins d'embarras que dans celle des écoles. Mais on lui a souvent entendu dire depuis « que, si les hommes étaient encore un peu plus accoutumés à sa manière de philosopher qu'ils ne l'étaient alors, il pourrait leur faire connaître un autre moyen d'expliquer ce mystère, qui fermerait la bouche aux ennemis de notre religion, et auquel ils ne pourraient contredire. »

(*Rel. mss. et tome premier des lettres*, *page* 525.)

MÊME PAGE.

(6) *Les Leibnitz*. Voyez la note (4).

MÊME PAGE.

(7) *Les Newton*. Cet homme, d'un génie supérieur et unique peut-être, a toujours été aussi fortement convaincu de la vérité de la religion chrétienne que rempli d'attachement pour elle. Il en était si pénétré, qu'il la rappelle et lui rend hommage dans presque toutes ses œuvres, et jusque dans son *Optique*. Son livre favori était la Bible; mais il avait fait sa principale étude du Nouveau Testament. On trouve à la fin de sa Chronologie des réflexions sur la concorde et l'enchaînement des faits contenus dans l'Évangile.

MÊME PAGE.

(8) *Les Mallebranche*. Le père Mallebranche est peut-être celui de tous nos écrivains qui a le mieux vu la religion en grand, et le mieux compris par les vues même philosophiques toute la dignité du Verbe incarné, relativement à la gloire du créateur et au système complet de la création.

MÊME PAGE.

(9) *Les Bernouilli*. D'Alembert a fait à ce sujet cet aveu si remarquable et si honorable pour tous deux: « M. de Bernouilli « ne m'était connu que par ses ouvrages; je leur dois presque « entièrement le peu de progrès que j'ai fait en géométrie, et la « reconnaissance exige de moi l'hommage que je vais rendre à « sa mémoire.... Sincèrement attaché à la religion, il la respecta « toute sa vie sans bruit et sans faste. On a trouvé parmi ses « papiers des preuves par écrit de ses sentiments pour elle; et il « faudra augmenter de son nom la liste des grands hommes qui « l'ont regardée comme l'ouvrage de Dieu; liste capable d'é« branler, même avant l'examen, les meilleurs esprits, mais « suffisante au moins pour imposer silence à une foule de con« jurés, ennemis impuissants de quelques vérités nécessaires « aux hommes, que Pascal a défendues, que Newton croyait, et « que Descartes a respectées. » (*Éloge de Bernouilli.*)

MÊME PAGE.

(10) *Les Wolf*. Voyez l'abrégé en trois volumes qu'a donné

Formey du grand ouvrage latin de Wolf, du *Droit de la nature et des gens*; et à la tête de cet abrégé la vie de cet homme illustre, l'un de nos plus grands philosophes et de nos plus savants mathématiciens. Ses dernières paroles en mourant ont été celles-ci : *Jésus, mon rédempteur, fortifiez-moi dans ces moments.*

MÊME PAGE.

(11) *Les Grotius.* Il n'est presque personne qui n'ait entendu parler de l'excellent ouvrage de Grotius sur la vérité de la religion chrétienne. Cet homme, l'un des plus beaux esprits et des plus savants, est surtout admirable dans ce petit livre, où tous les genres d'érudition sont employés, non pour le faste et l'ostentation, mais pour servir de preuves essentielles sur les points de fait les plus intéressants.

Le Clerc a fait des notes sur cet ouvrage; et cet habile critique a composé lui-même un traité sur l'incrédulité, qui mérite d'être lu.

MÊME PAGE.

(12) *Bacon*, que tous les hommes de lettres et les savants reconnaissent pour l'auteur ou le restaurateur de la saine philosophie, se faisait gloire d'être le disciple de la religion.

(Voyez le *Christianisme de* BACON, 2 vol. in-12.)

MÊME PAGE.

(13) *Les Adisson.* Le célèbre Adisson a fait un *Traité de la religion chrétienne*, dont nous avons une traduction française imprimée à Lausane.

PAGE 138.

(14) *Un Locke.* Locke a eu, comme philosophe, ses systèmes; comme chrétien, il a eu par malheur ses opinions particulières : mais sa liberté de penser, son esprit de tolérance sur des articles même fondamentaux de la religion chrétienne, ne l'ont pas empêché de reconnaître, premièrement, qu'on ne doit pas compter parmi les erreurs que le juste juge pardonnera celles qui viennent d'indocilité; et en second lieu, que chacun

est obligé à rechercher de bonne foi et avec sincérité ce qu'enseigne Jésus-Christ, à le croire, à le pratiquer, et à se repentir de ses fautes pour être justifié par la foi en Jésus-Christ. En un mot, il croyait à la nécessité de la révélation, à la rédemption, aux prophéties, à la mission divine de Jésus-Christ, à sa résurrection, à son dernier avénement, à ses miracles et à ses œuvres. Il paraît même qu'il admettait la satisfaction par les mérites de Jésus-Christ; et il se défendait très-fortement d'être socinien, comme on l'en accusait avec une sorte de fondement.

(Voyez son *Christianisme raisonnable.*)

MÊME PAGE.

(15) *Un Pope.* Pope, quoique Anglais et au sein de sa patrie, a toujours vécu dans la profession publique de la religion catholique. Il en donne lui-même une preuve bien authentique dans sa lettre à Racine le fils.

Le chevalier de Ramsay, qui était lié avec lui si étroitement, lui rend à ce sujet le plus glorieux témoignage, celui de s'être montré, par rapport à sa croyance, supérieur aux tentations les plus séduisantes. Voyez les lettres à la suite du poëme *de la Religion.* Je n'ignore pas cependant qu'on a voulu faire passer pour équivoques les assurances si positives que cet illustre poëte a données de sa foi; mais j'aime beaucoup mieux l'en croire sur sa parole, et le juger tout à la fois catholique et vrai, que de le croire déiste et imposteur. D'ailleurs on n'a pas fait sans doute assez d'attention à cet autre témoignage que lui rendit Warburton, son compatriote et son ami, lorsqu'il promit, en publiant la nouvelle édition de ses œuvres (*Avertissement*, pages x et xj), non-seulement de rendre compte avec étendue des ouvrages de Pope dans l'*Histoire de sa vie*, mais encore *de défendre son caractère moral par le détail de ses vertus, sa piété filiale.... son profond respect pour la divinité, et surtout son attachement sincère pour la révélation.* Quelle autorité, après celle de Pope lui-même, doit avoir ici plus de poids que celle d'un homme qui l'aidait si souvent de sa science et de ses lumières, et qui jusqu'à sa mort a vécu avec lui dans l'union la plus tendre et la plus intime? On ne peut donc regarder les sujets de doute que

le poëte anglais a donnés de sa foi tout au plus que comme une suite de contradictions qui naissent dans la plupart des hommes de l'opposition que la nature a mise entre notre cœur et notre esprit, entre notre raison et nos sens; et qui, comme l'observe l'abbé Yart (*Idée de la poésie anglaise*, t. 3), se rencontraient dans Pope autant et plus que dans quelque homme que ce puisse être.

MÊME PAGE.

(16) *Un Hobbes peut-être.* Voyez la fin de son ouvrage latin *de Cive*, édit. d'*Amsterdam*, *année* 1696, les chapitres sous le titre *Religio*. Malgré les principes erronés qu'ils renferment, on est forcé de reconnaître que Hobbes y rend un hommage sincère à la religion chrétienne, et que c'est de très-bonne foi qu'il y prouve sa divinité et celle de Jésus-Christ. Cet homme, si dangereux par ses écarts, était, ce me semble, un philosophe plein de grandes idées et de grandes vues, mais qui, égaré, comme presque tous les philosophes, par l'esprit de système, a cru pouvoir plier les vérités de la religion et de la morale à celui que malheureusement il s'était formé.

MÊME PAGE.

(17) *Les Corneille.* Nous avons du grand Corneille une traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, moins recommandable par la poésie que par l'esprit de religion qui l'a dictée.

MÊME PAGE.

(18) *Les Despréaux.* « Le respect de Despréaux pour la reli-« gion était pur et sévère. S'il n'a pas fait contre les incrédules « huit cents épigrammes, comme un pieux versificateur de nos « jours *, il n'a néanmoins laissé échapper dans ses vers aucune « occasion de les rendre ridicules, surtout ceux qui, incapables « même d'une mauvaise logique, mettent à l'incrédulité plus de

* Destouches, de l'académie française, auteur du *Glorieux*, etc. (Voyez son éloge par d'ALEMBERT.)

« prétention que de bonne foi, et dans lesquels, disait-il, l'er-
« reur est encore moins un malheur qu'une sottise. Il a montré,
« dans la pratique de la religion un discernement aussi éclairé
« que dans son attachement pour la croyance de ses pères. »

(D'ALEMBERT, *Éloge de Despréaux.*)

MÊME PAGE.

(19) *Un Rousseau.* Voyez dans les œuvres de Rousseau l'épitre VII du second livre, adressée à Racine le fils, où on lit l'expression de son repentir, son retour à la religion, et où il décrit ainsi l'égarement, l'audace et la faiblesse de nos prétendus esprits forts.

.... En ce siècle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert,
Rien ne l'étonne; et le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées,
D'esprits subtils, d'ingénieux pygmées,
Qui sur des monts d'arguments entassés,
Contre le ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont, redoublant leurs folles escalades,
Jusques au sein de la divinité
Porter la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, sans scrupule et sans honte
De ses arrêts lui faire rendre compte;
Et déjà même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble et dans l'obscurité,
Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,

Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas,
Bronche, trébuche, et tombe à chaque pas :
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révèle !

MÊME PAGE.

(20) *Un La Fontaine.* Comme rien n'est plus licencieux que la plupart de ses ouvrages, rien n'est aussi plus édifiant que l'histoire de sa conversion. On peut en voir le détail dans la lettre du père Poujet de l'Oratoire à l'abbé d'Olivet, de l'académie française : elle se trouve à la tête du premier volume des *Œuvres diverses* de La Fontaine, et dans les *Mémoires de littérature et d'histoire*, par le P. Desmolets, t. I, part. 2, p. 285. On lit avec autant d'édification ses dispositions chrétiennes dans une lettre que son ami Maucroix lui écrivit peu de jours avant sa mort, arrivée en 1609, quelques années après sa conversion. A l'heure de son décès on le trouva couvert d'un cilice en le déshabillant.

PAGE 140.

(21) *Nous nous donnons pour des sages; nous appelons notre siècle le siècle de la philosophie, etc.*

Sans doute, et l'on ne vit jamais tant de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs.
Et quoi de plus sensé que nos jeunes seigneurs ?
Quel usage admirable ils font de leurs richesses !
Quel goût dans leurs plaisirs! quel choix dans leurs maîtresses !
De nos femmes surtout l'honneur n'est point suspect.
Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
J'admire nos savants. Que leur philosophie
A répandu de fleurs, d'agréments sur la vie !
Grâces à leurs travaux, nous sommes dégagés
Du fardeau des devoirs et des vieux préjugés.
D'agréables pédants tous nos cercles foisonnent.
A leurs soupers divins nos financiers raisonnent
Nos abbés sont décents ; nos robins studieux :
Je suis de votre avis, le siècle est merveilleux.

PALISSOT.

MÊME PAGE.

(22) *Ces génies fameux du dernier siècle, ces hommes vraiment grands à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage.* Forcé de rendre hommage! Hélas! il commence à s'en dispenser autant qu'il le peut. Désespérant de s'élever jusqu'à eux, on a pris le plus court parti, celui de rabaisser jusqu'à soi pour tout mettre de niveau. Corneille est un *déclamateur;* Boileau *n'a ni verve ni fécondité;* La Fontaine ne mérite pas *d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au siècle de Louis XIV;* Racine *parlait plus en métaphysicien qu'en homme sensible*, ses tragédies n'étaient *que des dialogues bien écrits et bien rimés;* et à trois ou quatre odes près et quelques épigrammes, Rousseau *ne faisait que des vers.* Fénélon *a écrit d'une manière faible;* Bossuet *a fait de son génie un pitoyable usage*, *et son* Histoire universelle *n'est qu'une maigre production.* Dans des siècles plus reculés, Cicéron même *n'était qu'un rhéteur.*

Le singulier siècle que le nôtre! Toutes les idées y sont renversées; les notions les plus généralement reçues y sont contredites; le vrai goût y est méconnu, et son sanctuaire indignement profané; sous le despotisme fier et absolu de nos sages littérateurs, tous les grands talents sont déprimés; disons mieux, sous leur compas prétendu géométrique, le bon sens est morcelé, et le sentiment réduit à rien. Tel est le digne ouvrage de la moderne philosophie! On ne pouvait mieux en peindre les délires que dans ces vers de Pompignan :

Oui, nous verrons bientôt ces petits conquérants,
Du Parnasse français audacieux tyrans,
De leurs maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles;*
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du second des *Cesars* dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace* et déterrer *Lucile*,
Préférer la *Pharsale* aux beaux vers de *Virgile;*
Vanter l'esprit guindé du maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*,

Déjà même la langue, et moins belle et moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature;
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Que l'étranger lui-même admirait malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre et la cadence
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu;
Et, pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le public désormais, fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et, pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Et faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre? « Aujourd'hui, comme dit très-bien Rousseau, on n'étudie plus, on n'observe plus; on rêve, et l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. »

PAGE 142.

(23) *En est-il beaucoup.... qui ne mentent pas à leur propre cœur?* Parmi nos auteurs les plus modernes, on tait ici bien des noms fameux; parce que l'apologie de la religion n'est pas une satire, et que, dans les notes qu'on a cru devoir ajouter au texte, on s'est toujours proposé de garder cette modération qui sied si bien à la vérité, et que la religion elle-même prescrit. Mais parmi les auteurs qui ne sont plus, ne nous sera-t-il pas permis du moins de citer des exemples frappants qui, choisis entre mille autres, sont la preuve la plus sensible du peu de fond qu'on doit faire sur l'autorité de ces hommes qui semblent combattre toute révélation?

Montesquieu (qui eût pu attendre une pareille faiblesse d'un si grand homme?), cet illustre auteur des *Lettres persanes* et de *l'Esprit des lois*, qui a paru y laisser des marques de son peu de soumission à la foi, en même temps qu'il en offrait de la grandeur de son génie, cet homme fait pour donner le ton à son siècle, l'avait malheureusement reçu de lui. C'est de lui-même qu'on a su qu'il avait toujours été chrétien dans le cœur, et pé-

nétré au fond de respect pour la religion; mais que le goût du neuf et du singulier, le désir de passer pour un génie supérieur aux préjugés et aux maximes communes, l'envie de plaire et de compter parmi ses admirateurs et ses partisans ces hommes qui, après avoir secoué le joug de toute dépendance, s'arrogent un droit suprême à l'estime publique, et semblent distribuer à leur gré la gloire et l'immortalité, l'avaient engagé à tenir le même langage qu'eux : langage démenti tant de fois jusque dans ses écrits par les aveux que son propre cœur lui arrachait en faveur de la religion. On trouvera sur tous ces objets les détails les plus intéressants dans une lettre que le père Routh a fait imprimer, que j'ai entre les mains, et dont j'ai cru devoir constater dans le temps l'exactitude et l'authenticité; on y reconnaîtra sans peine que Montesquieu n'a pas seulement satisfait à tous ses devoirs *avec décence* au lit de la mort, mais même qu'il a donné pendant sa vie, dans bien des occasions, des preuves de sa foi, qui confirment assez tout ce qu'ont montré de religion et de repentir ses aveux et ses dernières dispositions. *La révélation*, disait-il en particulier à madame la duchesse d'Aiguillon avant sa mort, *est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes* *.

* Voyez l'éloge de Montesquieu, par Maupertuis, imprimée à Hambourg en 1755. On pourrait citer ici la mort de Maupertuis lui-même, qui a été l'objet des plaisanteries de Voltaire, si l'on ne savait qu'elle a été précédée de plusieurs années de conversion. Depuis cette époque cet illustre académicien s'est montré constamment, quoique dans des circonstances assez critiques, fort au-dessus de la petite manie de l'esprit fort et des froides railleries des ennemis de la religion. Il a rendu publics les motifs de son changement. Un de ses principes était que « la vraie religion devait conduire l'homme à son plus grand bien par les plus grands moyens possibles; et que la religion de Jésus-Christ avait seule ce double avantage. »

Voltaire était moins en droit que personne de plaisanter sur la mort de Maupertuis, lui qui, par des abjurations si solennelles, laissait du moins espérer qu'il l'imiterait dans les der-

Le second exemple est celui de Boulanger, qui a passé pour être l'auteur du *Christianisme dévoilé*, du *Despotisme oriental*, etc. Il tombe malade; et, malgré les témoignages si sensibles de sa haine pour la religion et de son attachement à la combattre, il permet qu'on aille chercher le vicaire de sa paroisse, M. L***, actuellement chanoine de Saint-Honoré. Il confère avec lui à plusieurs reprises, il s'instruit, il s'éclaire : il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages plutôt qu'une véritable incrédulité, et que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites dans ses sociétés philosophiques l'ont plus enivré, plus séduit que tout le reste. Il se confesse avec le témoignage du plus vif repentir; fait, en recevant les derniers sacrements, une réparation authentique des scandales de son irréligion, et exprime de la manière la plus touchante et la plus persuasive ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire.

Le marquis d'Aigens, auteur de la *Philosophie du bon sens*, et de beaucoup d'autres ouvrages pernicieux, a fini, dit-on, ses jours dans les mêmes dispositions. Il avait du moins donné

---

nières années de sa vie. Et qui ne sait, au reste, combien au moindre danger nos plus fiers incrédules voient la religion chrétienne d'un tout autre œil que celui dont ils l'ont vue lorsqu'ils étaient en santé?

Tr......, célèbre médecin, parlant un jour chez un de nos plus respectables prélats, et en présence du prince de Virtemberg, de ce coryphée de la nouvelle philosophie, qui avait osé en appeler à son témoignage sur la fermeté qu'il avait fait paraître dans une maladie où il l'avait arraché des portes de la mort, s'exprima ainsi : « Tout le témoignage que j'aurais pu lui « rendre est que je n'ai jamais vu que dans cet homme jusqu'où « peut aller le dernier excès de la peur. » Si, en mourant, il ne nous a pas consolés par son repentir, ceux qui l'ont vu de près dans ses derniers moments n'ignorent pas combien il eût effrayé ses plus zélés partisans par ses angoisses et son désespoir. Et, après tout, quel mot que celui de saint Augustin! *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.*

quelques années avant sa mort des espérances de conversion à son frère, le président d'Éguilles, en se livrant à une lecture assidue des livres saints, et particulièrement du nouveau Testament. Il vint un temps où il lui dit : Il pourra se faire un jour que je pense comme vous; j'en suis déjà au point de ne croire ni ne décroire. Peu de temps après il l'assura enfin qu'il croyait. Un trait assez singulier de sa part est celui que le président lui-même m'a raconté. Ce magistrat, si rempli de zèle pour la religion, avait pensé autrefois comme le marquis d'Argens; ils avaient un troisième frère qui était bien loin de partager leur incrédulité. Un jour s'entretenant tous deux de ses sentiments et les tournant en dérision, *Eh bien, mon frère*, dit le marquis d'Argens au président, *nous nous moquons de sa simplicité, et cependant, si j'avais un dépôt à confier, ce ne serait pas à toi, ce serait à lui.*

Nous ne parlerons point ici de La Mettrie, ce philosophe cynique *; du comte de Boulainvilliers, mort, entre les bras du père de la Borde de l'Oratoire, dans les sentiments d'une sincère pénitence, et auquel d'ailleurs on a prêté mal à propos l'ouvrage impie si connu sous son nom; de Maillet, l'auteur de *Telliamed*,

---

* Le père Hayer, récollet (dans son traité *de la Spiritualité et de l'immortalité de l'âme*, Disc. prélimin. p. xv), lui rend ce témoignage : « Il est mort avec le plus vif regret d'avoir donné dans les extravagances du matérialisme. Je tiens ce fait de celui qui a recueilli ses derniers soupirs à Berlin.

« Le père Hayer a su, et nous avons su comme lui, dit l'abbé Trublet, que La Mettrie s'était repenti à la mort de ses égarements; nous le lui avions souvent prédit; et nous sommes consolés de l'apprendre. Quelques philosophes, au contraire, en furent bien fâchés, en furent honteux : l'un d'eux ne put s'empêcher de dire que *La Mettrie les avait déshonorés pendant sa vie, et surtout à sa mort*. Pendant sa vie il avait imprudemment avoué toutes les conséquences de ses principes; à sa mort il avait lâchement abandonné les principes mêmes. » (Voyez tout le morceau de l'abbé Trublet sur La Mettrie, dans ce *Journal chrétien* du mois de mai 1758.)

mort à Marseille en 1758, en abjurant ses systèmes; et de tant d'autres qui ont aussi en mourant détesté leurs erreurs. Quelle liste à ajouter à celle des hommes plus sages et plus fidèles dont a parlé d'Alembert! Voyez ci-dessus note (9).

Ce sont sans doute ces sortes d'exemples de conversions tardives, si communs dans tous les temps, qui, au rapport de Bayle, ont fait dire à Sainthibal, fameux esprit-fort : « Ils ne « nous font point d'honneur quand ils se voient au lit de la « mort, ils se déshonorent; ils se démentent; ils meurent tous « comme les autres. »

Il y a cependant ici des exceptions à faire, aujourd'hui surtout, parmi nos incrédules : les uns, retenus par la honte de se dédire sous les yeux mêmes de ceux qu'ils ont séduits, refusent avec opiniâtreté les secours que leur offre encore dans ces derniers moments une religion toujours miséricordieuse et bienfaisante, et, prêts à paraître devant le Dieu qu'ils ont blasphémé, se mutinent en quelque sorte contre leur propre conscience; les autres, continuellement obsédés par les complices de leurs désordres et leurs compagnons d'incrédulité, n'ont pas même la liberté qu'ils voudraient avoir de laisser approcher le ministre de paix qui, touché de leur sort, vient leur offrir tout à la fois des consolations et des lumières; d'autres enfin, déchirés intérieurement par l'affreux souvenir de tout le mal qu'ils ont fait, se livrent à toutes les horreurs de la rage et du désespoir, et meurent comme des forcenés. Telle a été, comme nous l'avons dit plus haut, la fin déplorable de cet homme malheureusement célèbre, qui n'a que trop contribué à dépraver nos opinions et nos mœurs. Quant aux secrètes dispositions des impies pendant la vie, on peut dire d'eux, au moins pour la plupart, ce que disait Bayle lui-même en parlant de leur croyance : « Ce n'est pas « une foi éteinte; ce n'est qu'un feu caché sous la cendre. Ils en « ressentent l'activité dès qu'ils se consultent, et principalement à « la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblants que « les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mé« pris qu'ils n'en sentaient pour les choses saintes, et d'avoir « tâché de se soustraire intérieurement à ce joug, redouble leur « inquiétude. » (*Dict. hist. et crit. art.* DESBARREAUX.)

LETTRE XXXII.

La comtesse de Valmont au marquis.

Ils partent! ils emmènent Senneville! ils m'enlèvent ce que j'ai de plus cher après vous, après mon mari.... Ils nous laissent tous deux dans l'admiration, le saisissement, les larmes, et un mélange inconcevable de joie et de douleur, de contentement et de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur! mais surtout quel ami que M. d'Orval! quel ami, quel ange tutélaire le ciel nous a donné! il déchire notre cœur par l'endroit le plus sensible, il nous arrache le plus grand de tous les sacrifices, et nous force encore à le bénir.

O vous, mon père, qui avez préparé tous ces événements, quelles actions de grâce vous rendrons-nous? Que rendrons-nous au ciel qui le premier nous les a ménagés? et que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait!

Cependant Senneville est déjà loin de nous : vous la verrez presqu'en même temps que vous recevrez la lettre que je vous écris... Pour moi, je ne la reverrai de long-temps.... Que dis-je? peut-être ne la reverrai-je plus. En nous quittant elle était comme nous partagée entre mille mouvements divers. Sa tendre amitié pour moi combattait le plaisir qu'elle ressentait d'aller s'établir près

de vous; de suivre une famille respectable qui va être la sienne; un homme tel que M. d'Orval, qui devient, à bien des titres, son père et son ami; un époux, ou du moins un homme aimable qui dans peu va le devenir, et pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir..... Ah! comme ses yeux mouillés de pleurs se portaient tour à tour sur madame de Veymur et sur moi! comme elle me tenait étroitement serrée dans ses bras! comme ses larmes brûlantes se confondaient avec les miennes! Enfin M. d'Orval nous a séparées; il a fait céder la tendresse à la raison et au devoir.

Mon père! que la vertu a de force et d'empire! et quels prodiges n'opère-t-elle pas! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie, de moi, de mon mari; et que bien peu d'instants ont suffi à son triomphe! Deux mots de votre part nous avaient annoncé son arrivée *. Il s'est présenté avec madame de Veymur et le chevalier ** Nous n'étions que nous trois, le comte, Senneville et moi. Après quelques moments d'un entretien, déjà bien intéressant, puisqu'il roulait sur vous, M. d'Orval, paraissant entrer dans la peine que je lui témoignais sur votre éloignement, me fit sentir d'abord que dans les événements les plus fâcheux le

* Cette Lettre ne se trouve point ici.

** Le frère de M. de Veymur, dont il est parlé dans les Lettres XI et XVII.

ciel avait ses desseins, toujours plus admirables à nos yeux, à mesure qu'ils se laissaient plus aisément pénétrer. La disgrâce de M. le marquis, me dit-il ensuite, semblait être pour lui, ainsi que pour vous, madame, le coup le plus funeste; cependant le ciel s'est déjà suffisamment justifié par rapport à lui : dans sa retraite il a trouvé le repos, le bonheur après lequel il soupirait depuis si long-temps. Une famille respectable par mille endroits, ajouta-t-il en se tournant du côté de madame de Veymur et du chevalier, semblait attendre sa présence pour voir combler sa félicité. Il s'est formé entre elle et M. de Valmont la société la plus douce : un lien plus intime doit la resserrer et être le gage de sa durée : ce gage précieux, nous sommes venus de si loin pour l'obtenir. M. votre père le demande avec instance; M. le chevalier l'espère, et tremble de se le voir refuser.... Oui, mademoiselle, dit à l'instant le chevalier avec la plus vive émotion, et en portant un œil inquiet sur Senneville, un mot de votre part va assurer la consolation de M. le marquis, mon bonheur, et celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cause le plus doux espoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avait enflammé; je vous vois, et je sens trop bien que je ne puis plus vivre heureux si vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baissa les yeux, puis me jeta un regard tendre qui, sans donner aucun espoir, ne te-

nait rien cependant de la rigueur du refus. J'étais, aussi-bien qu'elle, dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, et dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, et dit d'une voix entrecoupée : Votre alliance, monsieur, honore mademoiselle de Senneville; elle nous honore : mais mademoiselle de Senneville n'a point de fortune; je sais que vous n'en avez pas une à lui offrir, et vous ne voudriez point la condamner à une vie peu aisée qui, par la suite pourrait faire son malheur et le vòtre. Tout est prévu, reprit aussitôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant se trouve assez riche pour lui et pour ses enfants; les événements les plus favorables l'ont portée bien au delà de mes espérances. Mon unique objet était d'en faire hommage à cette même famille à qui je la dois dans son principe; c'est combler ses vœux et les miens que d'en faire part à M. le chevalier dans les circonstances heureuses que le ciel a fait naître; qu'elle soit son bien et la dot de mademoiselle de Senneville; cette fortune n'est plus à moi. A ces mots un transport d'admiration nous saisit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainsi que moi quelques mots de reconnaissance. Son visage s'était animé par degrés; des larmes roulaient dans ses yeux; c'était le moment du combat entre la vertu et l'amour : l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de sentiment l'emporta dans son cœur. Si made-

moiselle de Senneville y consent, dit-il, et elle doit y consentir, vous nous aurez fait faire, monsieur, à ma femme et à moi, par le consentement que nous y donnons nous-mêmes, le sacrifice le plus pénible. Senneville se leva à l'instant, et se jetant dans mes bras : O ma bonne amie! me dit-elle en me baignant de pleurs, qu'il m'en coûtera de me séparer de vous! Mais, reprit-elle d'un ton plus bas, je le dois en effet; et serais-je ici la moins généreuse? Oui, monsieur, dit-elle ensuite à M. d'Orval d'une voix plus haute et plus ferme, je me croirais ingrate envers vous, envers madame et toute la famille de M. de Veymur, envers M. le marquis lui-même, qui nous procure l'avantage de vous connaître, si je ne répondais à tant de grandeur d'âme que par un refus; et je sens trop bien que consentir à l'union que vous m'offrez, est l'unique moyen qui me reste de m'acquitter envers vous. La force avec laquelle mon amie prononça ces paroles, dont je pénétrais assez les motifs les plus secrets, sembla nous en donner à nous-mêmes. Une douce confiance et une sorte de contentement et de gaieté vinrent se placer au milieu de nous. Depuis ce moment, et dans le peu de jours que nous avons passés ensemble, les sentiments d'estime et d'affection réciproque se sont accrus à mesure que nous nous sommes connus davantage. Senneville elle-même m'a paru s'attacher, autant par goût que par raison, à celui que le ciel lui avait destiné pour époux. Ce

digne élève de M. de Veymur, et l'heureux fruit de sa tendresse et de ses vertus, n'a pas craint de nous faire part de ses anciens égarements, de son retour, et de ce qu'il devait à son généreux frère. Le sentiment qu'il mettait dans le noble aveu de ses fautes nous attendrissait autant que nous étions touchés des vives expressions de sa reconnaissance. Son âge, quoiqu'un peu mûr pour Senneville, ne lui a point déplu; elle le préfère, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les passions font sentir toute leur violence, et où le caractère n'est pas encore formé.

A l'égard de madame de Veymur, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ses manières douces et insinuantes, son caractère de bonté, ses sentiments nobles et purs, son esprit toujours égal, son aimable franchise, lui ont concilié notre respect et notre amour. Ma bonne amie n'aura pas de peine à se consoler de ma perte par ce trésor bien plus réel qu'elle vient d'acquérir : elle aura aussi en elle une amie; elle y aura de plus, du côté des lumières et de l'expérience, un guide fidèle; du côté de l'âge et des sentiments, la plus tendre et la plus respectable de toutes les mères.

Mais ce qui va vous surprendre bien agréablement, c'est que, parmi ces événements si inattendus, avant même que de perdre Senneville, j'ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours, et par un changement qu'avait accéléré peut-être la perte de tout autre espoir, sa tendresse pour

moi s'est ranimée avec plus de force que jamais; ses yeux ne se sont plus portés sur Senneville; ses regards, ses soins ont été tout entiers pour moi. Il semblait vouloir, par son repentir et son amour, me dédommager de ce qu'il m'avait fait perdre; et son retour est si sincère, que souvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en ressens.

Cependant ce qui en tempère l'ivresse, et qui la mêle d'une sorte d'amertume, c'est la crainte de l'avenir; c'est le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de madame de Veymur ce dépôt si cher; M. d'Orval et le chevalier l'accompagnent; vous allez la recevoir. Les accords de son mariage se sont faits sous nos yeux; et il est bien juste que sous les vôtres elle contracte cette union qui va faire son bonheur. C'est à vous qu'elle le devra; c'est à vous que je dois le retour de mon mari.... Mais permettez-moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi était si tendre! ses sentiments étaient si purs! elle partageait si bien tous les miens! Son âme était si naïve et si belle! Quelle compagne j'ai perdue!..... Ah! du moins puisse le cœur de Valmont me rester toujours!

Mais quelle est mon inquiétude? hélas! je crains de nouvelles peines. Suis-je trop ingénieuse à m'alarmer? mes craintes sont-elles sans fondement? La fougue de la jeunesse, l'indiscrétion de l'âge, l'impétuosité du caractère, le peu d'expérience,

les faux amis, le manque de principes et l'irréligion, tout m'épouvante dans Valmont; et si j'ajoutais foi aux pressentiments, du sein de mon bonheur actuel je croirais toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne reprend un caractère de jalousie qui m'effraie; et, le croiriez-vous? Lausane en devient l'objet. Il l'observe quelquefois d'un œil sombre; le moment d'après il sourit aux agaceries qu'il me fait : mais son regard est inquiet, et son rire est forcé. Lausane s'en aperçoit, s'en amuse, et par un raffinement de méchanceté se fait un jeu d'irriter ses inquiétudes et ses craintes. Il semble triompher et reprendre à son tour l'ascendant que mon mari paraissait avoir pris sur lui; il redouble ses empressements : il met dans les soins qu'il me rend plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce manége me déconcerte; et je ne puis ou n'ose en profiter pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, et que je redoute bien davantage depuis que j'y démêle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti serait de porter Valmont à rompre entièrement avec lui : mais une rupture entre eux ferait un éclat réel, et dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles grâces que le roi vient de faire à Lausane prouvent assez qu'il est dans la plus haute faveur, et me forcent encore à le ménager. Toutefois le comte devrait-il m'estimer assez peu pour être jaloux? Mais que dis-je? Peut-on

demander aux passions l'équité, le coup d'œil et le sang froid de la raison?

Je viens de vous tracer mes plaisirs, mes peines, mes perplexités et mes craintes : soyez toujours mon guide et celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie : ah! que je l'eusse accompagnée avec joie, si mon devoir, si ma grossesse même, déjà avancée, quoiqu'elle le paraisse si peu, ne m'eussent arrêtée malgré moi! Soutenez-moi par vos lettres, tranquillisez-moi, dirigez-moi par les sages conseils qu'elles renferment. Daignez aussi m'en écrire une que je puisse montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important sur lequel j'aurai paru vous consulter. Valmont, autant par un effet de son amour pour moi que par un goût naturel pour l'éclat et la magnificence, veut m'engager à des dépenses qui seraient considérables, et que je crois peu nécessaires. Le luxe qui règne à la cour, et qui gagne même tous les états, force, il est vrai, les femmes de mon rang à donner beaucoup plus à l'extérieur que je ne voudrais y donner par goût et par sentiment : mais, quelle que soit la mode, quelque chose même qu'exige la bienséance, il est, je crois, une certaine mesure au delà de laquelle la raison, d'accord avec la religion, n'aperçoit que vanité et qu'abus. Mon mari n'en connaît guère dans ce genre : il trouve toujours, jusque dans le bien général, de spécieux prétextes pour porter le luxe aussi loin qu'il peut aller, et ne met à le satisfaire d'autres bornes que

l'impuissance. Je voudrais le persuader, le ramener, mais non pas le heurter de front et paraître vouloir le réformer. Vos leçons à cet égard lui seront plus utiles que les miennes, et me serviront pour tous les temps de règle à moi-même.

LETTRE XXXIII.

Le comte de Valmont à son père.

J'ai vu des âmes vraiment belles..... J'ai vu une famille qui mérite tout mon respect..... un vieillard!..... est-ce un homme, est-ce un dieu sous la forme d'un mortel ? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect! quels sentiments ses discours impriment! de quels efforts ne rend-il pas capables celui qui le voit et qui l'entend! Ah, mon père! de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons, et la vertu me devient plus chère qu'elle ne me l'a jamais été.

Etes-vous content de nous? Mademoiselle de Senneville s'éloigne et sacrifie les douceurs de l'amitié aux lois de l'amitié même; comme elle, madame de Valmont en sacrifie les liaisons et les charmes à l'amour conjugal; et à cet amour j'immole une passion qui était si vive et qui me rendait si criminel! Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si étrange révolution! et que la société des hommes vertueux produit d'heureux

changements dans un cœur qui était fait pour le devenir! enfin le voile est tombé, et je retrouve Emilie avec tous les attraits de la constance et de la vertu.

Peut-être aussi un Dieu propice a aidé à son triomphe; le dirai-je? ce Dieu de vérité que j'implore a semblé disposer mon cœur et le rendre plus docile. Depuis votre dernière lettre, pénétré d'un respect plus sincère pour la religion chrétienne, et la jugeant plus digne de ma raison, afin de me mieux préparer à l'étudier et à la connaître, je méditais ce sacrifice dont peu de temps auparavant la seule idée me faisait frémir, et dont l'exécution me semblait impossible. Je me disais à moi-même. « Dissipons tout le prestige des passions « qui m'enchantent; levons tous les obstacles « qu'elles peuvent apporter à la connaissance de « la vérité; cherchons-la sans opposition, sans « prévention; offrons aux soins d'un père tendre « un esprit libre et un cœur maître de soi. Si la « religion est vraie, si c'est moi qui suis dans l'er- « reur, j'aurai moins de peine à en convenir; et, « si je suis fondé dans mon incrédulité, j'aurai du « moins l'avantage de ne plus en suspecter la « cause. » C'est dans ces moments que M. d'Orval est survenu; et sa présence, m'élevant au-dessus de moi-même, m'a donné une force que je ne me connaissais pas.

Poursuivez donc, mon père, l'ouvrage que vous avez si heureusement commencé. Souffrez

seulement que ma circonspection augmente à mesure que la vérité me devient plus chère, et qu'il est question pour moi d'une détermination plus précise sur des objets si importants. Je vous promets de ne point opposer à des preuves solides des difficultés minutieuses, des doutes mal fondés et de vains sophismes : mais aussi je ne veux me rendre qu'à la seule raison; et, si les autorités les plus respectables sont pour vous, ne trouvez pas mauvais que, déterminé comme je le suis à ne jurer sur la parole d'aucun maître, je ne cède point à l'autorité.

LETTRE XXXIV.

Le marquis au comte et à la comtesse de Valmont.

PARTAGEZ ma joie, mes chers enfants, comme je partage la vôtre; mettons en commun les doux sentiments qu'éprouvent nos âmes, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux; tout est heureux autour de moi; que manquerait-il à mon bonheur? Jugez, par la lettre * de nos deux époux, des ravissements de leurs cœurs. Jamais, pour le caractère et la façon de penser, pour les agréments de l'esprit et les qualités de l'âme, non jamais on ne vit d'union

* Cette lettre a été supprimée, ainsi que plusieurs autres.

mieux assortie, comme on en voit peu qui aient été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix et l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille; elle me fait éprouver à moi-même un contentement que j'ai peine à bien rendre. Ah! je ne croyais pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore susceptible d'impressions si vives et de si agréables transports. C'est d'hier que ces époux sont unis. M. de Veymür et toute sa famille se sont réunis chez moi à l'arrivée de madame de Veymur et de mademoiselle de Senneville. Cette aimable enfant, que vous m'avez rendue si chère, et qui me l'eût été sans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres caresses : son attachement pour les amis qu'elle vient de quitter ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. Monsieur et madame de Veymur, M. d'Orval, son mari, ses sœurs, tout ce qui l'environne l'intéresse, l'affecte vivement; et cependant elle veut bien, dans de certains moments, me donner comme des marques de préférence, dont ils ne sont point jaloux, et dont il serait difficile que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi avec son mari mon château pour son domicile, et veut, dit-elle, partager mon exil aussi longtemps qu'il pourra durer. Vous concevez, mes chers enfants, combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle est mon Louvre : l'amitié, la confiance se réunissent pour m'y for-

mer une sorte d'empire; et c'est sur des cœurs que j'ai la douceur de régner. Cet empire n'est pas tel cependant que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il est le patriarche, il est le père de toute la famille. Ses sages conseils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour, de l'innocence et du bonheur.

Je ne saurais me refuser à la douce satisfaction de vous répéter, sinon dans les mêmes termes, du moins quant au fond, les leçons touchantes qu'il leur a données. « Vos âmes sont trop honnêtes et trop belles, leur disait-il à l'instant même qui a précédé la célébration de leur mariage, pour que j'insiste sur la fidélité que vous devez l'un et l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'est d'ailleurs au ministre de nos autels à vous faire bien comprendre toute la sainteté et toute l'importance du nœud sacré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur et de dignité la religion élève ce lien, cette convention, déjà si respectable par les seules lois de la nature, mais que partout où s'introduit la dépravation des mœurs la religion seule a encore la force de faire respecter *. Il vous montrera la société tout entière re-

* Dans les beaux jours de Rome, où, sans aucune loi écrite sur ce sujet, on ne connut pas l'adultère, les mœurs suffisaient pour conserver aux saints nœuds du mariage toute leur force et leur pureté; mais aujourd'hui que les mœurs sont dépravées, où trouvera-t-on sans religion une femme vraiment chaste, un seul mari vraiment fidèle ?

posant tranquillement sur la foi d'une convention si sainte, et l'oubli des devoirs qu'elle impose entraînant après lui tous les maux et l'oubli de tous les autres devoirs *. Il vous montrera un Dieu, le défenseur des droits de la nature et de la religion, également intéressé à venger l'une et l'autre par les châtiments terribles, réservés tôt ou tard à ceux qui les auront violés. Il vous exposera ces grandes vérités qu'heureusement votre cœur vous aura dites avant lui. Mais il y a des choses bien intéressantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas. Il y en a même que sa sagesse ou que la dignité de son ministère ne lui permettrait pas de vous dire aisément, et que mon amitié plus libre, sans être moins circonspecte, ne me permet pas de vous taire, mon âge, mon zèle, votre amitié pour moi, ennobliront à vos yeux des détails qui paraîtraient minutieux peut-être à tout autre que vous.

« Pour assurer votre bonheur mutuel, vous vous devez, avant toutes choses, une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un esprit juste, d'une humeur douce et prévenante, d'un caractère sensible et tendre, d'un cœur excellent; tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, et vous avez en vous de grandes ressources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des dé-

* Voyez la note (4) de la lettre XXVIII.

fauts; puisque telle est la condition humaine, qu'il n'est personne qui en soit parfaitement exempt. De quelque œil que vous vous voyez maintenant, il viendra un jour où, le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes; et, faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches et des imperfections. Vous y attendre est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris, et de ne pas trouver dans votre union un mécompte qui déjà pourrait en altérer la douceur.

« Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature, et où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu'il n'est pas raisonnable, qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette vérité, rendue sensible par l'expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgents. Supporter les autres pour mériter qu'ils nous supportent, c'est le cri de l'équité, c'est la loi de la nature, et celle que nous impose l'intérêt de notre propre bonheur. La raison vous en fait une règle de prudence; la religion vous en fait un devoir; la raison, la religion et l'amour vous en feront un plaisir. Il faut donc que sur chaque objet le moins affecté de

vous deux, et pour le moment le plus sage, cède en quelque sorte à l'autre; que celui-là n'irrite point par une résistance déplacée, par une opposition trop sensible et faite à contre-temps, la vivacité de celui-ci; qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il se contente d'en détourner le cours. Le langage de la raison est trop faible quand la passion s'explique, et ne sert souvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de sages ménagements et beaucoup de douceur à perdre insensiblement de sa force, et la raison reprendra bientôt son empire; et celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé si noble n'aspirera qu'à vaincre à son tour.

« A cette règle de conduite ajoutez-en une autre qui rendra l'usage de la première plus rare, et qui en rendra même le besoin moins nécessaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre sous des dehors aimables, comme s'il était question de vous plaire pour la première fois. Trop de contrainte, il est vrai, rendrait votre union moins douce; mais trop de négligence détruirait le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l'estime; trop d'aisance nuit à l'amour. On perd aisément un cœur dont on se croit trop sûr; il faut au moins autant de soins pour le conserver qu'on en a pris pour l'acquérir. Une jeune femme, dejà tendrement chérie, n'a pas besoin sans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de son mari; mais, pour ne pas cesser de l'être un

jour, elle a besoin d'une certaine attention sur elle-même, d'une sorte d'étude sur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d'un soin exact à se parer en sa faveur de tous les ornements d'une belle et noble simplicité et de tous les charmes de la décence *. De son côté, un époux qui veut être aimé doit se montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien, s'il est possible, par autorité; qu'il ne fasse rien par humeur; qu'il persuade ce qu'il désire; qu'il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés quand on les contrarie; qu'il remette à des temps plus favorables ce qu'on lui refuse avec trop d'opiniâtreté, et qu'il ménage un sexe faible, mais naturellement bon dès qu'il nous trouve indulgents. Le respect, la soumission, l'amour, sont au nombre de ses principaux devoirs; mais c'est l'exposer à y manquer que de les exiger en maître. Une épouse est une compagne, une amie, et non pas une esclave; et vivre toujours avec elle comme un amant fidèle est le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux.

« Il faut donc aussi qu'il procure à cette compagne qui lui est chère des amusements et des plaisirs; mais, et c'est la troisième règle, il faut qu'il sache les bien choisir. Une vie trop uniforme, une retraite continuelle, des occupations trop

* « La complaisance, dit Richardson, l'égalité d'humeur et « la propreté sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort « jamais. »

pénibles et trop peu variées pourraient dans une jeune femme produire enfin la lassitude et l'ennui. C'est en l'arrachant quelquefois aux travaux et aux soins domestiques qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop sérieuse et des plaisirs trop dissipants. Si au milieu de la cour, si dans le tumulte des villes, vous la livrez à des amusements de toute espèce, à des sociétés brillantes et frivoles, à l'enchantement des spectacles, aux bals, aux jeux, aux ris et aux fêtes les plus galantes, elle y prendra bientôt l'esprit d'un monde dangereux et futile, l'amour du luxe et de la mollesse, le ton du jour, les airs à la mode, le sentiment et le jeu des passions; elle y prendra le désir insatiable de voir et d'être vue, la fureur des vains amusements, le mépris de ses devoirs, l'éloignement pour sa maison, et au moins l'indifférence pour son mari et pour ses enfants. Vous serez étonné d'une révolution si étrange; elle s'en étonnera elle-même dans quelques moments; et cependant, liée, entraînée par ses goûts dépravés, elle ne se sentira plus assez de forces pour chercher dans l'accomplissement de ses premiers devoirs le sentiment de son premier bonheur. Pour flatter sa curiosité, pour la satisfaire et vous satisfaire vous-même, vous l'aurez promenée d'objets en objets, de cercle en cercle, de plaisirs en plaisirs, et vous y aurez laissé évanouir sa tendresse et corrompre ses mœurs (1). Faites-lui donc des

amusements dignes d'elle, et qui la lient plus étroitement à vous, au lieu de contribuer à l'en séparer. Composez-lui des sociétés également dignes de tous deux, où l'on aime à vous voir ensemble, où elle ne se plaise jamais mieux qu'avec vous, qu'elle quitte sans humeur, qu'elle retrouve sans empressement, qu'elle ne préfère point à sa propre maison. Faites en sorte que sa famille soit pour elle le spectacle le plus touchant, que son époux soit toujours sa société la plus douce, que son séjour ordinaire ne cesse point de lui paraître aimable. Réunissez-y en sa faveur ce que les amusements permis ont de plus touchant et de plus vrai, ce que les vertus ont de plus attrayant et de plus solide, ce qu'il y a de moins futile dans les arts et les talents.

« Ce n'est pas assez du choix de vos plaisirs, il faut encore en prévenir l'abus. Il ne se glisse que trop souvent dans l'usage de ceux qui sont les plus légitimes, de ceux mêmes qui naissent de l'union si douce et si sainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennoblissez-en le principe, respectez-en la fin, sachez vous y respecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus constants; et, en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts; en les couvrant du voile de la sagesse, vous n'émousserez pas la délicatesse si naturelle aux âmes bien nées; vous augmenterez dans le cœur d'une épouse toujours chaste l'aimable sentiment de la pudeur,

bien loin de l'affaiblir *; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes, vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égarements du cœur et les dangers de la séduction; et vous mettrez pour vous-même, à la place des honteux délires d'une passion déréglée les délices du sentiment.

« Pleins d'amour l'un pour l'autre, tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle, vous ne craindrez pas d'en voir multiplier les fruits sous les auspices d'une providence qui, en vous les donnant, se réserve pour prix de votre confiance de les faire servir à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande dans d'autres vous-mêmes le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragerez point la religion, l'amour et la nature, outrage le plus grand de tous, et, à la honte de notre siècle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne risquerez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom et de vos vertus par la crainte

* C'est la pensée de Plutarque : « Ayez, dit-il, avec votre « épouse la plus grande décence. Songez que le lit conjugal sera « pour elle une école de vertu ou de libertinage. »

« Évitez les familiarités peu séantes, a dit, par le même « principe un des sages de la Chine; la bienséance qu'on garde « dans l'intérieur de la maison fait contracter l'habitude de tenir « au dehors une conduite sage et réglée » (Voyez *Lettres édifiantes*, t. 26 de l'ancienne édition.)

d'en trop avoir. Vous serez vraiment heureux, et toujours dignes de l'être! »

M. d'Orval se tut à ces mots. De si sages conseils convenaient dans sa bouche; ils y acquéraient, par son âge, par son caractère plus vénérable encore, par toutes les circonstances, une force que nul autre n'aurait pu leur donner; et j'ose bien assurer que ceux auxquels il les adressait ne les oublieront jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits qu'ils porteront pour la félicité de tous deux. Puissiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes! Puissent les obstacles qui vous retiennent être levés à la satisfaction de tous, et vous permettre de jouir quelque temps au milieu de nous de toutes les douceurs de la paix et de tous les charmes de l'amitié!

Je vous ai fait part, mes chers enfants, de ce qui excite les transports de ma joie : comme la source vous en est commune, je n'ai pas voulu vous séparer dans ma lettre. Dans les suivantes je ne tarderai pas à m'entretenir avec chacun de vous de ce qui fait en particulier le sujet de votre juste impatience. Adieu, mes enfants; aimez-moi, aimez-vous toujours : un amour si légitime et si doux, s'il est bien réglé, peut vous sauver bien des dangers et vous consoler de bien des peines.

NOTE.

PAGE 181.

(1) *Vous y aurez laissé évanouir sa tendresse et corrompre ses mœurs.* A la suite de la lettre XXIX sur les spectacles, note (14), nous avons cité un trait bien remarquable qui s'est passé sous nos yeux; et que d'exemples semblables, sur lesquels on ne saurait trop insister, nous pourrions ajouter à celui-là, mais qui surtout deviennent plus communs à proportion des progrès qu'a pris dans un certain monde l'esprit d'irréligion. Un homme, infatué des déplorables systèmes qui n'ont eu que trop de vogue parmi nous, est à peine marié, qu'il interdit à sa femme, autant qu'il est en lui, toute pratique de piété, ou que du moins il la gêne sur ses exercices de religion; il la lui fait même en peu de temps regarder comme une institution arbitraire et une affaire de préjugé : il la lance au milieu du monde le plus dangereux, et l'associe quelquefois avec la plus mauvaise compagnie, pour être plus libre de s'amuser jusque chez lui : il tient devant elle les plus mauvais propos. Qu'en résulte-t-il? La jeune femme oublie en effet tous principes et toute pudeur; elle a son monde; ses amis, ses convives, que le mari ne connaît seulement pas, et qui le connaissent à peine, ou qui ne le voient que comme un personnage ennuyeux et maussade; elle a ses intrigues que tout le monde sait; elle se rend la fable de toute une ville : le scandale devient si public, qu'enfin le mari lui-même en est instruit. La division se met entre les époux; la haine, les mauvais procédés, la séparation, les procès viennent ensemble; mille horreurs se révèlent : les deux époux se sont perdus et déshonorés. Mari, remontez à la source. Votre femme avait de la religion, et eût pu vous rendre heureux quand vous l'avez épousée : mais cette religion, vous la lui avez ravie : et de là votre propre honte et vos malheurs.

LETTRE XXXV.

Le marquis de Valmont à son fils.

Je m'empresse, mon fils, à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette (et qu'elle est douce à mon cœur!), celle de t'éclairer et de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre, ou du moins que n'ai-je été assez fidèle pour y satisfaire plus promptement? et quelle obligation si importante pouvait ne pas s'allier avec celle-là?

Tu ajoutes encore au devoir que la nature et la religion m'imposent, en me ménageant les moyens de le bien remplir. Cher Valmont, que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes yeux! Que tes dispositions m'encouragent! et que la préparation secrète de ton âme y donne un accès facile au Dieu de vérité! C'est lui, n'en doute pas, qui, t'inspirant des vues si droites et suppléant à ta faiblesse, s'est ouvert dans ton cœur une route si belle. Puisses-tu, mon fils, toujours docile à sa voix, répondre jusqu'à la fin à ses desseins sur toi.

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la religion, je n'aurai point à insister vainement sur ces objections futiles que la mauvaise foi enfante, que les passions accréditent,

que l'ignorance répète, et que tant soit peu de lumières, avec plus de bonne foi, suffisent pour détruire? Tu me promets que tu ne joueras point sur les mots; que tu ne t'amuseras point à incidenter follement sur les faits; que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que sur de faux exposés; que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures, et ce qui est avéré par ce qui est incertain; que, te bornant à constater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des suppositions? Que de circuits tu t'épargnes! et que d'ennuyeuses redites tu m'épargnes à moi-même! Il est un nombre infini de ces objections frivoles que cent fois on s'est plu à répéter, qu'on a pulvérisées cent fois, et que tous les jours encore on ressasse, on reproduit impunément. Nous amuser à les discuter de nouveau, ce serait consumer en propos inutiles un temps qu'on peut mieux employer, et fatiguer ton attention par des détails auxquels, pour un esprit vrai et sagement critique, le fond même des preuves répond suffisamment *.

---

* Les défenseurs de la religion se sont multipliés à proportion des efforts de la quantité de ses adversaires : dans ces derniers temps encore on a vu paraître d'excellents ouvrages en ce genre ; tels que le *Déisme réfuté*, l'*Apologie de la religion*, les *Lettres de quelques juifs portugais*, les *Réponses critiques* du savant Bullet, le *Catéchisme philosophique* de Flexier de Réval, les *Fondements de la foi*, par Aimé, les *Helviennes*, ou *Lettres provinciales philosophiques*, etc. Qu'il nous soit permis

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la religion chrétienne. A-t-elle des caractères vraiment divins? ou ne s'annonce-t-elle que comme une invention, une production tout humaine? Est-elle marquée au sceau de la vérité ou à celui du mensonge? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.

Si ce sont les hommes qui ont inventé la religion chrétienne, c'est dans la suite des siècles qu'on doit en fixer l'époque; elle doit être l'ou-

---

d'y renvoyer, comme à une source de lumières sur les vaines difficultés que l'on forme contre le christianisme, et d'éviter ainsi de surcharger ces notes de réponses qui ne seraient au fond que d'éternelles répétitions. Je me bornerai seulement à remettre ici sous les yeux un précis de ces difficultés mêmes, tiré d'un des ouvrages de l'archevêque de Vienne sur la religion. « A quoi se réduisent-elles, dépouillées de toute plaisanterie, de toute satire, de toute déclamation? A des lieux communs qui prouvent peu par eux-mêmes, et qui ne prouvent rien du tout, lorsqu'on ne peut les appliquer aux questions particulières que l'on traite. » « Il y a eu des révélations controuvées; donc celles « de Moïse et de Jésus-Christ le sont aussi. Il y a eu des devins « fourbes et mercenaires, des oracles trompeurs; donc nos pro- « phètes n'ont pas prédit l'avenir. Il y a eu des miracles sup- « posés, ou des faits purement naturels jugés miraculeux par « l'ignorance; donc les prodiges attribués à Moïse, à Jésus- « Christ, aux apôtres, ne sont ni véritables ni divins. L'idolâtrie « et le mahométisme ont duré long-temps, ont occupé de vastes « contrées; donc le christianisme a pu se répandre et s'accroître « par des moyens humains. L'erreur a eu ses martyrs; donc les « nôtres ont été des imposteurs et des fanatiques. Il y a eu quel- « ques actes de martyrs ou douteux ou faux; donc ils le sont

vrage du temps. Si elle est le fruit de l'imposture, des circonstances et du hasard, l'assemblage de ses parties ne doit pas former un système parfaitement lié, un tout complet; et, comme l'erreur, elle doit se démentir par quelque endroit. Si elle n'est appuyée que sur l'illusion et le mensonge, elle ne doit pas soutenir de grandes et longues épreuves; elle doit se détruire d'elle-même, s'affaiblir et périr en vieillissant. Que dirai-je de plus? Si elle est uniquement produite par la rai-

« tous. Il y a dans quelques-uns de ces actes les plus authenti-
« ques des circonstances moins certaines que tout le reste, ou
« qui ne cadrent pas avec nos usages et nos mœurs; donc les
« actes eux-mêmes sont apocryphes. Des bonzes, des faquirs,
« des derviches vivent en solitude, se livrent à d'étonnantes aus-
« térités, donc la vie angélique, conforme aux sublimes conseils
« de l'Évangile, est une illusion. Il y a eu, dans le commence-
« ment du christianisme, des évangiles fabriqués ou falsifiés
« par des hérétiques; donc il faut compter pour rien les quatre
« évangiles que la tradition constante et unanime des églises
« chrétiennes nous a transmis. Les quatre evangélistes ne racon-
« tent pas toujours les mêmes choses dans le même ordre;
« quelques uns omettent des faits ou des circonstances que d'au-
« tres rapportent; donc ils se contredisent mutuellement. Il y a
« eu de grands abus, de grands crimes parmi les chrétiens,
« parmi même les ministres du sanctuaire; donc la religion elle-
« même est un tissu de fables et de mensonges. » Quelles conséquences! et quelle manière de raisonner! Voilà pourtant, dans l'exacte vérité, tout ce qu'objectent à nos preuves Dumarsais, Boulanger, Fréret, le lord Bolingbroke, l'auteur du *Dictionnaire philosophique* et *de la philosophie de l'histoire*; voilà comment ils ont *examiné*, *analysé*, *dévoilé* le christianisme.

(*La Religion vengée de l'incrédulité par elle-même.*)

son humaine, faible comme elle, insuffisante comme elle, elle ne doit pourvoir comme il faut ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

Mais si c'est Dieu qui s'est révélé aux hommes, si le christianisme est son ouvrage, quel contraste! et quel tableau bien différent! la religion, au lieu d'être jetée comme au hasard parmi les hommes et dans la suite des siècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, et entrer dans le plan de la création : ses parties, au lieu d'être divisées, décousues, sans suite et sans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à l'autre, se supposer mutuellement, tendre vers un même centre, et avoir le rapport le plus parfait : l'œuvre qu'elle nous présente doit être ferme, inébranlable; il doit être à l'épreuve de toutes les discussions, triompher de tous les obstacles, surmonter toutes les résistances, se développer, se perpétuer de générations en générations, et assurer de plus en plus sa consistance par sa durée : enfin cette religion, dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, et dans le lien sacré qu'elle forme entre eux, doit par la justesse de ses proportions procurer abondamment la gloire de l'un et suffire aux besoins de l'autre.

Ainsi l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence. c'est-à-dire, la perfection éminente, l'éminente sainteté de la religion révélée, formeront

ses principaux caractères. Chacun d'eux se retrouvera en quelque sorte dans l'autre; on pourra remonter, redescendre de l'un à l'autre, sur la même ligne, et avec la même assurance; ils seront liés entre eux d'une manière presque indivisible, et se prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainsi la religion nous offrira-t-elle, comme un édifice majestueux dont le sommet touche au ciel, dont les fondements reposent au plus profond de la terre, dont toutes les parties étroitement unies ont entre elles et avec le tout qu'elles composent le plus juste rapport : ainsi encore la religion nous fournira-t-elle des preuves qui seront à la portée de tous. Par ses trois premiers caractères, elle se prouvera à l'esprit : et c'est le genre de démonstration qui convient à ceux qui sont capables de discussion et de recherches. Par le dernier elle se prouvera au cœur; et c'est le genre de preuves qui convient aux âmes droites et simples; à celles qui, jugeant plus par sentiment que par raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, ont besoin d'une voie plus abrégée, et non moins sûre pour discerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la religion chrétienne, et voyons si elle a ceux que nous venons d'assigner, ou si elle en est dépourvue; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la divinité.

Cette lettre va te paraître un peu sérieuse peut-être : mais, mon fils, ce n'est pas maintenant le plaisir tout seul, c'est la vérité que tu cherches, la vérité qui doit ensuite te mener au bonheur! Eh! quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu'on prend pour la trouver?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres religions, du moins de celles qui sont étrangères à la religion de Jésus-Christ, c'est, mon fils, qu'il est évident, pour peu de notion qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caractères d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'en est pas une seule qui ait une antiquité égale à celle du monde, et dont on n'entrevoie l'origine informe et grossière dans des temps bien moins reculés; pas une dont toutes les parties liées entre elles forment un système complet de faits et de doctrine, et prennent un caractère d'unité; pas une qui se perpétue toujours la même, toujours uniforme et invariable, dans une société chargée d'en conserver le dépôt; pas une enfin qui par sa perfection éminente pourvoie suffisamment à la gloire de Dieu et aux besoins de l'homme.

C'est donc sur la religion chrétienne que va se porter toute notre étude; et, pour nous instruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le chrétien lui-même. Que me répond-il? O mon fils! quel premier sujet d'étonnement! Il me renvoie,

avant toutes choses, à un peuple ennemi, dispersé par toute la terre, partout étranger, proscrit, errant, objet de la haine et de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes les révolutions, à tous les revers, et cependant toujours subsistant sans confusion, sans mélange; toujours distingué des autres nations, sans avoir de chef, sans pouvoir former un corps de nation lui-même; et parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa religion ce que sa situation présente lui permet d'en retenir et d'en observer. « Considère ce peu-
« ple, me dit le chrétien fidèle, ce peuple étrange,
« si digne de toute ton attention. C'est lui, tout
« mon ennemi qu'il est, qui t'offrira les titres de
« mon origine; c'est sur lui que je suis fondé; je
« ne fais qu'accomplir en moi les promesses qui
« lui ont été faites pour moi *; la loi que je pro-
« fesse n'est que le développement et la perfection
« de celle qui lui a été donnée; ses livres sont les
« miens, et ma religion ne forme avec la sienne
« qu'un tout parfait. »

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caractères d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel

* « Un avantage qu'a la religion chrétienne, et dont aucune autre ne peut se vanter, c'est d'avoir été annoncée un grand nombre de siècles avant qu'on la vit éclore dans une religion qui conserve encore ces témoignages, quoiqu'elle soit devenue sa plus cruelle ennemie. » (MAUPERTUIS.)

on me renvoie, et il offre à mes recherches les objets les plus intéressants. En datant par la filiation la plus constante et la mieux suivie, non pas seulement de la vocation d'Abraham, mais des premières époques de son origine, il est, si je l'en crois, le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent son histoire, sa religion et ses lois, sont les plus anciens de tous les livres qui nous restent; les faits qu'il nous expose, comme étant l'histoire de ses pères, sont en même temps les premiers événements de la grande histoire de l'univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la divinité même, se regardait comme le peuple de Dieu; et, s'il n'est que l'ébauche du peuple chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la religion!

Le Juif, répandu parmi toutes les nations, et pris dans le sens que nous venons d'exposer, se dit le plus ancien de tous les peuples qui existent maintenant sur la terre. Discute sans partialité, cher Valmont, une assertion si hardie; emprunte les lumières des critiques les plus judicieux, des savants les plus éclairés, et, de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement découvertes, des peuples, moitié policés, moitié sauvages, ne nous vanteront pas sans doute leur antiquité, rien ne prouverait en leur faveur : disons mieux; leur population si peu nombreuse relativement à ces vastes contrées qu'ils occupent, leurs con-

naissances si étroites encore et si bornées, leurs mœurs, leur police, leurs lois si imparfaites, eu égard au temps qu'ils auraient mis à les perfectionner, prouvent assez leur nouveauté (1).

Dans l'Asie, un peuple plus savant, plus policé, paraît, il est vrai, se glorifier avec assez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les annales de la Chine placent l'invention des arts et des sciences, parmi les Chinois, près de 3000 ans avant Jésus-Christ (2). Des observations astronomiques viennent à l'appui de ces calculs, et semblent en garantir l'exactitude. Cependant ces annales elles-mêmes nous apprennent que, loin de remonter jusqu'à l'origine des faits par une tradition constante, sur des lignes fermes et sûres, elles ne portent que sur des bruits confus, elles ne portent sur rien. Les supputations d'éclipses, quand bien même elles seraient justes, et il s'en faut qu'elles le soient, ne prouvent pas davantage en faveur des annalistes chinois; puisqu'il est démontré qu'on peut calculer les éclipses passées jusqu'à la création du monde comme on calculerait pour tous les siècles futurs celles qui doivent arriver. On peut dire la même chose de leur cycle solaire et de toutes leurs supputations chronologiques. Elles sont d'ailleurs si confuses, si embarrassées, et mêlées de tant de faits évidemment faux et ridicules, qu'il est aisé de sentir, surtout pour les siècles un peu reculés, le peu de fond qu'on doit faire sur leur authenticité.

Aux Indes enfin (3), et par toute la terre, je ne vois que des peuples entés sur des peuples; je vois les nations, autrefois les plus célèbres, mêlées et confondues; je vois d'anciennes religions défigurées et remplies de nouvelles superstitions. Parmi les Juifs rien de semblable : c'est toujours le même peuple, et, pour ainsi parler, la même famille; ce sont toujours entre eux la même langue, les mêmes usages, la même religion; ce sont toujours pour le fond les mêmes idées et les mêmes espérances : ils remontent d'âge en âge, de génération en génération, à leurs patriarches; et par eux, à travers un petit nombre d'hommes distingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails et de faits qui se répondent exactement, ils remontent aux premiers pères du genre humain. Ils laissent ainsi bien loin derrière eux les Assyriens, les Chaldéens, et leur véritable fondation sous Nemrod *, les Egyptiens et leurs dynasties confuses (4), les Grecs et leur obscure mythologie. L'époque de leur antiquité, prise dans toute son étendue, n'est plus celle de quatre à cinq mille ans, c'est celle de la création.

---

* C'est du moins, comme l'observe Bossuet, vers ce temps, et pas plus haut, que commencent les observations qu'ils donnèrent dans Babylone à Callisthènes pour Aristote, 334 ans avant l'ère chrétienne; encore faut-il convenir que ces observations n'ont pas un fondement bien assuré. Voyez à ce sujet les savantes remarques de GOGUET, *de l'Origine des lois, des arts et des sciences*, l. 3, c. 2, art. 2.)

Les fondements de leur histoire se trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, et sont soutenus par une tradition constante et par les plus anciens monuments. Il n'est point d'annales, point de livres dans l'univers auxquels on puisse donner avec une égale certitude la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuscrits, mais il s'en faut bien, ni qu'ils aient été aussi authentiques, aussi publics, ni que de siècle en siècle on nous ramène, comme pour l'histoire du peuple juif, à ceux qui les ont écrits *.

J'examine ces livres que le chrétien révère, qu'un peuple, son plus grand ennemi, me présente, et qu'il semble n'avoir conservés que pour

---

* « A ne regarder l'Écriture sainte, dit Fréret, que comme un monument de l'ancienne histoire, son antiquité et le soin qu'on a pris de la conserver lui donnent une authenticité que ne peuvent avoir les autres monuments. »

« Les livres de Moïse, dit-il ailleurs, en faisant abstraction du respect que nous inspire pour eux la religion, sont ce que nous connaissons de plus authentique et de plus ancien. »

Partout enfin Fréret parle de Moïse comme *du plus ancien et du plus respectable de tous les écrivains* : partout il montre l'accord de l'histoire des anciens peuples, dans ce qu'elle a de mieux fondé, avec la vraie chronologie de l'Écriture prise dans les Septante et les Samaritains. (Voyez, dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, la suite du *Traité touchant la certitude de l'antiquité de la chronologie chinoise*, vers la fin; l'*Essai sur l'histoire et la chronologie des Assyriens de Ninive*; et les *Recherches sur les traditions religieuses et philosophiques des Indiens*.)

lui. J'y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la nation juive et de tout le monde chrétien. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux que quelques pontifes conservent dans le secret ; ils ont toujours été exposés aux yeux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention et à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges : et dans le petit nombre d'hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique faible et insuffisante; que de petites difficultés, qu'ils n'eussent pas osé faire contre d'autres livres que ceux-là ; que des citations de contradictions apparentes, et qu'avec plus de lumières et d'équité on concilie aisément ; qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages ; que bien de l'humeur, pour le dire en un mot, et des efforts impuissants.

Ces livres existaient certainement avant Jésus-Christ. C'est des mains mêmes des Juifs que le chrétien les a reçus ; c'est à ces livres qu'il en appelait contre eux dès les premiers temps ; et le Juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du chrétien. Ces livres, ou du moins les livres de Moïse, existaient du temps de Ptolomée Philadelphe, 300 ans avant l'établissement du christianisme, puisque c'est sous ce prince et par ses ordres que s'en fit cette traduction célèbre d'hébreu en grec qu'on nomme *la Version des Septante* ; version authentique, l'ouvrage des plus

savants juifs, et qui suppose non seulement l'original préexistant, mais l'aveu de toute la nation.

Ils existaient, ces livres, plus de 500 ans avant Jésus-Christ puisqu'alors les Samaritains, entièrement divisés d'avec les Juifs, avaient retenu *le Pentateuque* avec la même vénération qu'ils avaient pour son auteur * : ces deux peuples, toujours opposés, toujours ennemis, ne s'accordent que sur l'origine et sur l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une secte de Samaritains, toujours connus sous le même nom, le conserve religieusement avec les anciens caractères hébreux; et une secte si faible semble ne durer si long-temps que pour rendre témoignage à l'antiquité des livres de Moïse et à leur intégrité.

De l'an 536 avant l'ère chrétienne, où fut commencé par Zorobabel le rétablissement du temple, à l'occasion duquel éclata davantage l'inimitié des Juifs et des Samaritains, on peut remonter évidemment, pour l'authenticité du Pentateuque, près de 150 ans plus haut, c'est-à-dire, un peu moins de 700 ans avant Jésus-Christ; car c'est alors que les Cuthéens, peuple d'Asie, furent envoyés pour habiter Samarie, et qu'ayant obtenu d'Asaraddon un prêtre israélite, ils reçurent de lui les livres de Moïse que les dix tribus révoltées

---

* Voyez les *nouveaux Éclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*, par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint Maur, un volume in-8°.

avaient retenus dans leur schisme, et firent du culte du Dieu d'Israël un mélange bizarre et sacrilége avec le culte des idoles.

De cette dernière époque, on est encore forcé de remonter près de trois siècles au-delà; je veux dire, à la séparation des dix tribus, environ 439 ans avant le rétablissement du temple, et près de mille ans avant Jésus-Christ. En effet, le schisme qui sépara dès lors sous Roboam, fils de Salomon, les deux portions d'Israël, ne permettait pas à l'une des deux de recevoir de l'autre l'invention, la supposition du Pentateuque : que dis-je? il ne permettait pas même de l'altérer; et Esdras, étant de beaucoup postérieur à la séparation des Juifs, et même, en tant qu'écrivain, à la première époque du rétablissement du temple, étant d'ailleurs l'ennemi le plus déclaré des Samaritains, ne peut jamais être soupçonné avec fondement, ni d'avoir composé, ni d'avoir altéré les livres de Moïse, également reçus, également connus et révérés par les deux nations.

De la date précise du schisme d'Israël pour remonter jusqu'à Moïse, il ne reste plus qu'environ 500 ans *. Mais dans cet intervalle, tout

* De savants chronologistes n'en comptent même que 400. Quoi qu'il en soit, il y a déjà ici une observation importante à faire, et qui dément la supposition des livres de Moïse avant cette époque. « De deux choses l'une : ou la fabrication du Pentateuque était ancienne lorsque arriva le schisme des dix tribus, où elle était nouvelle. Dans le premier cas, est-il vraisemblable que

nous confirme l'authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve, cette authenticité, par la nature de ces livres, qui intéressent tout un peuple dans les objets les plus essentiels; qui lui imposent un joug insupportable de la part de tout autre qu'un législateur tel que Moïse; qui peignent les Juifs avec un caractère d'aveuglement, d'ingratitude, de révolte, si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve, en second lieu, par le concert des douze tribus à les adopter; concert qui ne se dément jamais malgré leurs querelles particulières, leurs vues souvent contraires, leurs passions et celles de leurs chefs, leurs intérêts différents, leurs prérogatives, leurs possessions, leurs droits respectifs, fondés sur le Pentateuque. Quelle combinaison à faire en faveur des livres de Moïse! et quelles lignes traditionnelles nous sont offertes pour en démontrer l'authenticité!

Elle se prouve, en troisième lieu, par l'ordre

---

les Hébreux, voisins comme ils l'étaient du temps de Moïse, eussent reconnu pour son ouvrage des livres supposés, où se trouvaient consignée leur histoire, pleine de faits ignominieux, leurs généalogies, leur culte, leur législation? Dans le second, déterminé à changer la police et la religion de son nouveau royaume d'Israël, Jéroboam eût-il manqué de faire ouvrir les yeux aux dix tribus sur la fabrication récente d'une production qui mettait le plus grand obstacle à ses desseins? » Voyez *nouveaux Éclaircissements sur l'origine et le Pentateuque des Samaritains*. Préface de l'éditeur.)

fixe et immuable qui, avant les époques que nous avons citées, se trouve établi pour le sacerdoce dans une seule famille, pour les fonctions lévitiques dans une seule tribu; par l'existence des lois, des cérémonies, des fêtes, des monuments, dont la date ne pouvait être prise que de celle du législateur même, qui remontaient en effet jusqu'à lui, qui supposaient et son existence et l'authenticité de ses livres, et celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi l'arche, la manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau pascal et les azymes, la loi des prémices et le rachat des premiers-nés, la consécration des prêtres, les cérémonies des sacrifices, la fête de la Pentecôte et celle des Tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des tribus de Ruben et de Gad, et de la demi-tribu de Manassé au-delà du Jourdain, la division de la terre de Chanaan, les asiles et les autres établissements qui prenaient leur origine dans les premiers temps de la république; tout servait à rappeler les événements remarquables consignés dans le Pentateuque, à en confirmer l'histoire, et à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monuments et les livres, tout se suit avec tant de justesse et de précision, tout s'accorde si bien, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la loi écrite et les usages établis ont nécessairement et la même source et la même antiquité.

Elle se prouve encore, cette ancienneté des annales du peuple juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'Écriture. L'histoire des rois est liée à celle des juges; celle des juges, à celle de Josué, et celle-ci, à tous les faits que contient le Pentateuque, ainsi qu'à Moïse, auquel toute la Bible me rappelle. Les écrits des prophètes, ceux de Salomon, les Psaumes de David, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement et le plus fidèlement décrites les mœurs des premiers temps; on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente des siècles plus récents : on n'y aperçoit aucune loi, aucune coutume qui se soit introduite depuis Moïse : toutes les coutumes et toutes les lois y sont parfaitement conformes au plan général du législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvait, aux desseins qu'il se proposait : le style, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons, les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale équivalente à toute autre sorte d'évidence,

par l'impossibilité absolue de la réunion et du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge; ces preuves, dis-je, et ces combinaisons se retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque comme par rapport à son authenticité.

Le respect des Juifs pour ces livres suffisait seul pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile la témérité de ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui dans les points tant soit peu importants eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étaient entre les mains de tous; on en donnait un exemplaire aux princes et aux pontifes aussitôt après leur inauguration; on en faisait tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques; ils étaient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude; ils étaient pour eux en quelque sorte les seuls livres; ils les portaient partout, et en rendaient ainsi la perte ou l'altération impossible.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes? Rien de suivi, rien de solide; on incidente sur de petites difficultés qui, par leur faiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte, comme la mort et la sépulture de Moïse rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronome, et qui d'ailleurs eussent pu être prévues, écrites et rapportées par lui-même; quelques changements faits

par des copistes sur des noms de villes et dans des choses peu essentielles (5); quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets et des mots sur lesquels elles tombent, confirment davantage le concert admirable des différents textes sur le fond même de la narration (6); quelques endroits obscurs et difficiles qui naissent du peu de connaissance des arts et des usages propres à ces premiers temps; des calculs qu'on oppose à des faits, et qui, peu exacts et peu vrais, sont démentis par les hommes les plus éclairés; Moïse se donnant à lui-même quelques éloges, d'ailleurs nécessaires, et suivis, dans d'autres endroits, de l'humble aveu de ses fautes; cet écrivain parlant toujours de lui en termes indirects, comme ont parlé d'eux-mêmes César dans ses Commentaires, Xénophon dans sa Retraite des dix mille, Josèphe dans ses livres de la guerre des Juifs, Procope dans son Histoire; la prétendue perte des livres de Moïse avant le prêtre Helcias, qui, dit-on, les ressuscita; l'oubli prétendu de ces livres au temps de la captivité, de ces livres dont Helcias retrouva l'original sacré, mais dont les copies étaient entre les mains de tout le peuple, de ces livres cités et rappelés sans cesse aux Juifs captifs par leurs prophètes, aux Juifs qui en faisaient leur unique consolation dans leur exil, et qui en observaient si scrupuleusement la loi; mille autres traits d'une critique aussi peu juste, aussi mal fondée; voilà ce qui fait triompher l'incrédule : vain triomphe

dont il est seul à s'applaudir, et dont tous les jours, sur les bancs de nos écoles, on rit à plus juste titre que lui.

Mais pourquoi donc, mon fils, des objections si peu solides deviennent-elles à ses yeux des arguments sans réplique? Ah! pourquoi? c'est qu'il est de son intérêt le plus pressant d'infirmer nos preuves sur l'autorité des premiers livres sacrés; c'est qu'il conçoit sans peine que leur ancienneté, leur authenticité, donnent déjà à la religion un fondement inébranlable. Et en effet, si c'est Moïse qui a écrit ces livres, on ne peut plus douter de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car, prends-y garde, cher Valmont, c'est dès-lors un auteur contemporain qui parle à sa nation; qui lui parle de faits qui se sont passés et qui se passent encore sous ses yeux : c'est un écrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut se tromper lui-même sur la nature et la vérité de ces faits, dès que ce sont, pour elle comme pour lui, des faits publics, sensibles et permanents. Ainsi, par exemple, la sortie de l'Égypte, au milieu de tant de prodiges dont l'Égypte seule est la victime, dont tout l'art de ses magiciens ne peut la défendre, et auxquels même toute la puissance des démons est forcée de rendre hommage : le passage de la mer Rouge, non pas en côtoyant ses bords, non pas sur la vase de ses flots retirés, mais au milieu de son lit et à travers ses flots divisés; le mont Sinaï tout en feu : la voix retentissante du Très-Haut : des flammes, des

éclairs et des foudres, qu'on expliquerait bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connaissait point alors, et qu'il est absurde de supposer; la terre entr'ouverte sous les pieds de Dathan, de Coré et d'Abiron; le rocher frappé par la verge de Moïse, et offrant tout à coup une source d'eau vive à un peuple toujours prompt à se répandre en murmures, toujours prêt à se révolter; mieux que tout cela encore, les prodiges du désert, d'autant moins susceptibles d'illusion qu'ils étaient pour tous les Juifs, qu'ils se renouvelaient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans; tels que la manne, qui leur a servi si long-temps de nourriture; leurs vêtements, qui se sont conservés pendant tant d'années; cette colonne de nuée qui paraissait devant eux pendant le jour pour régler leur marche, et cette colonne de feu qui leur servait de guide dans l'obscurité de la nuit : ce sont là sans doute de ces faits qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant passés sous ses yeux et avec les circonstances les plus frappantes, si elle n'en a rien vu; qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus, s'ils ne sont pas vrais, et qui ne peuvent être vrais sans prouver la mission de celui qui les a opérés au nom même du Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres d'un peuple si ancien, et qui sont eux-mêmes de la plus haute

antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers événements de la grande histoire de l'univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait; et ils me donnent de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adorait. C'est l'être existant par lui-même; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existait, et rien n'existait encore : à sa voix le monde sort du néant; il dit que la lumière se fasse, et elle est faite; il appelle les astres, et ils commencent leur course; il orne les cieux; il embellit la terre, il la rend féconde, il la peuple d'animaux divers et donne à l'univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l'homme à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut au moment où il le veut.

L'univers est créé, le monde a pris sa forme; et, en sortant des mains du créateur, tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu : un précepte léger lui est imposé pour lui faire sentir que, si tous les êtres lui sont soumis, il est assujetti aussi-bien qu'eux à l'empire de l'être suprême, et lui doit,

comme sa créature, le tribut de sa soumission et de sa dépendance. Ce précepte, il l'a violé : tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes; il y retrouve partout les funestes suites de son péché, il les trouve dans lui-même; son entendement se remplit de ténèbres, son cœur s'incline vers la terre, ses sens se révoltent; la postérité d'un père coupable perd en lui ses priviléges et ses droits.... Tristes et étonnantes vérités! mais que je trouve gravées sur la face de la nature entière; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mélange de grandeur et de bassesse, de lumières et de ténèbres, de force et de faiblesse, qui nous fait si souvent chercher l'homme dans l'homme même, et qui dans lui annonce à l'univers un roi, mais un roi dégradé. Ah! du moins, à la faveur de ces clartés précieuses et nécessaires à l'homme, je ne suis plus un mystère à moi-même : la nature n'est plus une énigme dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé : je connais maintenant la source des contradictions qui me désolent, j'ai la clef de tout le système de l'humanité, j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent, et l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant. Adam a péché, et déjà, dans une semence bénie qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur : par lui l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu; par lui il hono-

rera la divinité comme elle doit être honorée, et lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la postérité d'Adam se multiplie, et le péché s'étend et se multiplie avec elle. Une famille plus sainte est séparée de la contagion universelle. Les crimes des enfants des hommes répandus sur toute la terre crient vengeance au Seigneur; sa justice éclate par un déluge universel. Sa bonté conserve le juste et sa famille : Sem, Cham et Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'univers se trouve affaiblie; la vie humaine décroît insensiblement; la confusion des langues s'introduit parmi les hommes; les premiers peuples se forment, et les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs.

Voilà les commencements du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les représente : commencements heureux, dit Bossuet, pleins ensuite de maux infinis; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du créateur, tiré du néant par sa seule parole; conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujetti à sa puissance.

Moïse, à ne l'envisager que comme historien, avait sur ces premiers temps des mémoires assez sûrs pour nous garantir la fidélité de son récit. La longue vie des patriarches, en simplifiant les générations, rapprochait de cet écrivain les traditions les plus communes et les plus vraies, les monuments les plus authentiques, et par un très-petit nombre d'hommes le faisait toucher à la naissance du monde et à la création. Tu le sais, mon fils; ce n'est pas le nombre des années, c'est la multiplicité des générations qui rend les choses obscures, et, dans l'exacte vérité, notre ignorance sur les temps qui nous ont précédés ne vient que du peu de temps que nous vivons avec nos aïeux. Si Moïse n'avait donc voulu que faire illusion a ses contemporains et leur en imposer, il se serait bien gardé de faire vivre si long-temps des témoins dont la mémoire encore récente n'eût servi qu'à rendre sensible l'erreur de ses dates, et à déposer contre lui; il se serait mis en sûreté en éloignant l'origine du monde, et en multipliant les générations : mais bien loin de là, il parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes dont il restait encore un souvenir presque universel et des monuments remarquables.

Et en effet, parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples, on entrevoit aisément les faits les plus éloignés et les plus mémorables dont parle Moïse. L'œuvre des six jours, attestée par l'historien du peuple

de Dieu, l'est en même temps par l'ordre de la semaine, cette coutume si arbitraire, et cependant si constamment observée chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde (7), d'abord informe, ce qu'elles ont appelé *chaos*, et ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme (8). L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de *l'âge d'or*, suivi bientôt après d'un autre siècle où les misères ont été la punition du crime *. La longue vie des premiers hommes se retrouvait dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée partout; et l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain a été de tous temps célèbre en Orient. Que dirai-je de plus? La fable des géants qui entassaient montagnes sur montagnes pour escalader le ciel est l'histoire défigurée de la tour de Babel que les hommes entreprirent d'élever jusqu'aux nues, et qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avaient eue jusqu'alors. Mais on retrouve encore dans l'origine et la formation des premières sociétés,

* « La chute de l'homme dégénéré, dit Voltaire, est le fondement de la théologie de presque toutes les anciennes nations. » (*La Philos. de l'hist.* ch. 17.)

des premiers états, dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms et ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de son exactitude : ici, comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés et les plus savants sont pour lui (9). Enfin dans les traditions particulières, dans la mythologie des païens et l'explication de leurs fables on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Et d'ailleurs, cher Valmont, indépendamment de l'histoire et de la tradition, la raison même et toute la nature déposent en faveur de cet historien. Trois principaux articles de son histoire, la création du monde et du premier homme, la chute de l'homme et le déluge, une fois prouvés, garantissent, amènent et prouvent suffisamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde, incompréhensible à notre imagination, est sensible à la raison. Le monde n'est point éternel, increé, existant par lui-même; les attributs de l'éternité, de la nécessité, ne conviennent point à la matière; elle porte, au contraire, tous les attributs d'un être dépendant, et dans son existence, et dans sa manière d'exister * : la matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créés (10) :

---

* Voyez tome 1, pag. 23 et suiv. et la note (2), pag. 40.

il y a donc eu aussi un premier homme. Eh! comment un premier homme n'aurait-il pas été créé? Supposeras-tu, mon fils, une succession d'hommes à l'infini? Elle répugne; puisque, dans toute la précision du terme, elle supposerait une suite d'effets sans aucune cause suffisante de cette suite infinie : dans cette progression, tout serait effet, et rien ne serait cause proprement dite. Supposeras-tu un premier homme, formé du limon de la terre et de la rencontre de molécules organiques *? Tu mets des mots à la place des choses; tu expliques un fait par l'hypothèse la plus insuffisante comme la plus obscure; tu donnes à un ouvrage admirable et rempli d'intelligence la cause la plus aveugle; tu donnes à l'esprit la matière pour principe. La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme (11).

Mais dans quel temps le monde, le premier homme ont-ils été créés? Est-ce dans des temps fort anciens? L'affaissement continuel des montagnes qui se prouve par mille expériences, et qui cependant n'a produit encore que des effets peu sensibles **, l'état du monde civil et du monde moral, la moitié de la terre presque encore déserte

---

* Voyez ci-dessus t. 1, p. 46.

** Il est bien d'autres preuves physiques de la nouveauté du monde qu'on trouvera en partie dans l'ouvrage de Luc que nous aurons lieu de citer dans les notes.

(Voyez à la suite de cette lettre la note (15), vers la fin.)

ou peu habitée, les progrès si bornés de l'esprit humain, la nouveauté même des sciences et des arts, à considérer le nombre de siècles que nous avons parcourus, démontrent une origine dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moïse donne à la terre et à ses premiers habitants.

Mais encore, de quelle manière a été créé celui qui l'a habitée le premier? Ici, mon fils, imagine, si tu le peux, soit pour l'âge, le temps de la vie, le point de force et de maturité auquel il a dû sortir des mains du créateur, soit pour les connaissances et les secours nécessaires qu'il a dû trouver en lui-même et autour de lui en ouvrant les yeux à la lumière, soit pour l'état du monde entier, et l'ordre qui a dû régner dans toute la nature, à la création de l'homme innocent et juste; imagine quelque chose de plus raisonnable, de plus satisfaisant, et qui réponde mieux à toutes les difficultés que le récit de Moïse (12).

A l'égard du second article de son histoire, qui est la chute de l'homme et sa dégradation, un sentiment intime auquel je te rappelais il n'y a qu'un instant semble nous l'annoncer malgré nous. Le fonds de misère et de corruption que l'homme découvre en lui, lorsqu'il veut être de bonne foi avec lui-même; cet empire des sens auquel il cède, et dont il a honte; cette nudité qu'il couvre, et dont il rougit *; cette grandeur qui est démentie

---

* En effet, cette sorte de honte que l'on observe presque gé-

par tant de bassesse; cette pente au mal qui est démontrée par la corruption universelle, et par la comparaison du mal avec le bien; ces contradictions perpétuelles qu'il trouve dans le fond de son être; ces deux hommes, si je puis parler ainsi, qu'il porte dans un seul; cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu'il paraît fait pour être le maître et le roi de toute la nature; cette tradition générale de l'homme coupable et dégénéré, que de preuves de sa dégradation et de sa chute!

Le troisième article essentiel du récit de Moïse est le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d'eau nécessaire pour inonder la terre : mais, sans nous arrêter à la manière dont s'est fait le déluge, et à laquelle Moïse n'a pas prétendu sans doute que des causes purement naturelles dussent suffire, sans oser déterminer les effets que produisit la main du Tout-Puissant lorsqu'elle inclina l'axe du monde, lorsqu'elle ouvrit les cataractes du ciel, et qu'elle épancha de cette urne immense cette vaste quantité d'eau, auparavant

néralement parmi les nations les plus sauvages, et que l'on a observée plus généralement encore parmi celles qui commençaient à se policer, par quelle tradition universelle, ou par quel sentiment naturel l'expliquerons-nous? Qu'on y fasse attention; l'une ou l'autre cause, d'un effet aussi singulier en apparence, est également favorable au récit de Moïse. (Voyez toute l'*Histoire générale des voyages*, par l'abbé PREVOST, et tous les voyageurs les plus connus.)

invisible et suspendue, ou continuellement atténuée dans l'atmosphère du globe terrestre *, lorsqu'enfin elle rompit le réservoir du grand abîme, et fit sortir la mer de son lit pour en répandre les eaux sur toute la terre habitable, du moins pouvons-nous dire avec assurance que le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples (13). La tradition, non d'un déluge seulement local, mais du déluge universel, est répandue partout, malgré la distance des lieux et la diversité des mœurs et du langage. Les Chinois même, à travers toutes leurs fables, en ont laissé subsister la mémoire dans leurs livres; comme on y retrouve aussi, dans le règne qu'on prête à leurs premiers empereurs, la longue vie des premiers hommes.

Jusque dans le nouveau monde un événement si prodigieux et si différent de toute autre révolution a laissé parmi les nations les traces les plus profondes. A la tradition et à l'histoire se joignent en faveur du déluge les plus saines observations de la physique, malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monuments qu'elle nous en offre de toutes parts. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces

* L'azur que nous voyons dans l'étendue du ciel, n'est comme toute autre couleur, qu'une lumière réfléchie, et nous y décèle la présence d'un *liquide* assez transparent pour admettre la lumière qui vient du soleil, et assez substantiel pour reverbérer celle qui rejaillit de dessus la terre. (Pluche, *Spectacle de la nature*, tome 8, première partie, pag. 84 et suiv.)

poissons de mer pétrifiés, ces plantes étrangères empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel (14), dispersées sur tout le globe de la terre, et qui des contrées les plus éloignées ont été transportées sur les plus hautes montagnes, sur le penchant des collines et dans le fond des vallées. La terre sortie du sein des eaux, la mer se creusant un lit au milieu d'elle, et formant des montagnes; cet antique système (15), en flattant notre curiosité par une foule de suppositions ingénieuses, n'explique d'une manière satisfaisante pour la raison ni l'état du globe terrestre, ni la formation de l'homme, ni son état actuel. A quoi servirait d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuser des bassins par le seul mouvement des eaux? On retrouverait toujours la même quantité d'eau, la même quantité de terre; celle-ci serait donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, et le niveau de la mer n'aurait pas baissé d'une ligne *. De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable d'en venir au récit de Moïse (16). Il ne nous offre pas, il est vrai, des systèmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes que l'imagination seule a enfantées; les faits qu'il nous présente sont, je le répète, les faits les

* C'est ce que l'auteur des *Lettres à un Américain* a si bien démontré. Voyez la troisième lettre et les suivantes, qui embrassent tout le système dont il est ici question, ainsi que les preuves du déluge par les mouvements physiques.

plus conformes à la raison ; ils sont exprimés dans un style simple, mais grand dans sa simplicité ; et ce que je remarque dans toute l'Écriture, c'est cette élévation jointe à une onction douce et tendre qui ne se trouve qu'en elle (17).

Eh! mon fils, si Moïse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris dans les anciens temps toutes ces idées nettes et précises sur les objets les plus intéressants ; tout ce tissu de faits si bien liés ; tous ces détails immenses et si suivis ; tous ces calculs si difficiles, si nombreux, et au fond si justes et si vrais ; toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'être existant par lui-même, *je suis celui qui est ;* sur les caractères de sa puissance, *il dit que la lumière se fasse, et la lumière a été faite ;* sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre et pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples et la fondation des premiers empires ; tous ces détails de géographie, de chronologie, disons-le même, d'histoire naturelle, que les plus profondes recherches et les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière solide et raisonnable, mais qu'au contraire elles confirment plus fortement de jour en jour *? Où

* A l'égard de l'astronomie, on trouve singulier que Moïse ne parle pas de la disposition du ciel et du cours des astres, comme

eût-il pris les promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, et si hautement attestées par la séparation et par la conservation des deux familles d'Isaac et d'Ismaël, depuis plus de 3500 ans *? Où cet écrivain eût-il pris la naïveté de ses récits et tous les caractères de vérité qui les accompagnent?

C'en est assez sans doute pour te forcer de reconnaître l'authenticité comme l'intégrité de nos premiers livres sacrés. C'est assez de tout ce que nous venons de dire pour te faire avouer que la religion chrétienne, en la considérant, comme nous le ferons bientôt, dans sa liaison nécessaire avec l'ancien Testament, renferme déjà le premier caractère de vérité que nous avons assigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples, à dater du moins des époques de sa première origine, me présente un livre, qui a pour lui des preuves manifestes de la plus haute antiquité, et qui renferme les faits les plus anciens; ce peuple, ce livre et ces faits éclatants me ramènent à la plus ancienne religion, et cette religion, selon le langage du

---

Copernic et Galilée, mais comme on en parle communément, et on ne voit pas que, l'astronomie étant absolument étrangère à son objet, la raison même demandait qu'il conformât son langage sur ce point aux idées reçues, et qu'il parlât du cours du soleil comme les autres hommes.

* Voyez le développement et l'accomplissement admirable de ces promesses dans *Pluche*.

(*Préparation évangelique*, p. 150 et suiv.)

peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la sienne. A ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déjà te paraître respectable! Mais, pour lui confirmer ce titre et lui assurer ton respect, examinons si la liaison de l'ancienne alliance avec la nouvelle, de la religion des Hébreux avec celle des disciples de Jésus-Christ, est telle que le chrétien le prétend, si elle donne au christianisme le caractère de l'unité, le caractère de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté; et, si elle réunit ces trois caractères au premier, ô mon fils! que lui manquera-t-il pour être à tes yeux une religion toute divine, et pour mériter de ta part le plus humble et le plus fidèle hommage?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi et Emilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, et je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur tendre amie, par le même courrier que moi *.

NOTES.

PAGE 195.

(1) *Prouvent assez leur nouveauté.* « Les Américains sont des peuples nouveaux : il me semble qu'on ne peut pas en douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, et au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux

---

* Leurs lettres, comme plusieurs autres dont il a été fait mention, ne se sont point trouvées avec celles du marquis.

avaient faits dans les arts. Car, quoique les premières relations de la découverte et des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de Saint-Domingue, etc., comme de pays très peuplés; qu'elles nous disent que les Espagnols ont eu à combattre partout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que les faits sont fort exagérés : premièrement, par le peu de monuments qui restent de la prétendue grandeur de ces peuples : secondement, par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'Européens, plus industrieux sans doute que ne l'étaient les naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, et n'est d'ailleurs qu'un groupe de montagnes inaccessibles, inhabitables, qui ne laissent par conséquent que de petits espaces propres à être cultivés et habités : troisièmement, par la tradition même de ces peuples sur le temps qu'ils se sont réunis en société; les Péruviens ne comptaient que douze rois, dont le premier avait commencé à les civiliser (voyez l'*Histoire des Incas*, par GARCILASSO, etc. Paris, 1744); ainsi il n'y avait pas 300 ans qu'ils avaient cessé d'être, comme les autres, entièrement sauvages : quatrièmement, par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vastes contrées; quelque avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auraient jamais subjugué ces peuples, s'ils eussent été nombreux. Une preuve de ce que j'avance, c'est qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Nègres ni les assujettir, quoique les effets de la poudre fussent aussi nouveaux et aussi terribles pour eux que pour les Américains. La facilité avec laquelle on s'est emparé de l'Amérique me paraît prouver qu'elle était très-peu peuplée, et par conséquent nouvellement habitée (BUFFON, *Hist. nat.* t. 5, *discours sur les variétés dans l'espèce humaine.*)

MÊME PAGE.

(2) *Les annales de la Chine font remonter, parmi cette nation, l'invention des sciences et des arts à près de 3000 ans avant Jésus-Christ.* Ces annales placent l'époque de Fou-hi, relativement aux premières inventions des sciences et des arts, entre l'an 2914 avant Jésus-Christ, et en l'an 2834, où commence, selon elles, le règne de Chin-nong.

En admettant même cette époque et les règnes de Fou-hi et de ses successeurs jusqu'à Yao, qui régna, si on en croit les Annales, l'an 2357 avant Jésus-Christ *, elle serait encore postérieure de plusieurs siècles au déluge, soit qu'on s'arrête à la chronologie du Pentateuque samaritain, que bien des savants croient être fondés à regarder comme le texte original, soit qu'on préfère la version des Septante, qui, respectée de toute l'antiquité chrétienne, reçue et admise pendant tant de siècles, approuvée dans le cinquième concile, est encore suivie dans le Martyrologe romain. Quant aux différences qui se trouvent ici entre les trois textes, en avouant qu'elles proviennent de quelques altérations, elles nous importent fort peu, comme nous aurons lieu de l'observer dans les notes suivantes (note 6), on peut toutefois, si l'on veut, admettre le système de conciliation du père Tournemine. Dans ce système, en interprétant, d'après les conjectures les plus ingénieuses et des fondements assez plausibles, le vrai sens du texte hébreu, le père Tournemine ne fait que suppléer ce que l'écrivain sacré paraît avoir sous-entendu dans le chapitre XI de la Genèse. Il ajoute, en conséquence, cent ans à la vie de chacun des enfants de Sem, en supposant avec quelque vraisemblance que ce nombre capital exprimé antérieurement est celui que l'écrivain sacré n'a pas jugé à propos de répéter, comme lorsque nous disons : Henri IV eut Louis XIII en 1601, et ce dernier eut Louis XIV en 1633, et Philippe de France en 1640. Par là ce savant jésuite, conciliant les différents textes, et montrant la cause de leurs varia-

* Selon l'opinion de Fréret, qui ne fait commencer les règnes d'Yao et de Chune, les deux fondateurs et les deux législateurs de la monarchie chinoise, que vers l'an 2147, « on doit regarder « tout ce qui précède le règne d'Yao comme faisant partie de « l'histoire fabuleuse de la Chine, et assurer que l'époque de ce « prince, qui tira les hommes de la barbarie, suivant Confucius, « est la véritable époque du commencement des temps histori- « ques. » (Voyez la *Dissertation sur l'antiquité et la certitude de la chronologie chinoise*, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, 1 décembre 1733.)

tions dans ce qu'elles ont de plus embarrassant pour l'époque qui suit le déluge, ne change rien au texte hébreu, et ne fait, comme nous venons de le dire, que suppléer ce qui paraît avoir été omis à dessein. Il faut voir, pour le détail et pour les raisons sur lesquelles il s'appuie, ses *Dissertations chronologiques*, à la fin de son édition des *Notes* de Ménochius, *sur l'Écriture sainte*, ou la *Méthode pour étudier l'histoire*, de l'abbé LANGLET DUFRESNOY, in-12, t. 1, seconde part. chap. 4, art. 2.

Mais, à s'en tenir même à la lettre du texte hébreu, qui me paraît néanmoins devoir céder par bien des endroits au texte samaritain, et qui demande beaucoup plus de discussions que ce dernier pour trancher toutes les difficultés réelles ou apparentes qu'offre l'histoire des anciens peuples, il serait aisé de prouver que celle de la Chine, réduite à sa juste valeur, s'accorde très-bien avec la chronologie que le premier de ces textes nous présente.

Quoi qu'il en soit, discutons sans partialité les raisons qu'ont apportées les missionnaires eux-mêmes pour défendre la haute antiquité des Chinois; et voyons s'ils n'ont pas été un peu trop prévenus en faveur d'une nation qu'ils ont si bien servie, qui leur a coûté tant de travaux en tout genre, et qui à son tour les a honorés à si juste titre.

Premièrement, « à parler en général (dit le père Duhalde en empruntant les preuves qu'ils ont employées *) les historiens « chinois paraissent sincères et ne cherchent que la vérité. On « ne voit pas qu'ils soient persuadés que la gloire d'une nation « consiste dans son ancienneté. »

Et pourquoi donc y en a-t-il parmi eux qui ont fait remonter leur histoire jusqu'à des millions d'années? Pourquoi ont-ils leurs temps fabuleux, qu'à la vérité une partie des lettrés désavoue, mais qui marquent à certains égards l'esprit du reste de la nation? Pourquoi sont-ils si fort en contradiction entre eux sur l'époque certaine des temps historiques et sur les

---

* Consultez l'avertissement qui est à la tête des *Fastes de la monarchie chinoise*, vers le milieu du t. 1 de la description de l'empire de la Chine.

règnes qu'ils doivent admettre ou rejeter? Pourquoi cette espèce d'émulation à enchérir les uns sur les autres, comme le fait voir Fréret *, qui, en donnant une notice de leurs historiens, montre *leurs variations continuelles au sujet de la chronologie des temps antérieurs aux Han?*

Secondement, « leur histoire, dit encore le même père, est « fort suivie et fort circonstanciée. »

Mais qu'on lise le premier volume des *Annales de la Chine*, traduites du *Tong-kien-kang-mou*, et publiées assez récemment; et l'on verra, dans l'espace de près de deux mille ans que ce volume renferme, en quoi consistent ce détail et ces circonstances, qui, pour le dire en passant, ne confirment pas à beaucoup près la haute idée que nous nous étions formée de la douceur et de la sagesse du gouvernement chinois. On remarquera ce que dit de Guignes dans la belle et savante préface de son édition du *Chou-king* **, « qu'en jetant un coup d'œil sur les règnes des premiers empereurs de la Chine pendant les douze premiers siècles, on est surpris de n'y trouver que de l'incertitude; que l'histoire de ces règnes n'est qu'une simple table chronologique, presque entièrement destituée de détails. »

Troisièmement, « suivant la chronologie des Chinois, la vie « des premiers empereurs de la Chine est très-conforme pour la « durée à celle que l'Écriture sainte donne aux hommes de ce « temps-là. »

Qu'est-ce que cela prouve, sinon la tradition de la longue vie des premiers hommes répandue presque universellement parmi les autres nations? Il y a parmi les Chinois bien d'autres vestiges de tradition conformes à nos livres. Tels sont les traits singuliers de ressemblance qu'on trouve dans quelques-uns de nos historiens, entre Fou-hi et Noé; telle est l'inondation du temps de Yao, dont les circonstances jointes au temps et aux moyens qu'on employa pour y remédier renferment des choses qu'il ne nous paraît pas aisé de concilier, s'il n'est pas ici ques-

---

* Voyez la Dissertation que nous avons déjà citée sur l'antiquité et la certitude, etc.

** Préface, p. 33, 35, etc.

tion des restes du déluge; telles sont tant d'autres traditions dont parle le père Ko dans ses *Mémoires*, art. 4, de l'antiquité des Chinois.

Quatrièmement, « toutes les parties de l'ancienne histoire « ont été écrites par des auteurs contemporains des empereurs « dont ils ont laissé la vie. »

Et comment prouve-t-on cette assertion? c'est sur les *King*, ou livres sacrés des Chinois, comme ils les appellent, que sont appuyées les histoires les plus authentiques de la Chine; mais, en suivant les règles de la saine critique, qu'est-ce qui constate l'authenticité de ces livres par rapport au temps où ils ont été écrits? quels témoignages intermédiaires suivis et constants, quelles lignes traditionnelles fermes et sûres nous conduisent d'une manière précise et déterminée jusqu'à leur origine? Celui des King qui fournit le plus à l'histoire des Chinois, celui qui en est, selon l'expression de Guignes, la source la plus pure et la moins équivoque, est le *Chou-king*, si stérile d'ailleurs en détails. Or voyez ce qu'en dit Guignes lui-même, page 7 et suiv. de sa préface. Écoutons parler le père Ko, ce missionnaire chinois élevé parmi nous, ou du moins celui qui a écrit sous son nom, et qui est si fort en état de discuter au milieu des lettrés chinois, au sein de sa patrie, tout ce qui en concerne l'histoire.

Il n'y a pas de lettré à la Chine, nous dit-il (*Mémoires*, etc. t. 1, p. 240), qui ne sache qu'il y aurait de la démence à ne pas voir que notre chronologie ne remonte d'une manière, *je ne dis pas certaine et indubitable*, mais probable et satisfaisante, que jusqu'à l'an 841 avant Jésus-Christ *..... Comme nous ne

---

* Les auteurs anglais de l'*Histoire universelle* font mention d'une nouvelle histoire de la Chine, publiée en Italie, et écrite par un mandarin qui, si ce qu'on leur en a dit est vrai (et ce que nous ne garantissons pas, n'ayant encore pu nous la procurer), a démontré que dans tout cet empire il n'y a aucun mémoire authentique de ce qui s'est passé deux ou trois siècles avant Jésus-Christ.

Voyez l'édit. in-4. de la trad. t. 1, page 211, note.)

demandons pas qu'on nous en croie sur notre parole, voici nos preuves :

1°. Le Chou-king marque la durée de quelques règnes; mais il ne la marque pas de plusieurs, et il y a un grand nombre d'empereurs dont il ne dit absolument rien. 2°. Le Chou-king parle d'une éclipse sous le règne de Tchong-kang : mais il ne dit point l'année, ni la grandeur, ni le temps de cette éclipse; et les sept sentiments de nos chronologistes, qui la placent à tâtons, les uns à une année, les autres à l'autre, prouvent que ce point d'appui est plus inébranlable au delà des mers qu'ici. 3°. Le Chou-king ne donne ni la durée d'aucune dynastie, ni l'époque fixe d'aucun événement par où on pourrait remonter ou descendre aux autres par des *à peu près* et des probalités. 4°. Aucun des King ne supplée au silence du Chou-king sur tous ces objets. Nous défions qui que ce soit d'attaquer ces quatre assertions, ou en général ou en particulier. Il faut lire la suite dans l'auteur même, qui ne craint pas de dire dans un autre endroit (page 81) : « Ce ne fut que l'an 104 avant Jésus-Christ, au commencement du second siècle de la nouvelle dynastie, que la cour crut pouvoir risquer l'entreprise d'une histoire générale de la monarchie depuis sa fondation jusqu'alors. »

Consultez encore ce que dit le même auteur (page 209 et suiv.) sur le chapitre Yu-kong, qu'il appelle le nœud gordien du Chou-king, eu égard aux difficultés qu'il renferme, quoi qu'en ait pu dire un de nos missionnaires qui a prétendu les tourner en preuves de l'ancienneté de ce livre. Si vous voulez d'ailleurs vous en former quelque idée pour la partie philosophique des premiers temps, lisez enfin le chapitre intitulé *Hong-fan*, page 164 du Chou-king, de l'édition de Guignes. Peut-être conviendrez-vous que nos incrédules auraient de quoi exercer avec plus de fondement leur critique sur nos livres sacrés, s'ils ne faisaient que ressembler à ceux-là.

Cinquièmement, « Confucius, dont l'autorité doit être d'un « très-grand poids à cause de sa probité et de son rare mérite, « n'a jamais révoqué en doute la haute antiquité des principaux « King et l'authenticité de la chronologie chinoise. »

Nous conviendrons sans peine de la probité, du rare mérite

et des lumières de Confucius. Mais, en genre d'histoire, il est venu trop tard, si j'ose le dire, pour pouvoir donner une autorité suffisante à des livres qui lui sont antérieurs de beaucoup * et dont l'authenticité, prise dans leur origine, n'aurait pu être bien constatée que par une suite de témoignages successifs, transmis d'une manière constante jusqu'à lui.

Qu'on me permette encore d'avancer que Confucius ne paraît pas avoir eu une critique entièrement exempte de superstition, à en juger même par ce que rapportent les Annales, et en particulier par le trait du *Kilin*, t. 2, p. 121. « Ce philosophe, dit Visdelou **, a adopté l'une et l'autre fables (celles de la Tortue et celle du Dragon, toutes deux également absurdes), et les a confirmées ouvertement de son suffrage.... Non seulement il approuve les sorts, mais encore il enseigne en termes formels, dans le livre canonique des changements (c'est-à-dire, son commentaire sur l'Y-king), l'art de les détruire; et certainement cet art attaché à ce livre ne se déduit que de ce que Confucius y en a dit. »

J'ajouterai qu'en parcourant différents traits de sa vie, depuis la page 190 du tome 2 des *Annales de la Chine*, jusqu'à sa mort, page 223, on n'y trouvera pas non plus ce caractère de consistance, si je puis parler ainsi, qui eût dû faire honneur à sa philosophie.

Sixièmement : « A la Chine le soin d'écrire l'histoire n'est

---

* Voici ce qu'en dit l'histoire générale de la Chine, t. 2, p. 220 : « Ce sage reprit, cette trente-sixième année du règne de King-ouang, le travail qu'il avait commencé pour mettre en ordre le Chi-sing et le Chu-king. Il remonta à l'empereur Yao, en rassemblant tous les mémoires qu'on avait depuis ce temps-là jusqu'à Mou-kong, prince de Tsin; il en forma le livre qu'on appelle *Chou-king.* » Or, quel fond peut-on faire sur ces mémoires, et par conséquent sur le Chu-king ou Chou-king lui-même?

** Voyez la notice de l'Y-king à la suite du Chou-king, édition de Guignes, p. 409 et 410.

« point abandonné aux particuliers. Un tribunal, érigé exprès « sous le titre de *Haneline*, et composé des lettrés les plus ha- « biles, préside à la confection des Annales. C'est à lui que sont « remis les mémoires de ce qui arrive dans l'empire. Ces mé- « moires sont jetés chaque jour par les historiens publics dans « un coffre scellé des sceaux de l'empire, et auquel on a prati- « qué une ouverture. Ce coffre ne s'ouvre qu'à l'établissement « d'une nouvelle famille impériale; et c'est alors que les mé- « moires sont confrontés et discutés, etc. »

Mais depuis quand cette précaution s'observe-t-elle? quand le tribunal de l'histoire a-t-il été érigé? Car tout ceci, dit Freret *, ne peut convenir au corps entier des Annales. Elles sont composées de deux parties dont la certitude et l'authenticité sont très-différentes. Celle de ces deux parties qui commence à l'an 206 avant Jésus-Christ (commencement de la dynastie des Han), est écrite sur les mémoires contemporains, et n'a été publiée qu'après un examen authentique..... La partie des Annales qui comprend l'histoire des temps antérieurs aux Han est d'une espèce très-différente: c'est une histoire restituée après coup, etc.

Croit-on d'ailleurs que cette manière de dépôt et ce tribunal soient exempts de tout inconvénient? A la faveur de tous ces mémoires tenus secrets pendant si long-temps, est-on à l'abri de toute surprise? La discussion qui se fait sous nos yeux d'ouvrages qui sont publiés à une très-petite distance des événements n'emporte-t-elle pas un plus haut degré de certitude? et le sceau de l'opinion publique ne vaut il pas bien tous les sceaux de l'empire apposés à des écrits clandestins?

« La dernière preuve en faveur des antiquités chinoises, et « celle dont on fait le plus de bruit à l'égard des autres peuples, « ce sont les observations astronomiques. »

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit sur la facilité de calculer les éclipses jusqu'à la création du monde, de supputer des cycles, de citer quelque période astronomique multipliée par elle-même, d'ajuster à des événements vrais ou controuvés, des

* Dissertation sur l'antiquité et la certitude de la chronologie chinoise.

observations et des tables à la manière de chaque peuple et dans toutes les hypothèses possibles. Nous nous contenterons de renvoyer, par rapport aux Chinois, aux remarques du père Ko que nous avons citées plus haut, relativement à la fameuse éclipse du règne de Tchong-kang, tant vantée par le père Gaubil, et à ce qu'a dit de Guignes, qui, ne laissant rien à désirer sur l'article en question *, montre clairement, 1° l'incertitude des observations astronomiques des Chinois pour les premiers temps : 2° le peu d'ancienneté de celle des temps postérieurs relativement à la haute antiquité qu'on veut donner à ce peuple, et leur petit nombre sous l'une et l'autre époques : 3° la très-grande probabilité que, depuis l'an 722 avant Jésus-Christ, les éclipses suivies et certaines marquées en grand nombre par Confucius, et qui, par une singularité remarquable, concourent avec l'ère de Nabonassar, de laquelle les astronomes grecs partaient pour le calcul de leurs observations, ont été empruntées des autres nations : 4° l'apparence assez forte que, même pour ce qui concerne leur astronomie et leurs anciens astronomes, les Chinois ont copié et inséré dans leur histoire ce que l'on a dit des astronomes chaldéens et égyptiens; ce qui se confirme par le rapport de l'époque des observations chaldéennes indiquées par Callisthène avec celles des Chinois.

On a cru pendant long-temps que les Chinois étaient un peuple isolé, qui ne devait qu'à lui-même toutes ses connaissances. Les restes d'une ancienne synagogue qu'on a découverte dans la capitale d'une des provinces de la Chine, et l'entrée des Juifs dans ce royaume sous la dynastie des Han **, les plagiats en genre d'astronomie aperçus par nos savants, et entrevus même par des lettrés chinois, avaient déjà contribué en grande partie à affaiblir cette opinion. De Guignes l'a détruite entièrement par le mémoire qui a été lu le 18 avril 1777 dans la séance publique de l'académie des inscriptions, et qui n'est que l'abrégé de deux autres mémoires très-étendus que l'auteur a communiqués à l'a-

---

* Voyez la préface du Chou-king, p. 29 et suiv.

** Voyez les lettres édifiantes, recueils septième et trente et unième de l'ancienne édition.

cadémie. Il y donne depuis l'an 65 de Jésus-Christ l'histoire de la religion indienne dans la Chine; et il y montre combien, depuis cette époque, et même long-temps auparavant, les liaisons de la Chine avec l'Inde et avec les autres peuples d'occident ont dû servir au progrès des sciences et des arts chez cette nation. Il n'avance rien qui ne soit appuyé du témoignage même des historiens chinois.

D'après l'étude la plus approfondie de ces mêmes auteurs, de Guignes a achevé de nous convaincre du peu d'authenticité de la chronologie chinoise, par le nouveau mémoire qu'il a lu à l'académie des inscriptions au commencement de l'année 1779.

Il y prouve, 1° que le célèbre passage de Meng-tzé, *Cœli altitudo est sublissima*, etc., dont Fréret s'est servi pour appuyer, à quelques égards la chronologie et les antiquités chinoises, n'est point tel qu'il l'a cité; que ce savant a été induit en erreur par les traductions que le père Noël et le père Couplet ont données de l'ouvrage de Meng-tzé, où ils ont inséré dans le texte même ce qui n'était qu'un commentaire d'écrivains modernes; en sorte qu'en rétablissant le vrai texte dans toute son intégrité, il ne prouve plus rien de ce qu'on lui fait prouver *.

2°. De Guignes fait voir que les plus anciens historiens et les livres les plus authentiques des Chinois ne renferment rien d'où l'on puisse conclure avec fondement une si haute antiquité, qui n'est appuyée en effet que sur les systèmes et les inventions d'auteurs plus récents, dont il donne la liste la plus exacte et la plus étendue.

---

* Voici la traduction du passage de Meng-tzé, telle que la donne Fréret dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. 15, in-4. et t. 29 de l'édition in-12. p. 347. Nous mettrons en lettres italiques les mots qui, selon la remarque qu'en a faite de Guignes, en remontant aux sources mêmes, ne se trouvent point dans le texte, mais seulement dans les commentaires modernes.

« La distance qui nous sépare des astres est presque infinie;
« l'étendue du ciel dans lequel ils font leurs cours est immense;

3°. Il prouve que les Chinois ont été en relation avec les anciens peuples, de qui ils ont tiré la plupart des connaissances dont on leur fait honneur.

4°. Il prouve que, dans les temps où on leur suppose de si belles lois et un si grand empire, ils étaient bornés à un petit nombre de provinces et environnés de peuples sauvages et barbares qui les pressaient de toutes parts, et au milieu desquels il était impossible qu'ils eussent acquis le haut degré de civilisation qu'on veut bien leur prêter.

5°. Il démontre enfin que, jusque vers l'an 800 avant Jésus-Christ, leur histoire n'a absolument rien de certain, et qu'à cette époque ils ne pouvaient être fort anciens *.

Terminons par deux réflexions cette note que nous avons crue nécessaire. La première, que, quand il serait vrai que quelques-unes des observations astronomiques dont on a prétendu se prévaloir pour exalter l'antiquité de certains peuples, et pour

---

« cependant, si nous examinons attentivement les mouvements « célestes, et que nous recherchions avec soin les différents lieux « où se sont trouvés les astres, alors, quoiqu'il se soit écoulé « plusieurs milliers d'années *depuis le solstice d'hiver dans lequel « on établit un calendrier, et qui se trouve joint avec la syzygie « de la lune à minuit d'un jour kia-tzé*, il sera facile de détermi- « ner quand cela est arrivé. »

Nous avons ici un bel exemple des calculs faits après coup, et adoptés dans la suite avec tant de confiance par les écrivains même les plus savants et les plus éclairés.

* On a donné dans le *Journal des savants*, (juin 1779) le précis d'un autre mémoire qui a été inséré depuis dans le quarante-deuxième volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, dans lequel de Guignes examine quelle a été l'étendue de l'empire de la Chine depuis sa fondation jusqu'à l'an 249 avant Jésus-Christ, et en quoi consistait la nation chinoise dans cet intervalle. Il a paru encore un précis en juillet, relatif au mémoire dont nous avons parlé ci-dessus (p. 257) dans lequel de Guignes examine les fondements de l'ancienne histoire chinoise.

affaiblir l'autorité du texte sacré, seraient mieux fondées qu'elles ne le sont en effet (je ne parle pas de celles qui, ramassées çà et là sans examen et sans critique, ne portent que sur de vaines conjectures et sur des suppositions); il s'en faudrait de beaucoup qu'elles ne prouvassent pour la haute antiquité de ces peuples tout ce qu'on veut leur faire prouver. La longue vie des premiers hommes, tels que l'Écriture nous les présente, leur état et leur genre d'occupations, ont dû les rendre presque universellement astronomes. Les patriarches, pasteurs, agriculteurs, ont dû multiplier les observations et les transmettre à leurs enfants, qui y joignaient les leurs et les laissaient également à ceux qui venaient après eux *. De là a dû se former un dépôt de connaissances, de remarques et d'époques astronomiques, plus ou

* Bailly, dans son *Histoire de l'astronomie ancienne*, *éclaircissements*, liv. 1, parag. 1, cite en effet un passage de Josèphe, liv. 1, chap. 3, où il parle ainsi des enfants de Seth : « On doit « à leur esprit et à leur travail la science de l'astrologie (les an- « ciens, dit Bailly, confondaient sous ce nom l'astrologie judi- « ciaire et la saine astrologie); et, parce qu'ils avaient appris « d'Adam que le monde périrait par l'eau et par le feu, la « crainte qu'ils eurent que cette science ne se perdît auparavant « que les hommes en fussent instruits les porta à bâtir deux co- « lonnes, l'une de brique, l'autre de pierre, sur lesquelles ils « gravèrent les connaissances qu'ils avaient acquises, afin que, « s'il arrivait qu'un déluge ruinât la colonne de brique, celle de « pierre demeurât pour conserver à la postérité la mémoire de « ce qu'ils y avaient écrit. Leur prévoyance réussit, et on assure « que cette colonne de pierre se voit encore aujourd'hui dans la « Syrie. »

Quelque jugement que l'on porte de ce passage de Josèphe, il sera toujours vrai de dire, comme nous le faisons ci-dessus, 1° que la longue vie des patriarches, surtout avant le déluge, et leur genre d'occupations, les mettaient beaucoup plus à portée qu'on ne l'a été dans les âges suivants d'observer, par exemple, la constance du mouvement et du retour des comètes, dont Apollonius Myndien avait pris l'opinion dans la Chaldée,

moins conservé, plus ou moins altéré parmi les nations qui ont tiré d'eux leur origine, sans que celles-ci aient eu besoin de grands efforts pour laisser en ce genre aux générations futures des traditions insérées par la suite et après coup dans des histoires fabriquées long-temps après les premiers événements.

On rapporte que Cassini, voyageant dans une de nos provinces et se trouvant dans un village, demanda aux paysans s'il y avait quelqu'un parmi eux qui eût une certaine connaissance des astres. Ils lui indiquèrent un villageois qui depuis long-temps gardait les troupeaux, et que Cassini trouva si instruit de l'état du ciel, sans rien savoir des différents noms que nous donnons aux planètes, qu'il l'emmena avec lui, et n'eut pas de peine à en faire, selon notre méthode, un savant. Sans prétendre garantir ce fait qu'on suppose très-ancien, il y a d'ailleurs à Paris beaucoup de gens de lettres distingués qui ont connu Duval, mort en 1776, garde du cabinet des médailles, et auparavant

---

la période astronomique de 600 ans, dont toutefois l'origine s'explique très-bien sans cela *, le cycle lunaire de 19 ans, si comme le pense Bailly, il est bien antérieur à Méton; et 2° qu'il est assez naturel de penser que c'est à eux que les descendants de Noé ont dû les connaissances qu'ils ont répandues parmi les premiers peuples, et qui datent de la plus haute antiquité. Voyez sur cela les savantes et sages réflexions de Bailly, dans l'ouvrage que nous venons de citer, liv. 3, parag. 3 et suiv., et les éclaircissements sur le liv. 2, parag. 4 et suiv. Bailly y rapporte cet autre passage de l'historien juif. « Dieu, dit Josèphe, « en parlant des patriarches qui ont précédé le déluge et qui ont « vécu près de mille ans, Dieu leur prolongeait la vie, tant à « cause de leur vertu, que pour leur donner les moyens de per- « fectionner les sciences de la géométrie et de l'astronomie qu'ils « avaient trouvées; ce qu'ils n'auraient pu faire, s'ils avaient « vécu moins de 600 ans, parce que ce n'est qu'après la révolu- « tion de six siècles que s'accomplit la grande année. »

* *Voyez un mémoire de Le Gentil, académie des sciences année 1756.*

bibliothécaire du prince François de Lorraine, d'abord à Florence et ensuite à Vienne, lorsqu'il fut devenu empereur. Ce prince, dans sa jeunesse, étant à la chasse, rencontra le jeune Duval gardant un troupeau, et en même temps occupé d'un livre d'astronomie qu'il entendait fort bien, et muni d'un long tube qu'il s'était fabriqué pour observer les astres. Touché des efforts du jeune pâtre, il se chargea de son éducation; et depuis il l'a toujours eu à son service. Qu'on juge par là, et par les exemples que nous offrent tous les jours les gens de la campagne, de ce qu'a dû produire dans les patriarches avant le déluge, ainsi que dans les descendants de Noé et de ses enfants, une vie de plusieurs siècles sous un plus beau ciel que le nôtre, et, en leur supposant assez de lumières sans doute pour fixer leurs observations, les lier entre elles, et en former ce qu'on peut appeler une science.

Une seconde réflexion est qu'il n'y a rien dans la nature qu'on n'ait mis à contribution pour contredire le témoignage de Moïse. Les astres et les saisons, le sein des mers, la surface et les entrailles de la terre, l'histoire du genre humain, tout a fourni matière aux objections de l'incrédule. Elles se reproduisent de jour en jour sous mille formes différentes, et s'évanouissent tour à tour sans laisser aucune trace constante, aucun monument durable de leur solidité. Il semble qu'en livrant le monde à la dispute des hommes, Dieu leur ait dit comme aux vagues de la mer qui devaient se briser contre le rivage: « Élevez-vous si « haut qu'il vous plaira, agitez-vous, tourmentez-vous dans « tous les sens, les flots tumultueux de vos opinions, souvent « contraires, vos discussions profondes, vos savantes recherches « viendront se briser contre les temps que j'ai marqués, contre les « faits que j'ai dictés; et ma parole sainte restera seule immuable. »

PAGE 196.

(3) *Aux Indes enfin*, etc. Ce n'est plus en effet des Chinois seulement que l'on vante si fort la haute antiquité; c'est aux Indes surtout que quelques-uns de nos philosophes ont prétendu trouver la nation la plus anciennement policée. Les bramines, dit-on, qui entretiennent dans le peuple la plus stupide

idolâtrie, ont cependant entre leurs mains les plus anciens livres du monde, écrits par leurs premiers sages, et dans lesquels on ne reconnait qu'un seul être suprême.

Si toutefois nous demandons sur quoi est fondée l'opinion qu'on s'est formée de ces livres, auxquels les bramines assignent pour époque la création, ou qu'ils placent du moins au commencement du Caliougam, ce qui concourt avec le temps du déluge, on nous répondra que c'est sur une tradition immémoriale, constante et uniforme dans l'ordre des bramines eux-mêmes. Mais, comme l'a dit un de leurs plus zélés partisans, « de quel« que poids que puisse être une pareille tradition (et quel si grand poids peut-elle avoir quand elle est dénuée de toute autre preuve) « il est très-permis de révoquer en doute cette antiquité « jusqu'à ce qu'on nous prouve incontestablement la date des « Shaster, et qu'on nous fasse voir dans les *Védas* mêmes l'his« toire religieuse marchant parallèlement avec l'histoire politique « et civile. »

En attendant qu'on ait rempli cette tâche, et qu'on nous ait donné sur les Indiens et sur leurs livres des notions plus exactes qu'on ne nous en a donné jusqu'ici, puisque, de l'aveu des hommes les plus éclairés dans cette partie, nous avons besoin de réformer presque toutes les idées qu'on nous avait fait naître à cet égard, on peut consulter dans les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. 38, in-4°, p. 312, les *Réflexions* de Guignes sur le *Bagavadam*, un des dix-huit *Pouranam* ou livres sacrés des Indiens. On y verra quelle est à peu près l'époque de cet ouvrage, qui doit être, ou peu s'en faut, de même date que les Védas; combien elle diffère de l'opinion que l'on en avait conçue; combien ces livres sont modernes en comparaison de l'antiquité qu'on voulait bien leur prêter *; et combien d'ailleurs,

* Voyez ce qu'en dit aussi le baron de Sainte-Croix, qui nous a donné l'*Ezour-Védam*, traduit du *Samscretam* par un brame, *Observations préliminaires*, *p.* 132 *et suivantes*, t. 2, pag. 81, note, et ailleurs. Plus on acquiert de nouvelles lumières à cet égard, et plus on est forcé de rabattre du respect que l'on avait cherché à nous inspirer pour cette prétendue antiquité si

sans parler du soupçon bien fondé que les Indiens ont eu connaissance des écrits de Moïse, ces Védas offrent de traits de conformité avec les grandes traditions consignées dans nos livres saints; traditions plus ou moins altérées, comme elles l'ont été parmi toutes les nations, et noyées dans les fables les plus absurdes, dans les contes les plus puérils qu'on puisse imaginer. De ce qu'il y a de plus pur en apparence dans ces traditions se forme, à ce qu'on a lieu de conjecturer, la doctrine secrète et symbolique des brames; et de ce qu'il y a de plus grossier se forme celle qu'ils ont répandue et qu'ils maintiennent parmi le peuple : car la double doctrine reprochée avec tant de raison aux philosophes se retrouve en effet partout, excepté dans la véritable religion.

De Guignes nous a donné des lumières plus précises encore, dans un mémoire qui se trouve dans le quarantième volume des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, et qui a pour titre : *Recherches historiques sur l'établissement de la religion indienne dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, et sur les livres fondamentaux de cette religion, qui ont été traduits de l'indien en chinois.*

---

prodigieusement exaltée; plus on aperçoit, même dans le petit nombre d'ouvrages indiens qui nous sont connus, des traces frappantes d'un christianisme corrompu et étrangement défiguré, soit par les manichéens répandus après la mort de leur maître dans les Indes, où ils s'étaient réfugiés, soit par les brames eux-mêmes. Voy. *Observ. prélim. p.* 91 *et suiv.* L'éditeur, *p.* 151, *et tome* 2, *page* 201, répond à quelques assertions de Voltaire, l'un des premiers qui ait si fort préconisé parmi nous la haute antiquité des livres sacrés des Indiens. Il prouve aussi, p. 215, que *leurs calculs sur l'antiquité du monde ne sont que les rêves de leur imagination;* et il cite sur leurs périodes une observation de Le Gentil, bien propre à détruire toute la confiance qu'on aurait pu avoir, même dans leur période courante, qui est celle qu'ils appellent *Caliougam.* Cette observation est tirée des *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1772, part. 1, page 191.

Il répond tout à la fois, dans ce mémoire, et à ceux qui ont prétendu que le berceau des connaissances humaines devait être placé dans l'Inde, et à ceux qui, attribuant la plus haute antiquité aux Tartares de Sibérie, ont voulu que les sciences fussent nées dans la Tartarie.

Il fait voir aux premiers, par l autorité des plus anciens historiens, que les Indiens étaient encore plongés dans l'ignorance la plus profonde et dans la barbarie, lorsque les Égyptiens, les Phéniciens, et les Chaldéens se distinguaient par leurs connaissances et leur habileté dans les arts. D'après le témoignage même des Indiens, celui qui le premier les a policés se nommait Chekia-Mouni; et ceux qui font remonter sa naissance à l'époque la plus reculée la fixent à l'an 1122 avant l'ere chrétienne. Il paraît d'ailleurs que sa religion et ses lois ne se répandirent dans l'Inde qu'avec beaucoup de lenteur; elles pénétrèrent encore plus tard au-delà du Gange, ainsi que les sciences. Toute l'Inde a donc été long-temps à se policer.

Une partie des connaissances que les Indiens ont acquises paraît avoir été empruntée des Grecs, qui, depuis Alexandre, devenus maîtres de la Bactriane et ensuite des bords de l'Indus, s'étaient répandus de tous côtés dans l'Inde, et continuèrent depuis à fréquenter ces régions. Faute de connaître ces relations entre les Grecs et les Indiens, on attribue à ceux-ci des connaissances qui, dans l'origine, ne leur appartiennent pas. Ceux qui ont examiné les traités d'astronomie composés par ces derniers pensent qu'ils sont faits d'après les principes d'Hipparque et de Ptolémée. Un raja indien, qui a fait traduire dans ces derniers temps les tables de La Hire, et qui les a publiées sous son nom, pourra ainsi par la suite passer pour un grand astronome.

De Guignes prouve, en second lieu, contre le sentiment de ceux qui ont poussé plus loin le paradoxe, et qui ont placé le berceau des sciences dans la Tartarie, que ce pays a toujours été habité par des peuples nomades et barbares, qui pouvaient à peine se mettre à l'abri de la rigueur de leur climat, et qui vers l'ère chrétienne n'avaient nulle connaissance de l'écriture. Il n'existe aucun monument historique de ces peuples : et si quelques Tartares ont écrit dans des temps assez modernes, c'est

qu'ils demeuraient ou en Perse ou à la Chine. Comment des peuples, toujours si ignorants et qui le sont encore, ont-ils été autrefois si savants? l'Égypte, quoique dans l'état de barbarie où elle est aujourd'hui, nous offre partout des vestiges de son ancienne splendeur. Pourquoi la Tartarie ne nous en offre-t-elle aucun? C'est des Indiens que les Tartares tiennent leurs faibles lumières ainsi que leur religion. Vers l'an 162 avant Jésus-Christ, quelques nations tartares, suivant les historiens chinois, s'approchèrent de la Bactriane, et pénétrèrent ensuite dans les Indes; dès lors elles connurent la religion indienne et l'embrassèrent *. Mais il est prouvé que ce ne fut que vers l'an 572 de Jésus-Christ que la religion indienne s'établit au centre de la Tartarie, et qu'on y construisit des temples. Les ruines de ces temples, et celles de quelques forteresses qui ont été construites par les Chinois dans ce pays, sont sans doute les vestiges des monuments que l'on suppose avoir été élevés par une nation ancienne et savante; conjecture destituée de toute vraisemblance.

* De Guignes parle en peu de mots de cette religion. L'idolâtrie la plus absurde, les fables les plus révoltantes, forment celle que les philosophes de l'Inde enseignent au peuple, et qui constitue la religion vulgaire. Quant à celle des philosophes ou des brames que l'on a tant vantée et qui consiste à n'admettre qu'un seul Dieu, qui est l'âme du monde, répandue dans toute la nature, et se transformant en tout ce qui existe, elle n'est pas, à tout prendre, moins extravagante. Les livres dans lesquels est consignée cette doctrine, accompagnée elle-même de mille absurdités, sont interdits au peuple. Personne, s'il n'est de la race des brames, ne peut lire les Védas.

Comme ces deux doctrines, l'une populaire et l'autre philosophique, ont passé à la Chine, on a traduit en chinois tous les livres qui les concernent. « J'ai sous les yeux, continue de Guignes, celui qui est la base de la doctrine des philosophes (le livre des brames), livre que l'on regarde comme le fondement de cette religion. J'en donne dans le second mémoire une notice étendue. La sagesse attribuée aux Indiens ne peut en tirer un

Presque toutes les nouvelles opinions sont ainsi fondées sur de pures conjectures : « Moyen, dit de Guignes, dont on abuse depuis quelque temps avec trop de hardiesse pour établir une foule de paradoxes, parce qu'on ne consulte pas les véritables sources, et qu'on se livre trop à sa propre imagination. »

En effet, tout récemment encore, un auteur ingénieux, non moins recommandable, non moins cher à la société par les qualités de son cœur que par celles de son esprit, mais un peu trop indulgent peut-être pour le goût dominant de son siècle, a voulu faire revivre un ancien peuple détruit et oublié, qui paraît bien n'avoir jamais existé. Il entreprend de saisir le principe d'unité qui a dû produire les rapports nombreux et frappants qu'on observe entre les nations dispersées sous différentes latitudes. Ce principe, selon lui, c'est l'existence d'un peuple primitif qu'il place dans la Sibérie *, et qu'il suppose avoir été détruit par une grande révolution arrivée sur notre globe. En con-

---

grand avantage. On serait tenté de croire qu'elle a pour compagnes la folie et la fourberie. » Voyez les *Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. 40.) Le père Pons, écrivant des Indes orientales au père Duhalde, et versé d'ailleurs dans la langue des Indiens, présente, sur leur doctrine et sur leurs livres, des détails conformes à ceux de Guignes.

(Voyez les *Lettres édifiantes*, t. 26 de l'ancienne édition.)

* Ce n'est plus seulement du plateau de Sibérie que Bailly le fait descendre. Il l'avait placé dans ses *Lettres sur l'origine des sciences*, au 49e degré de latitude; dans celles sur l'*Atlantide de Platon* (espèce de roman philosophique inventé, à ce qu'il semble, par le disciple de Socrate pour flatter les Athéniens et leur faire goûter par cette amorce quelques vérités utiles), notre savant académicien recule sa première habitation jusque vers le 79e dégré, et la place dans le Spitzberg. Nous ne nous arrêterons pas à relever les contrariétés et les invraisemblances de ce nouveau système, moins fondé encore que celui de Baër, et qui d'ailleurs, à quelques incorrections près échappées à l'auteur des *observations*, se trouve suffisamment réfuté dans le *Journal des savants*, (février 1779). Tout ce que nous nous permettons

sidérant avec attention l'état de l'astronomie à la Chine, dans l'Inde, dans la Chaldée, il y trouve plutôt *les débris que les éléments d'une science*. Il aperçoit des conformités bien remarquables entre les Chinois, les Chaldéens, les Indiens et tous les anciens peuples, dans les traditions, dans les usages, dans la philosophie, dans la religion, dans les sciences, et dans les institutions qui y sont relatives. Il retrouve généralement parmi eux l'usage des libations, le tableau de l'innocence primitive du monde et de l'âge d'or, le souvenir du déluge, les alarmes qu'il a répandues sur la terre, le culte des montagnes, la tradition des géans, l'usage d'orienter les temples, la subdivision de l'année en douze mois ou lunes, la période des sept jours, un même législateur pour les sciences, les arts et la religion, une grande uniformité dans la marche des idées, et enfin des *traces partout conservées de l'ignorance qui succède à la lumière*. Il assure que toutes ces conformités ne sont pas le produit de la communication, qu'elles ne tiennent point essentiellement a la nature, qu'elles naissent d'une identité d'origine entre les anciens peuples, et sont les restes des institutions d'un peuple encore plus ancien

A la réserve de ce dernier article, pris dans le sens de l'auteur, et dans les développements qu'il en donne, nous tomberons aisément d'accord de ce que nous venons d'extraire de ses lettres. Nous conviendrons avec lui des rapports de conformité qui se trouvent entre les anciens peuples. Comme lui, nous apercevrons parmi eux de faibles clartés qui succèdent à un plus grand jour. Nous avouerons sans peine que le genre humain a commencé par des lumières plus étendues et plus pures que celles

---

de dire, en rendant hommage à l'érudition de Bailly, à l'élégance de son style, et aux richesses de son imagination, c'est que nous aurions souhaité qu'au lieu de mettre en pure perte tant d'esprit dans de pures fictions, il se fût borné, puisqu'il était question d'histoire, à consulter, sur l'origine des différents peuples, nos divines Écritures, qu'il regarde avec raison *comme le livre qui renferme la tradition la mieux suivie et la mieux conservée, comme la source la plus pure de l'histoire*. (Page 111 des *Lettres sur l'Atlantide de Platon.*)

qu'il n'a recouvrées par la suite qu'avec beaucoup d'efforts. Nous irons encore plus loin, nous dirons que l'âge d'or, que l'enfance du monde a été en effet un état de société très-policée entre les hommes, non pas à notre manière, si je puis parler ainsi, mais plutôt à la manière des patriarches, de ces premiers pères de toutes les nations. Nous dirons que l'état sauvage est la dégradation, la corruption de l'état naturel, bien loin d'être le premier état de l'homme, comme on le suppose si gratuitement dans tant de beaux rêves qu'on imprime tous les jours sur l'état de nature *. En un mot, nous recevrons tout ce qui est fondé sur des traditions constantes, sur des faits non équivoques, tout ce qui part d'époques certaines. Mais, quand il ne sera plus question que de vaines conjectures, nous ne les mettrons point à la place de ce que nous enseigne l'Écriture sainte. Nous n'aurons point recours à un peuple primitif, lorsqu'une première famille qui a existé avant et après le déluge nous suffit pour rendre raison de cette *identité d'origine* qu'on remarque entre les anciens peuples, et de ces traces de lumière auxquelles l'*ignorance a succédé*. Nous ferons même observer qu'il est d'autant moins convenable de recourir à une nation primitive, à un peuple antérieur situé au nord de l'Asie, que non-seulement cette tradition universelle, qu'on a fait valoir avec tant de raison, ne nous

* C'est une vérité que l'auteur de l'*Antiquité dévoilée* a aperçue. « On appelle communément *état de nature* l'état errant et vagabond où l'homme vécut long-temps : rien de plus commun parmi nous que de dire que les sauvages sont dans l'état de nature. Cette façon de parler est fausse, ou du moins demande à être expliquée. L'état de nature animale est un état sans réflexion, soumis au hasard et au caprice, qui rapproche l'homme de la brute. L'état de nature convenable à un homme est un état de raison et de réflexion, puisqu'il est de l'essence de son âme de penser et de réfléchir. C'est donc par cet état seul qu'il a pu commencer ; l'homme n'est tombé dans la vie sauvage, qui n'est qu'un état de nature animale, que lorsqu'il a cessé de raisonner sur les mœurs et sur les usages qu'il tenait de ses ancêtres, ou lorsqu'il a continué à les suivre sans en connaître l'esprit. » (Liv. 6, chapitre 2.)

en parle pas, mais que dans le fait elle en contredit l'existence. Nous ne fonderons point une hypothèse ingénieuse, mais trop peu vraisemblable, sur une fiction de Platon, dans laquelle, en rapprochant quelques endroits du *Timée* et du *Critias*, il serait aisé de faire voir que ce philosophe, faute d'attention et de mémoire, s'est trahi lui-même. Pour tout dire enfin, nous expliquerons, sans beaucoup de difficulté et d'après des fondements solides, ce que par des suppositions et des vraisemblances éloignées on explique avec tant de peine et si imparfaitement.

MÊME PAGE.

(4) *Les Égyptiens et leurs dynasties confuses.* Les efforts que les plus savants critiques ont fait pour débrouiller le chaos de la chronologie des Egyptiens n'ont servi qu'à prouver l'impuissance où nous sommes de rien établir de certain à cet égard.

Ceux qui ont le plus vanté la chronique de Manéthon, se sont accordés à mettre au rang des fables la partie où il fait entrer le règne des dieux, et se sont formé sur le reste des systèmes particuliers d'après lesquels chacun a arrangé les dynasties et les règnes à son gré, selon le plan qui lui convenait le mieux.

Ce qui a augmenté l'embarras des chronologistes, c'est la liste donnée par Ératosthène de trente-huit rois de Thèbes, qui ne sont pas compris dans les dynasties de Manéthon; c'est la différence qui se trouve, 1°. entre Jules Africain et Eusèbe, relativement aux noms des rois de ces mêmes dynasties, à leur nombre, et à la durée de leur règne; 2°. entre Jules Africain, Eusèbe et le Syncelle; 3°. entre Hérodote, Diodore de Sicile et Josèphe, qui sur ces mêmes rois ne s'accordent ni entre eux, ni avec Manéthon et Ératosthène *.

Les chronologistes modernes, se partageant, ainsi que les anciens, en diverses opinions, se montrent, comme on l'a ob-

* Voyez les différentes tables de tous ces écrivains dans l'*Histoire universelle* des savants anglais, traduction *in*-4° tome 1, pag. 414 et suivantes.

servé, beaucoup plus habiles à se réfuter les uns les autres qu'à démontrer quelque chose de certain et de positif.

Au reste, soit qu'ils rejettent avec le P. Pétau les dynasties de Manéthon comme fabuleuses; soit qu'ils pensent qu'on doive seulement en retrancher les quinze ou seize premières, en les regardant d'ailleurs comme successives; soit qu'ils les considèrent avec le chevalier Marsham comme collatérales, sans prendre décidément parti pour aucun d'entre eux, nous nous bornerons à dire que nous aurions peut-être, comme bien d'autres, assez de peine à convenir que les Égyptiens aient eu très-anciennement des annales ou les aient conservées.

Les contes absurdes et sans nombre dont l'ancienne histoire d'Égypte est semée, et qu'on peut voir en partie dans Hérodote (liv. 2); les hiéroglyphes qui ont servi, dans l'origine, de matériaux à cette histoire, et qui ont souffert tant d'explications, tant d'interprétations différentes; les mémoires formés d'après ces matériaux par des prêtres, qui, selon Diodore de Sicile (liv. 1), les tenaient en dépôt dans les archives de leurs temples, et les avaient reçus de leurs prédécesseurs par une tradition immémoriale, ce qui leur ouvrait un vaste champ pour vanter impunément leurs antiquités; l'incendie de ces temples et des monuments sacrés sous Cambyse, qui entreprit de les anéantir; bien d'autres révolutions qu'ils ont éprouvées; mille détails qu'il y aurait à faire sur tous ces points si intéressants seraient bien capables d'inspirer une sorte de défiance, si l'on n'aimait mieux se reposer à cet égard sur l'autorité de ceux qui ont assez de lumières pour percer la nuit des temps, et assez de constance et de droiture pour discuter à fond ces anciennes histoires, le tourment des têtes les mieux faites, et quelquefois l'écueil des savants. Quant à nous, qu'il nous suffise d'observer que l'on a employé, par rapport à nos livres, la critique la plus sévère, et qu'aux yeux de tout homme impartial et vraiment éclairé, ils en ont soutenu l'épreuve; tandis qu'à l'égard des histoires profanes, on paraît toujours également fondé à répéter les mêmes questions : sur quels témoignages portent ces histoires, lorsqu'on veut remonter à des auteurs contemporains? quels monuments certains et plus sûrs que des dates supposées, que des calculs

souvent empruntés, souvent trompeurs, apporte-t-on en preuve de leur authenticité? de quels points suffisamment établis, de quels faits part-on? et quelle chaîne de traditions bien soutenues nous conduit jusqu'au temps où ces faits sont arrivés *?

PAGE 205.

(5) *Quelques changements faits par des copistes, etc.* On veut trouver dans le Pentateuque, dit l'auteur du *Journal de Trévoux*, des anachronismes; mais on oublie que Moïse n'était pas moins le prophète que le législateur de son peuple. On critique l'anti-

---

* A s'en tenir néanmoins à ce qu'on veut bien admettre comme recevable, et, si l'on veut même, comme suffisamment assuré dans les histoires profanes des anciens peuples, voici le témoignage non suspect que rend un de nos critiques les plus éclairés à l'accord qui se trouve entre elles et la chronologie sacrée, à l'égard de laquelle Fréret ne reconnaît toutefois *pour la vraie chronologie celle que des Septante et celle des Samaritains* : « Je « me suis attaché, dit ce savant, à éclaircir et à discuter l'ancienne « chronologie des nations profanes; j'ai reconnu par cette étude « qu'en séparant les traditions vraiment historiques, anciennes, « suivies et liées les unes aux autres, et attestées ou même fon- « dées sur des monuments reçus comme authentiques, qu'en les « séparant, dis-je, de toutes celles qui sont manifestement fausses, « fabuleuses, ou même nouvelles, le commencement de toutes « les nations, même de celles dont on fait remonter le plus haut « l'origine, se trouvera toujours d'un temps où la vraie chro- « nologie de l'Écriture montre que la terre était peuplée depuis « plusieurs siècles. » *Mémoires de l'académie des inscriptions*, tome 18, in-4°. *Suite du Traité touchant la certitude et l'antiquité de la chronologie chinoise.* Sur quoi il faut encore observer que Fréret s'attache dans ce mémoire à défendre l'ancienneté des Chinois, ainsi que dans d'autres il défend celle des Indiens, d'après des monuments et des preuves qui, à en juger par les notions plus précises qu'on a acquises depuis quelque temps sur ces objets, ne sont rien moins qu'incontestables, comme nous l'avons fait voir dans les notes précédentes.

cipation des noms qui ne furent donnés aux villes qu'après la mort de Moïse; mais, outre qu'elles peuvent être ainsi nommées par prédiction, comme Cyrus le fut par son nom deux siècles environ avant sa naissance, serait-il contre la pureté et l'intégrité du texte que les reviseurs et les copistes, pour le rendre plus intelligible, eussent remplacé par des noms plus connus les noms donnés anciennement aux villes dans le Pentateuque? On voudrait qu'une religion céleste dans son origine, dans son objet et dans sa fin, ne fît point venir à l'appui de ses lois des récompenses et des châtiments temporels: mais le génie du peuple, la nature du gouvernement théocratique dont Moïse était le ministre, n'exigeaient-ils pas ces ressorts pour contenir un peuple dont les révoltes réitérées nous prouvent assez la grossièreté et l'inconstance? Ce que nous lisons de la vie de ses patriarches nous apprend que ce peuple n'a pu ignorer les promesses de sa religion pour l'autre vie, consignées dans le dépôt des saintes Écritures; et sa conduite nous démontre que cette croyance n'était pas un frein pour la dureté de son caractère. » (Voyez les *Preuves de la religion, par Le François*, tome 2, sect. 2, chap. 4.)

MÊME PAGE.

(6) *Quelques variantes qui, par le peu d'importance des objets, etc.* J'ai vu bien des incrédules tirer avantage de ce qu'on leur avouait que, sur des objets peu importants, quelques fautes avaient pu se glisser dans les différents textes par la faute des copistes, par le grand nombre de mains par lesquelles ces livres ont passé, par la facilité des méprises en genre de calcul, puisqu'un point de plus ou de moins sur une des lettres numérales forme dans l'hébreu une différence considérable. Mais ce triomphe est bien mal fondé; car enfin des passages peu essentiels pour le fond ne concluent rien contre ceux qui sont de quelque importance pour les faits, ou qui intéressent le dogme et la morale; en voici la raison: c'est que ceux-ci sont soutenus d'une tradition constante, qu'ils sont appuyés sur des monuments certains, qu'ils sont sensibles pour tous, et ne donnent par là aucun lieu aux inattentions et aux incorrections; qu'ils sont liés d'ailleurs aux autres parties de la religion, et font un tout com-

plet avec elle. Aussi voyons-nous que les altérations et les différences d'un texte à l'autre ne tombent nulle part sur de pareils objets.

PAGE 212.

(7) *Presque toutes les nations ont eu l'idée de la création du monde. etc.....* Toutes sans exception ont eu l'idée de son commencement. « C'est un fait, dit Pouilly *, attesté par la tradition de tous les peuples de la terre. Transportons-nous dans l'ancienne Égypte, dans la Chaldée, dans la Perse, dans les Indes, à Siam, à la Chine, au Japon, chez les anciens peuples du Nord, enfin dans l'ancienne Grèce, toutes ces différentes nations nous diront d'une voix unanime : *La terre n'a pas toujours été, et il y a eu des premiers hommes qui ont donné à leurs enfants une vie qu'ils n'avaient reçue que d'une main invisible.* Si nous traversons la mer du Sud, nous entendrons la même voix au Mexique, au Pérou, dans les îles. Cette tradition du commencement du monde, si ancienne et si étendue, rassemble toutes les autres conditions qui peuvent la porter au plus haut degré de certitude. Le fait qu'elle conserve est d'une grandeur et d'une simplicité à se transmettre aux siècles les plus reculés. . . . Elle n'est combattue par aucune autre tradition... Je dis plus; il est des faits constants qui ont avec elle une liaison naturelle. Telle est la persuasion où sont tous les peuples, dans toutes les parties du monde, de l'existence de Dieu, comme première cause toute-puissante et intelligente... Le fait que nous a transmis cette tradition universelle du commencement du monde est même de nature à n'avoir pu être inventé. Tous les peuples n'eussent point douté de l'éternité du monde, si en effet le monde était éternel. Où eussent-ils puisé l'opinion de son commencement? leur expérience, ni celle de leurs ancêtres, ne le leur aurait pas

* Tout ceci est pris en substance des Mémoires de l'académie des inscriptions, nouveaux Essais de critique sur la fidélité de l'histoire, 22 décembre 1724. Voyez, à l'endroit même d'où l'on a extrait cette note, les citations de Pouilly relativement aux traditions des différents peuples.

appris; elle leur aurait au contraire montré un monde toujours subsistant. Ils eussent donc jugé que le monde avait toujours subsisté. »

MÊME PAGE.

(8) *Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme.* On forme contre cette première origine de tout le genre humain deux difficultés : l'une est la différence des blancs et des nègres, qui prouve, dit-on, que tous les hommes ne sortent pas d'un premier homme; l'autre est le peu de communication qu'il y avait entre les hommes de l'ancien continent et ceux du nouveau. Buffon répond abondamment à ces deux objections; à la première, par une description exacte des différents peuples qu'on nous oppose. Il fait voir quelles sont en eux les raisons de la variété des couleurs, et conclut de cette manière : « Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'espèces essentiellement différentes entre elles; qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espèce d'hommes qui, s'étant multipliée et répandue sur toute la surface de la terre, a subi différents changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques, et aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblants; que d'abord ces altérations n'étaient pas si marquées et ne produisaient que des variétés individuelles; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espèce parce qu'elles sont devenues plus générales, plus constantes par l'action continue de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées et qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des pères et mères passent à leurs enfants; et qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures et accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées et rendues constantes que par le temps et l'action continuée de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparaîtraient aussi peu à peu avec le temps, ou même qu'elles deviendraient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistaient plus, ou

si elles venaient à varier dans d'autres circonstances et par d'autres combinaisons. »

(Fin du *Discours sur les variétés dans l'espèce humaine.*)

Pour la seconde difficulté, voici ce que dit le même auteur : « Quant à leur première origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre; la ressemblance des sauvages de l'Amérique septentrionale avec les Tartares orientaux doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites au-delà de Kamtschatka de plusieurs terres et de plusieurs îles qui s'étendent jusqu'à la partie de l'ouest du continent de l'Amérique, ne laisseraient aucun doute sur la possibilité de la communication, si ces découvertes étaient bien constatées, et que les terres fussent à peu près contiguës. Mais, en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles, et qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y aient été jetés par la tempête? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les îles Marianes et le Japon qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka et celles de l'Amérique; et cependant les îles Marianes se sont trouvées peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du continent oriental. Je serais donc porté à croire que les premiers hommes qui sont venus en Amérique ont abordé aux terres qui sont au nord-ouest de la Californie; que le froid excessif de ce climat les obligea à gagner les parties les plus méridionales de leur nouvelle demeure; qu'ils se fixèrent d'abord au Mexique et au Pérou, d'où ils se sont ensuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique septentrionale et méridionale : car le Mexique et le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce continent, et les plus anciennement peuplées, puisqu'elles sont les plus élevées et les seules où l'on ait trouvé des hommes réunis en société. » (*Même discours, vers la fin.* Voyez aussi ROBERTSON, *Hist. de l'Amérique*, t. 2, p. 179 et suiv.)

PAGE 213.

(9) *Ici, comme sur tout le reste, les critiques les plus éclairés*

et les plus savants sont pour lui. « Moïse, qui connaissait si bien les titres égyptiens, ne craint pas de faire remonter l'origine du genre humain au seul Adam; il en fixe le berceau, les âges et les générations : tous partent de Babel, 800 ans avant lui : il ne s'embarrasse pas comment ils ont passé les mers, pourquoi les uns sont blancs, les autres noirs. Or l'histoire confirme son récit. La plaine de Sennaar au confluent du Tygre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce pays plat, l'asphalte et le bitume naturels au sol sont attestés par Ammien-Marcellin, qui suivait l'empereur Julien, et par Pline et Ptolomée. La tour du ralliement, la confusion, l'origine des langues, la dispersion des hommes, tout cela est connu et devance les histoires de la Chaldée; tous, selon les desseins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque colonie, unie par son langage, s'arrête et se fixe : ailleurs on ne les entendrait pas. Tout part de l'orient, et se répand au midi, à l'occident et au nord. Les trois premières colonnies se multiplient en paix sur les côtes de l'Asie, en Égypte et à la Chine Tous conservent la première tradition, dont on reconnaît les traces dans les fables mêmes qui l'ont altérée. Les autres colonies, dispersées et séparées de toute société avec les premières, tombèrent dans un abrutissement et une barbarie dont elles ne sont sorties que par leur commerce ouvert avec l'orient, qui fut toujours le siége des sciences et des arts, d'où ils se sont toujours répandus dans le reste du monde, comme l'histoire l'atteste. Tout concourt donc à certifier le récit de Moïse; la géographie même est pour lui; tout y est placé dans ses vraies positions locales. Moïse est bien plus exact qu'Homère et Tite-Live; et, 1500 ans avant Auguste, il ose raconter l'enfance du monde et partager la terre entre les fils et petits-fils de Noé. Japhet va au nord de l'Asie, dans les pays maritimes de l'Europe : Cham, au midi et dans l'Afrique; c'est le Hammon des profanes : Sem reste en Asie, en deçà et au-delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les poëtes dans le fatras de leurs fables.

« Moïse place tous les autres dans leurs cantons, y assigne les pères des peuples divers et les fondateurs des nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation,

ou par une tradition fidèle : il est donc le seul à consulter comme le flambeau de l'érudition historique. Les auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténèbres : l'Écriture seule nous montre les lieux, les dates, les coutumes et les faits. Dans le récit de Moïse tout est lié et suivi ; dès la naissance du monde Adam est créé pour Dieu ; il sort de l'ordre, il est puni ; mais il lui reste un culte et une espérance. La terre est noyée pour ses crimes ; mais elle est bientôt repeuplée. Les cœurs se dépravent encore ; mais Dieu met à part un peuple qui conserve la pureté de son culte et de ses oracles ; il lui donne une loi ; il lui confie les promesses du salut. Mettez à côté de cette histoire les fables païennes, les histoires égyptiennes, chinoises, et jugez. » (*Dictionnaire anti-philosophique*, art. Moïse.)

Je crois pouvoir ajouter à ce morceau celui de Pluche, qui prête un nouveau jour à des objets si intéressants. « Un autre moyen, dit-il, de sentir la justesse de ce récit (du législateur des Juifs) consiste en ce que la diversité des langues s'accorde avec les dates de Moïse : cette diversité devance toutes nos histoires connues ; et d'une autre part, ni les pyramides d'Égypte, ni les marbres d'Arondel, ni aucun monument qui porte un caractère de vérité, ne remontent au-dessus. Ajoutons ici que la réunion du genre humain dans la Chaldée avant la dispersion des colonies est un fait très-conforme à la marche qu'elles ont tenue : tout part de l'orient, les hommes et les arts ; tout s'avance peu à peu vers l'occident, vers le midi et vers le nord. L'histoire montre des rois et de grands établissements au cœur et sur les côtes de l'Asie, lorsqu'on n'avait encore aucune connaissance d'autres colonies plus reculées : celles-ci n'étaient pas encore, ou elles travaillaient à se former. Si les peuplades chinoises et égyptiennes ont eu de très-bonne heure plus de conformité que les autres avec les anciens habitants de Chaldée par leur inclination sédentaire, par leurs figures symboliques, par leurs connaissances en astronomie, et par la pratique de quelques beaux-arts, c'est parce qu'elles se sont tout d'abord établies dans des pays excellemment bons, où, n'étant traversées ni par les bois qui ailleurs couvraient tout, ni par les bêtes qui troublaient tous les établissements à l'aide des bois, elles se sont

promptement multipliées et n'ont point perdu l'usage des premières inventions. La haute antiquité de ces trois peuples et leur ressemblance en tant de points montrent l'unité de leur origine et la singulière exactitude de l'histoire sainte. L'état des autres peuplades fut fort différent de l'état de celles qui s'arrêtèrent de bonne heure dans les riches campagnes de l'Euphrate, du Kian et du Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes, qui ne connaissent ni les lieux ni les routes, et qui tombent à l'aventure dans un pays misérable où tout leur manque : point d'instruments pour exercer ce qu'elles pouvaient avoir retenu de bon; point de consistance ni de repos pour perfectionner ce que le besoin actuel pouvait leur faire inventer : la modicité des moyens de subsister les mettait souvent aux prises; la jalousie les entre-détruisait; n'étant qu'une poignée de monde, un autre peloton les mettait en fuite : cette vie errante et long-temps incertaine fit tout oublier. Ce n'est qu'en renouant le commerce avec l'orient que les choses ont changé. Les Goths et tout le nord n'ont cessé d'être barbares qu'en s'établissant dans la Gaule et en Italie : les Gaulois et les Francs doivent leur politesse aux Romains : ceux-ci avaient été prendre leurs lois et leur littérature à Athènes : la Grèce demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus, qui y porta les lettres phéniciennes; les Grecs, enchantés de ce secours, se livrèrent à la culture de leur langue, à la poésie et au chant; ils ne prirent goût à la politique, à l'architecture, à la navigation, à l'astronomie et à la peinture, qu'après avoir voyagé à Memphis, à Tyr et à la cour de Perse; ils perfectionnent tout; mais n'inventent rien. Il est donc aussi manifeste, par l'histoire profane que par le récit de l'Écriture, que l'orient est la source commune des nations et des belles connaissances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des temps postérieurs où la manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'occidentaux en Asie.

« J'ai vu des hommes plus que suspects d'incrédulité qui étaient singulièrement frappés et embarrassés de l'*exacte correspondance qui se trouve d'âge en âge entre les différents récits de la Bible et l'état contemporain de la société* : je les ai toujours trouvés inquiets ou ébranlés à proportion de

ce qu'ils avaient d'érudition et de droiture dans l'esprit.... »

« La géographie est assurément la partie de l'Écriture la plus sèche, où il y ait le moins de profit à faire pour les sentiments et pour la conduite. On peut dire cependant que cet article y est d'un prix inestimable, puisqu'il suffit pour constater la vérité des récits. Le géographique met tout en ordre, et rend la vérité palpable. Prenons le Pentateuque ou la Genèse seule ; voyons l'origine et les premiers progrès des nations. Dans le récit de Moïse on trouve, je l'avoue, des lieux et des peuples que l'éloignement des temps a obscurcis : mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est encore reconnaissable dans des temps postérieurs justifie sa narration par une étendue de connaissances qui prouvent ou l'inspiration ou le secours d'une tradition fidèle. Vous ne trouverez nulle part chez les profanes une pareille exactitude ; à tout propos on se voit dans la nécessité de leur reprocher les fables ou les méprises, etc. »

(*Spectacle de la nature*, t. 6. *La Préparation évangelique.*)

MÊME PAGE.

(10) *La matière, le monde, toutes les parties du monde ont donc aussi été créés.* Supposons la matière éternelle : et qu'on se rappelle ici ce qui a été dit dans la quatrième lettre. Premièrement rien n'a pu agir sur elle, si elle est éternelle par elle-même : chacune de ces particules ne peut rien recevoir ni rien communiquer, rien perdre ni rien acquérir, parce que tout en elle et dans toutes ses parties est dès lors nécessaire par sa propre essence : rien ne pourrait donc être comme il est dans la nature. Secondement, si la matière est éternelle par elle-même, elle a dû être de toute éternité en mouvement ou en repos. Si elle a été en mouvement, est-ce par elle-même ou par une première cause? Par elle-même? le mouvement lui serait donc essentiel, la communication du mouvement de chaque partie de matière impossible ; l'idée même du repos contradictoire. Par une première cause? voilà donc au moins le mouvement créé en elle. Si elle a été éternellement en repos, on fera la même demande. Est ce par elle-même? le repos lui serait nécessaire ; et le mouvement impossible. Par une autre cause? vous la supposez donc indiffé-

rente, de sa nature, au mouvement ou au repos; puisqu'elle est sortie du repos pour être mue, voilà donc encore une fois une cause créatrice du mouvement dans la matière. Mais si, en supposant que la matière est éternelle, vous ne prétendez pas qu'elle soit éternelle par elle-même, on vous fera avant tout les mêmes questions que nous venons de faire sur son mouvement et son repos, et de plus on vous demandera ce que c'est qu'une matière éternelle, qui existe par une autre cause qu'elle-même, qui ne trouve dans son propre fonds ni son existence ni sa manière d'exister, et qui cependant n'est pas créée.

Qu'on y fasse attention; ceux qui ne veulent pas admettre une création dans le temps seront toujours forcés, en remontant aux vrais principes, de l'admettre dans l'éternité; ce qui implique contradiction, puisque c'est supposer dans l'éternité la production d'une chose déjà produite.

Ce qui effraie l'imagination, c'est ce quelque chose sorti de rien : mais il faut observer que ce n'est pas avec rien ou par rien qu'il en sera sorti, dès que vous reconnaîtrez une première cause, une puissance infinie qui renferme dans sa fécondité le pouvoir de créer. Or, pour sauver toutes les absurdités qui suivent de l'éternité de la matière, il faut bien admettre cette première cause, distinguée de la matière, intelligente et libre, existante par elle-même, et ayant par sa nature le pouvoir infini de créer, ou la liberté de créer et de ne créer pas, de le faire dans un temps ou dans un autre, de la manière qu'il lui a plu choisir entre toutes les autres.

PAGE 214.

(11) *La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.* « Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, ou qui n'y veulent que le mouvement une fois imprimé, permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matière abondante, un mouvement circulaire, une durée tout aussi grande qu'ils voudront : qu'ils choisissent, ou des lois de Descartes, ou de celles de Newton. Voilà la terre formée selon leur idée. Mais cette terre

est nue; je n'y vois ni verdure ni habitants. Qu'on me mette ici en œuvre toutes les lois et toutes les combinaisons des mouvements, cette terre ne sera jamais qu'un désert affreux. Si la moindre plante y monte, si le moindre ver y rampe, c'est à une intelligence, c'est à une volonté particulière qu'il en faut rapporter la structure et l'action. Le mouvement, qui ne peut construire les anneaux et les entrailles de ce ver, ni les organes de cette plante, pourra-t-il donc ordonner une terre et la rendre habitable? pourra-t-il en proportionner les différentes couches aux besoins de ses habitants; lui départir sa juste mesure d'air, d'eau et de feu; la placer à un tel point de distance à l'égard du soleil qu'elle ne soit ni glacée par trop d'éloignement, ni brûlée par une proximité trop grande? Si les plantes et les habitants de cette terre y sont introduits par de volontés spéciales, peut-on douter que la même sagesse qui a créé les plantes et les animaux ne leur ait préparé, par une volonté aussi expresse, un terrain propre et une demeure conforme à leurs besoins? Cette terre, si elle était composée selon l'idée des philosophes, assemblerait autour d'un centre commun plusieurs couches de matières rangées l'une sur l'autre, selon leur pesanteur spécifique, c'est-à-dire, les plus pesantes par-dessous et les plus légères par-dessus. Mais elle serait sans utilité, parce qu'elle serait sans organes : point d'atmosphère dont elle pût ressentir tour à tour la pesanteur et le ressort : point de diversité dans la couche extérieure pour se proportionner à la diversité des graines : point de bassin creusé pour être le réceptacle du sel et des eaux si nécessaires à la fécondité de la surface : point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, et pour précipiter de haut les fleuves sur les plaines: point de corps d'arènes préparés pour contenir long-temps les eaux des fontaines : point de corps de glaise pour soutenir et arrêter les eaux dans les arènes : point d'eaux souterraines pour voiturer de côté et d'autre le sel, le bitume, le sable, le limon, le vitriol, le mercure et les soufres, dont la dispersion, le concours et la fermentation pourront former ensuite ici des eaux minérales ou des bains chauds, là des pierres précieuses, ailleurs des pierres à bâtir, et peut-être des métaux. Comment se persuadera-t-on qu'une mécanique et

des opérations si supérieures à toutes nos connaissances se pourraient exécuter dans les croûtes massives de notre soleil obscurci? Cette terre philosophiquement construite ne sera donc propre à rien; et l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre, non une croûte, une tache, ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expresse et un arrangement plein de desseins et de précautions. Le Spectacle de la nature est donc sur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moïse. » (PLUCHE. *L'usage du Spectacle de la nature*. à la fin du troisième volume.)

« Notre terre, dit-on, est peut-être une masse détachée d'un corps céleste, ou le résultat d'une de ces taches que les astronomes observent sur le disque du soleil, lesquelles ont pu se détacher et former de nouvelles planètes... Réfutons cette conjecture en passant, ne fût-ce que pour montrer le danger de prendre pour guide son imagination dans la carrière des vérités géométriques. Il a été démontré par Newton qu'un corps détaché par une force de projection d'un autre corps qui l'attire suivant les règles de la gravitation connue décrit dans son mouvement une de ces courbes qu'on nomme *sections coniques*: ainsi ce même corps doit nécessairement, en vertu des lois de la pesanteur, retomber dans sa première révolution sur la surface de l'autre. Si donc notre globe s'était détaché de quelque corps céleste pour être lancé dans l'espace, il serait retombé sur ce même corps, et ne ferait point autour du soleil la révolution dont nous sommes les témoins et les admirateurs. Un boulet, parti de la surface de la terre avec une force quelconque et sous tel angle que l'on voudra, sera obligé d'y retomber en vertu de sa gravitation. Mais si un canon était supposé élevé au-dessus du globe, et que le boulet partît de cet endroit, il est certain qu'il tournerait autour de la terre sans retomber, et qu'il passerait dans chaque révolution par le point dont il était parti. Il en est de même par rapport à notre terre et au soleil: puisque les observations prouvent qu'elle décrit une ellipse autour de cet astre, il s'ensuit que, depuis que le monde a existé, elle a toujours été dans un point de son orbite actuelle, sans quoi aucune loi de la nature n'aurait pu l'y placer. Ceci sert à prouver en même temps que

la nature d'un système planétaire n'admet point d'arrangemen successif, et que dès le commencement tout a dû être dans le même ordre que nos yeux voient actuellement dans l'univers. * »

« Une autre hypothèse...., mais qui n'a jamais pu partir d'une tête un peu remplie de connaissances astronomiques, c'est celle par laquelle on supposerait qu'une planète principale comme notre terre pourrait être une comète déplacée. Je prie celui qui l'a inventée de me dire qu'est-ce qui aurait pu détourner cette comète d'une orbite dont les lois sont aussi fixes et aussi constantes que celles des orbites de toute autre planète. On voudrait surtout savoir ce que serait devenu le corps qui l'aurait déplacée. Veut-on nous ramener à ces temps d'ignorance et de crédulité où les comètes étaient regardées comme les chevaliers errants de l'espace, et où l'on croyait leurs mouvements affranchis de ces lois immuables qui conservent l'ordre de l'univers? (*Réflexions philosophiques sur le système de la nature*, par HOLLAND, première partie, chap. 6.)

PAGE 215.

(12) *Imagine, si tu le peux...., quelque chose.... qui réponde mieux à toutes les difficultés que le récit de Moïse.* Un article, entre tous les autres, qui me paraît toujours fort embarrassant, et que je ne crois pas facile à résoudre par une autre voie que celle que nous offre ce récit, c'est la formation des langues. Rousseau, dans son discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes, prouve assez bien pour tout esprit raisonnable et dégagé de toute prévention qu'il est impossible de concevoir comment d'eux-mêmes ils ont pu parvenir à s'en former une. Reste à conclure, conformément à l'histoire présentée par Moïse, qu'une langue primitive, modifiée et altérée de bien des ma-

* C'est aussi la remarque importante que fait Dionis du Séjour, de l'académie des sciences, dans son *Essai sur les comètes.* « Tout lui paraît porter l'empreinte d'un arrangement primitif aussi ancien que l'univers. » (Voyez les sections huitième et neuvième.)

nières par les événements qui ont suivi, leur a été donnée par Dieu même au temps de la création.

Je sais que de nos jours des hommes éclairés ont proposé des systèmes ingénieux sur l'origine et la formation des langues; mais je ne crois pas que, malgré l'air de vraisemblance qu'ils leur ont donné, ils aient répondu suffisamment aux objections qu'on est en droit de leur faire.

On a peine à convenir, par exemple, qu'il y ait un rapport naturel et même nécessaire entre les mots dont on se sert dans toutes les langues et la plupart des objets qu'ils expriment; qu'il y en ait un surtout entre les sons et les objets intellectuels dont l'expression forme, à proprement parler, le langage, en le distinguant de ces cris confus, de ces sons vagues et mal articulés qui manifestent, dans les êtres mêmes qui n'ont que l'instinct pour guide, des sensations, des besoins, des désirs, ou qui imiteront, si vous le voulez, quoique d'une manière souvent arbitraire et très-imparfaite, le cri des animaux, le bruit du tonnerre, et en général tous les objets propres à être rendus par des sons, comme les choses figurées se rendent par des signes, des traits et des couleurs.

On ne voit pas d'ailleurs comment, en supposant ce rapport si naturel et si nécessaire entre les mots et les idées, il a pu se faire, quelle qu'ait été la différence des climats, des nations et des siècles, que les mots souffrissent des altérations si sensibles, qu'ils éprouvassent tant de changements qui ne proviennent que de la fantaisie et du caprice. Une cause nécessaire, une cause qui ne dépendait pas même de notre choix et de notre volonté, ne pouvait pas, ce semble, produire des effets si variables.

Quoi qu'il en soit, la nature paraît avoir donné à l'homme bien peu d'éléments du langage proprement dit, et il est difficile de penser que par lui-même il ait pu en faire naître une langue quelconque, si simple qu'on la suppose. Des sons doux, aigres, vites, lents, rapides, ne suffisent pas pour cela; ils ne peindront tout au plus (et ils ne le feront pas même d'une manière fixe et constante) que les objets dont nous venons de parler : mais ils ne rendront pas naturellement et nécessairement une suite de

conceptions, d'idées liées ensemble, et tout ce qui forme un raisonnement. S'entendre par des cris comme les animaux, ce n'est pas avoir un langage; et l'organe a beau nous être donné comme il l'est à quelques-uns d'entre eux, je ne vois pas ce que l'on en tirera dans les hypothèses les plus favorables, si la nature toute seule préside à ses développements.

J'ose croire, en un mot, que, si Dieu n'eût pas donné à l'homme, au moment de la création, ce qui constitue jusque dans les peuples les plus sauvages la métaphysique du langage et le langage lui-même, aucun langage n'existerait encore.

Voyez à peu de chose près, les mêmes réflexions plus développées dans l'*Année littéraire*, 1777, nº. 4, lettre X. Elles me semblent présentées d'une manière victorieuse, au mot *langue* (gramm.) de l'*Encyclopédie*, où Beauzée, de l'académie française, constant dans ses principes, a montré d'ailleurs pour la religion le même respect qui lui avait inspiré son *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion chrétienne*, que nous avons déjà citée plus haut. Cet ouvrage ne fait pas moins l'éloge de son cœur que celui de son esprit et de ses lumières, ayant été composé pour l'instruction de ses enfants, lorsqu'il touchait au moment d'être père. Puisse aussi M. le comte de S. C., qui a écrit si utilement dans de pareilles vues, permettre un jour qu'on rende public l'heureux fruit de son travail!

PAGE 217.

(13) *Le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples.* Voyez les textes des auteurs païens de différentes nations, dans Josèphe, *Ant. jud. l.* 1. c. 3; Eusèbe, *Præp. evang. l.* 9, *c.* 12; George le Syncelle, *Chronogr. Édit. Paris*, *p.* 30 et 38; Plutarque, *Opuscul. terrestria an aquat. anim. plus habeant solertiæ;* Lucien, *de Deâ Syriâ*, etc. La plupart de ces textes des auteurs profanes se trouvent rassemblés dans Grotius, *de Verit. relig. christ. l.* 1, § 16. *cum. not. Joan. Clerici.* Voyez aussi l'*Histoire moderne pour servir de suite à l'Histoire ancienne de Rollin*, par de Marsy, qu'on n'accusera pas d'être trop favorable à la religion chrétienne; on est étonné d'y trouver si fréquemment, parmi les peuples les moins connus autre-

fois, ou même nouvellement découverts, les traditions les plus conformes à ce que nos livres saints nous apprennent.

Bailly, dans ses *Lettres sur l'origine des sciences*, passe en revue toutes les anciennes traditions sur le déluge. « Pourquoi « dit-il, l'effusion des eaux est-elle la base de presque toutes les « fêtes antiques? pourquoi ces idées de déluge, de cataclisme « universel? pourquoi ces fêtes qui en sont des commémorations? « Les Chaldéens ont l'histoire de leur *Xisustrus*, qui n'est que « celle de Noé un peu altérée? Les Égyptiens disaient que Mer- « cure avait gravé les principes des sciences sur des colonnes qui « pussent résister au déluge. Les Chinois ont aussi leur *Peyrun*, « mortel aimé des dieux, qui se sauva dans une barque de l'i- « nondation générale. » (Plusieurs d'entre eux font aussi mention de Fou-hi, en lui donnant à cet égard plusieurs traits de ressemblance avec Noé.) « Les Indiens racontent (en mêlant à ce récit leur fabuleuse antiquité, sur laquelle Fréret s'est suffisamment expliqué *), qu'il y a environ vingt et un mille ans « que la mer a couvert et inondé toute la terre, à l'exception « d'une montagne vers le nord. Une seule femme avec sept « hommes s'y retirèrent. . . . On y avait également sauvé deux « animaux de chaque espèce et deux individus de chaque plante « au nombre de dix-huit cent mille... Ils ajoutent, en parlant de « leur dieu *Vitchnou*, métamorphosé en poisson, que ce fut au « temps du déluge, lorsque ce dieu conduisit la barque qui « sauva le genre humain. Cette barque conservatrice du genre « humain, se retrouve encore au nord de la terre et dans l'Edda. « Le géant *Ymus* ayant été tué, il coula tant de sang de ses « blessures, que la race humaine en fut submergée et détruite, « à l'exception de *Belgemer*, qui se sauva dans une barque avec « sa femme... L'idée du déluge, telle que nous l'avons recueillie « chez les différents peuples, est la tradition d'un fait histori- « que.... On ne cherche point à perpétuer la mémoire de ce qui « n'est point arrivé. Ces histoires, différentes par leur forme,

* Recherches sur les traditions religieuses et philosophiques des Indiens. (*Histoire de l'acad. des inscriptions*, dix-huitième vol. *in*-4°.)

« mais semblables quant au fond, qui présentent un même fait « partout altéré, mais partout conservé, ce consentement una- « nime des peuples me paraît une forte preuve de la vérité de « ce fait. »

Boulanger, dans *l'Antiquité dévoilée*, a insisté sur ce grand événement. Voici ce qu'il en dit dans son avant-propos : « Il faut « prendre un fait dans la tradition des hommes, dont la vé- « rité soit universellement reconnue; quel est-il? je n'en vois « point dont les monuments soient plus généralement attestés « que ceux qui nous ont transmis cette fameuse révolution « physique qui a, dit-on, changé autrefois la face de notre « globe, et qui a donné lieu à un renouvellement total de la so- « ciété humaine : en un mot, le déluge me paraît la véritable « époque de l'histoire des nations. Non-seulement la tradition « qui nous a transmis ce fait est la plus ancienne de toutes, « mais encore elle est claire et intelligible. Elle nous présente « un fait qui peut se justifier et se confirmer, 1°. par l'univer- « salité des suffrages, puisque la tradition de ce fait se trouve « dans toutes les langues et dans toutes les contrées du monde : « 2°. par le progrès sensible des nations et la perfection succes- « sive de tous les arts; quoique l'histoire ne puisse atteindre aux « premiers temps, elle nous montre, sinon le genre humain nais- « sant, du moins une infinité de nations encore dans une espèce « d'enfance; ces nations croissent et se fortifient peu à peu, et « soumettent insensiblement une grande portion de la terre à « leur empire. 3°. L'œil du physicien a fait remarquer les mo- « numents authentiques de ces anciennes révolutions; il les a « vus gravés partout en caractères ineffaçables; s'il a fouillé la « terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés et déplacés; il « a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des mon- « tagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer; il a trouvé « des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la « terre; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne « lui a point paru douteuse; enfin il a trouvé dans les couches « de la terre qu'il habite des ossements et des restes d'êtres animés « qui ne vivent aujourd'hui qu'à sa surface ou dans les eaux...... « Douter de la réalité de ces faits, ce serait démentir la nature, qui

« a dressé elle-même en tous lieux des monuments qui les attes-
« tent. Ainsi la révolution qui a submergé une partie de notre « globe pour en mettre une autre à découvert, ou ce que l'on a « nommé le déluge universel, est un fait que l'on ne peut récu-
« ser, et que l'on serait forcé de croire quand même les tradi-
« tions ne nous en auraient point parlé. »

Boulanger détaille les institutions faites par les différents peuples de la terre pour se retracer la mémoire du déluge. Il tire de ces événements des conséquences relatives aux effets que, selon lui, il a dû produire. C'est ici que commence la partie systématique de son ouvrage; et c'est aussi, lorsqu'il met les systèmes à la place des faits, ou qu'il veut expliquer les faits par des systèmes, que, comme tant d'autres, il commence à s'égarer.

PAGE 218.

(14) *Ces plantes étrangères, empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel, etc.* Voici ce que dit Fontenelle dans l'*Histoire de l'académie*, et ce que cite d'après lui Buffon, *Hist. nat.*, *théorie de la terre*, t. I. « Toutes « les plantes gravées dans les pierres de Saint-Chaumont sont « des plantes étrangères; non-seulement elles ne se retrouvent, « ni dans le Lyonnais, ni dans le reste de la France, mais elles « ne sont que dans les Indes orientales et dans les climats chauds « de l'Amérique. Ce sont la plupart des plantes capillaires, et « souvent en particulier des fougères; leur tissu dur et serré les « a rendues plus propres à se graver et à se conserver dans les « moules autant de temps qu'il a fallu. Quelques feuilles des « plantes des Indes, imprimées dans des pierres d'Allemagne, « ont paru étonnantes à Leibnitz; voici la même merveille infi-
« niment multipliée, il semble même qu'il y ait à cela une cer-
« taine affectation de la nature; dans toutes les pierres de Saint-
« Chaumont on ne trouve pas une seule plante du pays.

« Il est certain, par les coquillages des carrières et des mon-
« tagnes, que ce pays, ainsi que beaucoup d'autres, a dû autre-
« fois être couvert par l'eau de la mer; mais comment la mer « d'Amérique, ou celle des Indes orientales, y est-elle venue?

« On peut, pour satisfaire à plusieurs phénomènes, supposer

« avec assez de vraisemblance que la mer a couvert tout le globe « de la terre : mais alors il n'y avait point de plantes terrestres ; « et ce n'est qu'après ce temps-là, et lorsqu'une partie du globe « a été découverte, qu'il s'est pu faire les grandes inondations « qui ont transporté des plantes d'un pays dans d'autres fort « éloignés. »

Mais quelle inondation que celle qui envoie la mer des Indes orientales, ou celle d'Amérique jusqu'au sein de la France ! Et si l'on peut admettre une pareille supposition, quoiqu'elle n'ait pour elle aucune sorte de preuves, de fondement et d'autorité ; quoiqu'il n'en reste aucune tradition dans l'esprit des hommes ; quoique l'histoire ne nous offre aucun exemple, autre que le déluge, d'une si prodigieuse révolution ; quoiqu'elle soit d'ailleurs si contraire aux lois que la sagesse du créateur a prescrites au plus terrible élément, et d'après lesquelles il s'éloigne peu de ses bords, lors même que, par quelque tremblement de terre, quelque éruption soudaine, il les franchit, ne valait-il pas autant, ne valait-il pas mieux reconnaître un déluge universel, qui nous est garanti par les livres les plus dignes de notre croyance et par la plus respectable autorité ; qui a pour lui la tradition la plus ancienne et la plus universellement répandue parmi les nations ; qui est confirmé par tant de monuments physiques, et qui rend bien mieux raison que tous les systèmes des faits qui nous étonnent ?

C'est ainsi, par exemple, que le déluge explique bien simplement ce qui dans le système de Fontenelle ne peut s'expliquer avec quelque sorte de vraisemblance, et ce qui dans celui de l'illustre auteur de l'Histoire naturelle est absolument inexplicable. « En effet, comme l'observe l'abbé de Lignac, dans l'hypothèse de « Buffon, selon laquelle l'eau a d'abord couvert tout le globe, et « ensuite creusé un bassin et élevé des montagnes, on ne peut pas « dire que les flots de la mer, en formant le terrain de Saint-Chau-« mont, en l'élevant au niveau actuel de la mer, y aient porté des « plantes et des feuilles des Indes. La terre, sous ce volume im-« mense d'eau dont Buffon l'enveloppe, pouvait-elle produire des « arbres, des plantes terrestres, de ces espèces de végétaux, en un « mot, qui ne viennent qu'autant qu'ils trouvent un air libre où ils

« puissent s'étendre ? On ne peut prêter une prétention aussi bi« zarre à un aussi grand physicien. Cependant le fait est vrai ; « on trouve dans nos contrées des plantes et des feuilles des In« des moulées dans nos pierres. Buffon conviendra que la mer « les a apportées, et les a enveloppées dans un suc pierreux : « d'où je conclus que, s'il est vrai d'une part que les rochers où « l'on trouve des coquillages et d'autres productions marines « prouvent nécessairement qu'ils ont été faits par l'élévation de « la mer jusqu'à mille toises pour le moins au-dessus du niveau « qu'elle a présentement, les feuilles d'arbres, les plantes dont « parle Fontenelle prouvent aussi invinciblement qu'avant que « la mer s'élevât à ce point, les terres avaient été découvertes et « avaient produit des arbres et des plantes. Ce qui s'accorde par« faitement avec l'histoire du déluge, et point du tout avec « l'Histoire naturelle de Buffon. »

(*Lettres à un Américain*, *troisième lettre.*)

Voyez aussi un petit ouvrage qui a pour titre : *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés au globe*, *pour servir à l'Histoire naturelle de Buffon*, page 68 et suiv. Cet ouvrage est de Pallas, académicien de Pétersbourg, qui, sous les auspices de l'impératrice de Russie, a parcouru toute la longueur de l'Asie et une bonne partie des deux plus grandes chaînes de montagnes. C'est par ses propres observations que ce savant s'est convaincu de la réalité du déluge, de cette catastrophe dont j'avoue, nous dit-il, *n'avoir pu concevoir la vraisemblance avant d'avoir parcouru ces plages*, *et vu par moi-même tout ce qui peut y servir de preuve à cet événement mémorable.* Consultez encore le mémoire imprimé dans le 17e. vol. des nouveaux Commentaires de l'académie impériale de Pétersbourg.

MÊME PAGE.

(15) *Cet antique système*, *etc.* Ce système, qu'expose ici le marquis de Valmont d'après quelques anciens philosophes, a été renouvelé de nos jours par l'auteur de *Telliamed*, et par Buffon, qui l'a rendu encore plus séduisant : mais ce n'est, après tout, qu'un jeu d'esprit, orné de tous les charmes de l'invention

et de l'éclat le plus imposant de l'érudition et de la philosophie. Je n'entrerai point dans le détail des réponses qu'on y a faites, et qui sapent tout cet ingénieux et brillant édifice par ses fondements. On peut les voir dans les *Lettres à un Américain* *; et on ne peut nier qu'il ne s'y rencontre sur cet objet, d'après les notions physiques les plus simples et les plus communes, des arguments sans réplique. On les trouve aussi dans l'excellent *Traité de* Hook *sur la religion*. Mais qu'il me soit permis de demander seulement ce que pouvaient être, et où étaient même dans cette hypothèse, l'homme, les oiseaux, les animaux purement terrestres, lorsque les eaux couvraient toute la face de la terre; et de quelle manière on les fait tous sortir d'un élément qui leur est si contraire? On connaît assez, par la structure des animaux aquatiques et des animaux terrestres, pour quelle habitation la nature les avait destinés; et il n'est pas de physicien si peu instruit qui ne sache observer les différences essentielles que l'auteur de cette nature toujours prévoyante et sage a mise en eux pour cet effet.

Quant aux difficultés que notre respectable académicien semble opposer au déluge, l'auteur des lettres que nous venons de citer prouve très-bien qu'elles ont lieu dans son système, et qu'il s'y en rencontre de plus grandes encore; avec cette différence que celles qui concernent le déluge rapporté par Moïse trouvent leur solution dans les causes surnaturelles qu'il a plu à Dieu d'employer; au lieu que Buffon ne peut répondre que par des causes naturelles et insuffisantes aux objections qu'on lui

* Plus l'ouvrage de Buffon a fait à son auteur un grand nom justement mérité, plus il est essentiel de se prémunir contre ce culte superstitieux, qu'on n'est que trop porté à rendre aux grands hommes, et qui fait adopter dans leurs écrits l'erreur comme la vérité. Il serait donc à souhaiter qu'on ne séparât point de l'*Histoire naturelle* les lettres que nous ne craignons pas de rappeler; elles y font un supplément nécessaire : même en relevant des fautes, elles font apercevoir des beautés, et honorent comme il veut être honoré un homme assez modeste pour convenir qu'il s'est égaré quelquefois.

fait. Par exemple : « Nous concevons très-bien que rien n'a pu « empêcher Dieu de fournir la quantité d'eau nécessaire pour « couvrir les plus hautes montagnes, dès que nous savons « qu'il a voulu le faire; et que rien aussi n'a pu l'empêcher de « la supprimer : au lieu que Buffon ne peut se servir que des « lois de la physique pour submerger la terre sous un prodi- « gieux volume d'eau, et pour l'en délivrer; et la nature ne lui « fournit pour cela aucune ressource. » (Voyez la troisième, la quatrième et la cinquième lettre.) Nous croyons devoir seulement ajouter ici quelques réflexions générales, qui peuvent servir à résoudre une partie des difficultés qu'on nous objecte.

Premièrement, on se forme une fausse idée du déluge lorsqu'on suppose que l'unique cause de l'inondation a été la pluie qui dura quarante jours et quarante nuits. La Genèse ne dit pas seulement que les cataractes du ciel furent ouvertes; mais elle parle aussi des sources du grand abîme qui, par des éruptions souterraines, causèrent une agitation violente et si durable, que les eaux, toujours en mouvement, ne commencèrent à diminuer qu'au bout de cent cinquante jours *. Ce mouvement fut moins considérable, quoique très-sensible encore jusqu'au dixième mois **, auquel parurent enfin les sommets des plus hautes montagnes; et deux mois après Noé put sortir de l'arche. C'est à ces éruptions qu'on peut attribuer en partie tant d'effets extraordinaires et irréguliers qui s'expliquent moins bien, ce me semble, dans toute autre hypothèse; par exemple, ce grand nombre de coquillages trouvés au sein des plus hautes montagnes et à une si grande profondeur, ces couches diversement et souvent bizarrement inclinées, etc.

Secondement, c'est tout à la fois aux deux causes que nous

---

* *Rupti sunt omnes fontes abyssi magnæ, et cataractæ cœli apertæ sunt.... obtinueruntque aquæ terram centum quinquaginta diebus.... reversæque sunt aquæ de terrâ euntes et redeuntes, et cœperunt minui post centum quinquaginta dies.*

(Cap. VII, 11, 24. VIII, 3.)

** *At verò aquæ ibant et decrescebant usquè ad decimum mensem.* (Cap. VIII, 5.)

venons d'indiquer, combinées entre elles et avec plusieurs autres, telles que pouvaient être le flux et reflux, l'agitation des eaux causée par les vents, les courants dans la mer, etc., qu'on doit aussi rapporter quelques autres effets du déluge; je veux parler de ceux qui sont relatifs aux différentes couches déposées les unes sur les autres, non pas toujours selon leur pesanteur spécifique, mais d'après le concours de tant de circonstances différentes qui préparaient et réunissaient avec plus ou moins de promptitude les matières laiteuses et bourbeuses propres à former des pierres, des marnes, des terres glaises, et qui en facilitaient plus ou moins la chute alternative.

Troisièmement, il n'y a pas lieu de s'étonner de ce qu'on ne trouve point communément parmi les monuments du déluge les restes des animaux terrestres aussi-bien que de ceux qui peuplent les mers, puisque Buffon lui-même nous apprend que *les coquilles se conservent très-long-temps dans les matières molles, qu'elles se pétrifient aisément dans les matières dures*, ce qui les rendait propres à durer plus long-temps que toutes les autres choses qui sont plus sujettes à dissolution. Il est cependant vrai qu'on a trouvé en effet des restes d'animaux terrestres, même dans des climats qui leur étaient étrangers : on a trouvé, surtout en Sibérie, des os d'éléphants, et l'on y en trouve encore tous les jours.

Nous ne nous inquiétons pas du grand nombre de coquilles pétrifiées qui forment des bancs si profonds et si étendus. Il faudrait pouvoir sonder les vastes abimes de l'Océan pour bien juger de ce qu'il en contient en même temps, et surtout vers de certaines plages où ces poissons à coquilles se rassemblent en plus grande quantité, selon ce qui convient le mieux à leur espèce.

Quatrièmement, quand il serait vrai que la correspondance des angles rentrants et saillants des montagnes serait aussi générale que l'a pensé Buffon, on concevrait, dit l'abbé de Lignac, que les courants de la mer, lorsqu'elle abandonnait notre continent, ont produit ces effets réguliers. Ils s'expliquent très-bien dans ce système; et rien ne s'explique dans celui où la formation des montagnes par le mouvement des eaux souffre de si

grandes difficultés * ; ce qui a fait dire à Voltaire qu'*il est aussi vrai que la mer a fait les montagnes qu'il l'est de dire que les montagnes ont fait la mer.*

Sans nous arrêter à des développements que ces notes ne comportent pas, nous insisterons sur une dernière réflexion : c'est qu'on ne saurait trop prendre garde de donner pour des effets généraux et constants ce qui n'est que local et qui résulte seulement de quelques causes particulières; ou bien encore de tirer des faits, même les plus avérés, des inductions qui n'en sont pas une suite nécessaire. C'est ainsi qu'on a voulu déduire de la lave du mont Vésuve et de celle du mont Etna une preuve de la haute antiquité du monde. Il y a, dit-on, en certains endroits jusqu'à six ou sept couches de lave, séparées chacune par de la terre végétale; et il a fallu une suite innombrable de siècles pour que ces laves aient pu se couvrir de terre et se placer ainsi les unes sur les autres. Il suffit d'opposer à ceci un autre fait qu'on nous apprend au même endroit, et qui détruit une conséquence si hasardée. Les fouilles d'Herculanum, nous disent ces mêmes voyageurs, se font à soixante et dix et jusqu'à cent douze pieds au-dessous de la superficie actuelle du terrain;

* Outre les *Lettres à un Américain*, il est sur le système de Buffon un ouvrage important et qu'on ne saurait trop consulter; ce sont les *Lettres physiques et morales sur l'histoire de la terre et de l'homme*, par de Luc, citoyen de Genève, membre de la société royale de Londres, et correspondant de l'académie des sciences de Paris. Ce savant physicien, qui, dans les voyages qu'il a faits sous les auspices et par les ordres de la reine de la Grande-Bretagne, a passé une partie de sa vie à étudier et à observer par lui-même les objets sur lesquels d'autres savants se sont contentés du témoignage d'autrui, et se sont bornés à former des systèmes renversés par des faits et des raisonnements la plupart sans réplique, tout ce qui sert de fondement au système de Buffon. (Voyez entre autres les quatre dernières lettres du premier volume, et dans les volumes suivants, les lettres 36, 37, 39, 40, 90, 144, et ailleurs : mais voyez particulièrement t. 5, p. 604 et suivantes.)

pour arriver à cette profondeur, on ne traverse que des *couches volcaniques entrelacées de petites couches de terre végétale.* Or il n'y a pas 1700 ans qu'Herculanum a été enseveli sous ses ruines. C'est donc assez de 1700 ans pour opérer ce phénomène que l'on croyait ne pouvoir attribuer qu'*à une suite innombrable de siècles;* et ce sont là cependant pour des esprits légers de très-fortes objections.

MÊME PAGE.

(16) *De quelque côté que l'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable d'en revenir au récit de Moïse.* Sur la manière dont le déluge a pu s'opérer, et sur les vestiges qui nous restent de cet événement, voyez PLUCHE, *Spectacle de la nature*, t. 3, vers la fin.

Le déluge universel une fois admis, d'après l'histoire et les monuments physiques, quelle voie plus naturelle encore que celle qu'indique Moïse pour la conservation du genre humain; je veux dire la construction de l'arche qui sert de retraite à la famille du juste, ainsi qu'aux différentes espèces d'animaux qui ne pouvaient à la rigueur être conservées par aucune autre voie? Et comme le fait encore observer Pluche, » un nouveau trait de la confiance qu'avait Moïse aux instructions qui conduisaient sa plume, est la hardiesse de nous donner la dimension de l'arche, où quelques paires de tous les animaux devaient, avec leurs nourritures propres, se conserver pendant un an. La précision des mesures rapportées dans la Genèse est parfaite; 300 coudées de long sur 50 de large, avec 30 coudées de haut, distribuées en trois étages; ce qui donnait l'avantage de trois bâtiments chacun de 15 pieds de haut sur 75 de large, et de 450 pieds de long, tous trois posés l'un sur l'autre. Les monuments de la suffisance de ces mesures ne se doivent chercher que dans l'histoire naturelle et l'arithmétique. Butheo, Wilkins et Pelletier, un des meilleurs calculateurs que Rouen ait produits, ont examiné le nombre et la taille des animaux connus; ensuite les places qu'il faudrait assigner à tant de paires de toutes les espèces voraces, et aux brebis qui seraient nécessaires pour les nourrir pendant un an; ils ont de même calculé ce qu'il fallait

de place aux autres animaux et aux provisions qui leur convenaient, sans oublier les galeries et les facilités de l'accès de chaque loge. Le fruit uniforme de leurs différentes méthodes a été de prouver géométriquement que les dimensions marquées dans la Genèse étaient plus que suffisantes pour l'entretien et l'aisance de tous. (*Préparation évangelique.*)

PAGE 219.

(17) *Ce que je remarque dans toute l'Écriture*, etc. On reproche à l'Écriture sainte des expressions qui semblent marquer dans Dieu des passions semblables aux nôtres, des mouvements et des opérations indignes de lui : il *se repent*, il se *fâche*, il *se venge*, il *endurcit nos cœurs*. Mais il faut se souvenir aussi qu'après avoir donné dans mille endroits les idées les plus saines, les notions les plus exactes de la divinité, il était naturel que l'Écriture sainte parlât un langage humain et sensible à des hommes. Les lumières qu'elle fournit à la raison nous aident suffisamment à fixer le sens des termes, lors même que l'auteur sacré parle à l'imagination; et on ne se trompe pas plus à ces différentes expressions, à ces différentes images, qu'on ne se trompe à celles-ci, *le bras du Tout-Puissant*, *la face du Très-Haut*, *le trône de sa gloire*.

LETTRE XXXVI.

Le marquis à la comtesse de Valmont.

Tu veux, ma chère Emilie, que je règle ton goût, tes sentiments, ta conduite sur l'usage des grands biens que tu possèdes; et tu penses que le comte lui-même me saura gré de mes conseils sur un objet si délicat et si important.

Le rang que ton mari tient à la cour, ses richesses et les tiennes, la juste nécessité où il est de s'en faire honneur, l'espèce de rivalité de faste et d'éclat qui règnent parmi les courtisans et dans tous les états, les bienséances, en un mot, et le ton du siècle; que dis-je? l'intérêt, le bien réel de la société n'autorisent-ils pas de ta part, n'exigent-ils pas même une habitude de luxe et de somptuosité, des dépenses peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu'elles sont aujourd'hui si communes, te deviennent en quelque sorte nécessaires?

Sans doute, ma fille, il est des bienséances d'état qu'on doit se faire un scrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les sentiments pour une âme bien née, la première de toutes les lois pour un esprit juste et bien fait, met chaque homme à sa place, fait garder à chacun sa dignité et son rang, conserve le vrai rapport des états et des choses, et porte partout la décence

des coutumes, des sentiments et des mœurs. Ce qui dans une condition plus obscure serait une vanité ridicule et une affectation insupportable, devient noblesse, convenance et dignité dans un rang plus élevé; ce qui habituellement, ou dans des occasions moins importantes, serait folie et prodigalité, devient dans d'autres moments, dans des circonstances plus essentielles et des occasions d'éclat, magnificence, grandeur d'âme, et générosité.

Mais cette sorte de convenance dans l'usage des richesses n'est point le luxe sur la nature duquel tu désires si vivement d'être éclairée. Ici, mon Emilie, je me trouve arrêté dès la première notion que je voudrais t'en donner. Qu'est-ce que ce luxe que tu dois te permettre ou te défendre, suivant l'idée vraie que tu auras su t'en former; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, et dont on dit tant de bien aujourd'hui? En faire l'éloge, en célébrer les avantages, c'est philosophie, c'est sagesse parmi ses plus illustres partisans et dans ce siècle éclairé : en dégrader la nature avec les sages de l'antiquité, en détailler avec eux les inconvénients, en réprouver comme le législateur des chrétiens les principes et les effets, c'est dans les uns, si l'on en croit les philosophes de nos jours, le langage de déclamateurs insensés, de froids moralistes, qui ont censuré le luxe avec plus de morosité que de lumières; c'est dans les autres l'aveuglement du fanatisme et de la superstition.

Et qu'est-ce donc encore une fois que le luxe, envisagé par de si grands hommes sous des points de vue si différents? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n'en changeons pas, s'il se peut, la notion la plus commune, et commençons par fixer le sens du terme qui sert à l'exprimer : peut-être ne dira-t-on plus que le luxe n'est qu'un mot sans idée précise, que le luxe n'est qu'un vain nom. Chaque chose a sa mesure : la nature a la sienne, qui est celle de nos besoins; la société a celle de l'état et du rang; la fortune a la sienne également, ce sont nos facultés. Passer cette mesure, c'est désordre, c'est abus. Cela posé, dans sa signification la plus générale, la plus universellement reçue, qu'entend-on par le luxe? Est-il l'usage simplement honnête et raisonnable? ou est-il l'abus des richesses? A-t-on voulu dire seulement que celui qui s'y livre ne fait qu'user de son industrie et de son opulence de manière à se procurer un bien-être plus réel? ou veut-on faire entendre par là qu'il en use plus pour l'ostentation que pour la décence, plus pour les excès de la mollesse que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agréments et une convenance honnêtes, et pour une juste nécessité?

Si j'interroge à cet égard, non l'esprit de système, mais l'opinion commune qui seule a droit de fixer le sens des termes, la question sera bientôt décidée; et de l'idée générale nous verrons sortir, ce me semble, cette notion exacte et précise : le

luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation et la vanité, ou pour la recherche d'une excessive commodité *.

C'est là en effet ce que nous offrent tous les états, toutes les conditions, lorsqu'on dit que le luxe y règne; et l'abus est censé d'autant plus grand, que cette ostentation est plus marquée, que cette recherche des aises et des commodités est plus excessive, relativement au rang que nous tenons dans la société, à nos vrais besoins, et à nos facultés.

Mais cet usage des richesses, ainsi entendu, cet abus qu'on en a fait, peut-il être un bien? l'est-il par rapport au particulier? l'est-il du moins par rapport au corps entier dont nous sommes membres? La question, ainsi réduite à ses justes termes, ne souffre plus, je crois, de si grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma

---

* « Melon a dit : *Le luxe est une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses et la sécurité d'un gouvernement.* Cette définition arrondie paraît nette et comprendre tout; et cependant elle est contredite par le fait et par la morale : par le fait, en ce que les règnes enragés de Caligula et de Néron ont été à Rome ceux du luxe, et non pas assurément ceux de la sécurité; par la morale, en ce que justifier le luxe d'après cette définition, c'est célébrer les dissipations de Cléopâtre et d'Héliogabale. Or, Melon était trop honnête homme pour avancer et soutenir cela. Tâchons donc de définir le luxe sans proscrire la dépense, et disons, plus mal sans doute, mais plus exactement : *Le luxe est l'abus des richesses.* » (L'Ami des hommes.)

fille, comme un bien pour chacun de nous, une ostentation de richesses qui, par une suite nécessaire, par une filiation inséparable du luxe, engendre et nourrit chaque jour l'insatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalousie, l'envie de paraître toujours davantage, et qui par là même fait sacrifier un bien-être réel à un éclat vain et chimérique, la douce et honnête liberté à une brillante et honteuse servitude, le repos de l'esprit et du cœur aux inquiétudes et aux tourments de la vanité (1), les expressions touchantes de l'humanité et le cri de la nature à la soif de l'or et au désir de primer? Envisagerons-nous comme un bien un air de faste et d'opulence qui, avec l'apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu'elles n'avilissent; qui fait céder une gloire solide et une vraie dignité à une décoration de théâtre et à un masque de grandeur; qui porte la désolation et la ruine dans une famille sous prétexte d'en rehausser l'éclat et d'en faire valoir la noblesse; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parents les plus proches paraissent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naissance illustre on rougit de porter le nom de ses pères, que les mariages sont mal assortis et deviennent tous les jours plus difficiles? Que dirai-je de plus? Faudra-t-il considérer comme un bien une recherche de commodités excessives, qui,

par la nature même des choses et par un enchaînement facile à saisir, augmente les besoins, rétrécit l'esprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs, et dès lors multiplie les maux par les jouissances, et le malaise par les désirs; rend l'existence plus pénible en paraissant la rendre plus douce; force toujours à se croire plus malheureux et plus indigent de ce qu'on n'a pas qu'heureux et riche de ce que l'on a *; nous étourdit et nous enivre dans l'abondance, et nous laisse sans force et sans ressource dans les revers; immole les vertus à l'aisance **, et l'honneur à la volupté?

O ma fille! il est donc vrai : si la multiplicité des besoins enfante le contentement et la paix; si l'apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées et avilit nos sentiments, fait la grandeur (2); si c'est un bien qu'un raffinement de mollesse et de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achète aux dépens des vertus et des mœurs ***; que dis-je? si la différence entre la

---

* « L'opulence est dans les mœurs, et non pas dans les ri« chesses. » (Montesquieu, *Grandeur des Romains*, chap. 10.)

** « En général, la plus sûre façon de réprimer les vices, dit « l'auteur de *Bélisaire*, est de restreindre les besoins. »

Quelqu'un a très-bien dit : « La nature demande le néces« saire, la raison veut l'utile, l'amour-propre cherche l'agréable, « et la passion le superflu. »

*** « Le libertinage est trop généralement reconnu pour

vertu et le vice est une chimère, le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, et être un bien pour la société tout entière? Les membres peuvent-ils être malsains et le corps en santé? Est-ce un bien pour l'état que les distinctions soient pour les richesses, et non pour le mérite; que la honte ne soit plus dans les actions basses et viles, mais dans l'indigence; qu'à force de vouloir se distinguer par un vain éclat, on ne distingue plus personne, et que tous les rangs soient confondus *? Est-ce un bien que l'esprit et le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens (3); que le faste étouffe l'honneur (4); que, par la trop grande ardeur de jouir, avec du crédit et de l'opulence, tout soit censé permis; que la timide innocence, pauvre et dénuée de secours, soit mise à l'enchère, soit vendue par des parents avides ou indigents, et soit sollicitée, soit achetée par le riche voluptueux? Est-ce un bien que la jeunesse du village apprenne à jouer la comédie chez son seigneur, s'ennuie de son travail, déteste sa pauvreté libre et tranquille, abandonne son hameau, et fasse

---

« être une suite nécessaire du luxe, pour que je m'arrête à le « prouver », dit l'auteur du trop fameux livre de l'*Esprit*. (Discours II, chap. 15.)

* Il n'y a plus qu'une chose qui distingue aujourd'hui; c'est l'honnêteté, la décence : et elle distingue beaucoup, car elle est devenue bien rare.

bon marché de son honneur pour acheter des fontanges? Est-ce un bien pour l'état que l'artisan soit à la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, et meure de faim tandis qu'une autre classe d'artisans se nourrit et s'enrichit de son désastre? Est-ce un bien que, pour satisfaire la vanité, que par une habitude de délicatesse, ou qu'enfin par le danger d'une misère plus grande, on craigne de multiplier le nombre de ses enfants; que les villes se dépeuplent sourdement, moins encore par la quantité d'hommes que le libertinage fait périr que par ceux que le luxe empêche de naître? Est-ce un bien que les campagnes soient désertes (5) parce que le bon homme sera foulé; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu; parce qu'il paraîtra plus doux au fils du villageois ruiné et avili d'étaler la riche et brillante livrée d'un roturier parvenu que de tracer sans fruit et sans honneur le sillon pénible et vraiment honorable qu'avaient tracé ses pères; parce qu'enfin un petit nombre d'hommes avides, pour contenter leur faste et leur cupidité, achèteront presque seuls le produit de nos champs, exporteront au loin nos moissons, dépouilleront l'état de ce que la nature libérale prodiguait également à tous, feront naître la disette au milieu de l'abondance (6), et porteront la misère et la mort où les bénédictions du ciel semblaient porter la fécondité, la vie et le bonheur? Est-ce encore un bien qu'au

sein de la mollesse les forces diminuent, les tempéraments s'affaiblissent, les constitutions changent, et n'offrent plus dans la paix que de lâches et honteux sybarites, et dans la guerre que des hommes énervés, sous des chefs peut-être encore pleins de valeur (7)? Est-ce un bien que, dans la dépravation générale, le luxe de l'esprit suive celui des mœurs, et déprave le goût comme les sentiments; que l'esprit de patriotisme s'altère; que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun (8); qu'on ramène tout à soi, et rien à l'état dont on fait partie; qu'on en trahisse la gloire; qu'on se joue du sort de ses concitoyens; et que, chez des peuples corrompus par le faste et l'amour des richesses, on ait vendu quelquefois les armées, les villes, les provinces et sa patrie à prix d'argent? Que sais-je enfin? est-ce un bien, que les besoins, croissant avec l'industrie et le commerce, consomment, absorbent tous les fruits de l'une et tous les produits de l'autre; qu'ils épuisent l'état en paraissant le faire fleurir; et qu'après lui avoir donné un air de santé qui couvre une maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant, affaibli, sans argent, sans crédit et sans ressources? car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités et mettre le luxe à couvert de ces justes reproches, on a dit, et c'est le tour le plus ingénieux qu'on ait pu donner à sa défense, « que le luxe ne faisait qu'accompa-« gner tous ces effets, mais qu'il n'en était pas la

« cause; que cette cause de tant de maux était « seulement dans les mœurs ». Mais si des maux si grands, des mœurs si dépravées sont presque toujours à côté du luxe, que penser d'un luxe qu'accompagne pour l'ordinaire un si triste cortége? Mais ces maux ne tiennent-ils pas évidemment au luxe comme une suite naturelle et nécessaire, comme l'effet tient à son principe? et ne sont-ils pas à son égard des enfants légitimes que ne peut désavouer leur père? Mais, s'il est vrai que les mœurs influent sur le luxe et sur ses suites, avec quelle force prodigieuse, quelle rapide et funeste influence le luxe ne réagit-il pas sur les mœurs! On cite des exemples de quelques nations où le luxe n'a pas toujours eu de si tristes effets. Mais, dans l'histoire des faits comme dans l'histoire naturelle, des exemples particuliers prouvent bien peu contre des choses généralement reconnues; ou parce que ces faits sont équivoques, ou parce que les circonstances sont différentes, que l'application des exemples n'est pas juste, et que les conséquences sont au moins incertaines. Et que prouvent en effet quelques inductions particulières contre l'autorité de tous les législateurs; contre celle de tous les historiens et de tous les philosophes, qui se sont montrés les observateurs les plus sages et les plus fidèles; contre la commune expérience de tous les siècles *?

---

* Un des plus zélés défenseurs du luxe ne craint pas d'avan-

On a dit « que le luxe n'était dangereux que « pour de petits états, et qu'il enrichissait les « grands. » Mais ce que je t'ai montré, ma fille, des effets du luxe est propre également à tous; et je ne sais si, dans la comparaison, le principe contraire à celui que l'on veut établir ne serait pas le moins opposé à la vérité : quoi qu'il en soit, tous les grands royaumes, si l'on en croit l'histoire, se sont perdus par le luxe *.

« Le luxe, a-t-on dit encore, excite l'industrie, « anime les arts, fait circuler les espèces, peuple « les villes, et fait vivre une foule d'artisans. » Mais s'il excite l'industrie (9) aux dépens des

---

cer que, « dans tous les temps, ce sont les poëtes, les orateurs, « les moralistes, qui communément ont le plus décrié le luxe; » et que communément aussi ce sont les hommes d'état qui l'ont « appuyé. » Mais les législateurs les plus célèbres, les princes les plus recommandables pour leur sagesse et leur vertu, les ministres les plus éclairés, qui se sont élevés si hautement contre le luxe, qui l'ont si fortement condamné, n'étaient-ils pas des hommes d'état?

« Dans la théorie, ajoute le même auteur, l'opinion com- « mune est contraire au luxe; dans la pratique, tout le monde « s'y livre. » Mais que s'ensuit-il? que sur cela, comme sur tout le reste, les hommes ne sont que trop souvent en contradiction avec leurs principes, parce que, si d'un côté les principes les éclairent, de l'autre les passions les égarent.

* « Rien n'est plus flatteur que le spectacle du luxe; rien de « plus attrayant. Je ne suis pas surpris de ce qu'il a perdu tant « d'états. C'est, dira-t-on, une vaine déclamation rebattue par « les moralistes. Je ne m'amuserai pas à vous prouver par l'his- « toire que ce sont des faits rebattus, et non une déclamation. » (*Entretien de Périclès et de Sully.*)

mœurs; s'il anime les arts dans les choses frivoles et en dégradant le goût des artistes (10); s'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler (11); s'il dévaste les campagnes pour peupler les villes, que bientôt il dépeuple à leur tour; s'il fait des artisans inutiles et des valets aux dépens de la classe nécessaire des laboureurs, et si de ces artisans il en fait mourir de faim, par le trop grand nombre, plus qu'il n'en nourrit *; s'il ruine la noblesse pour la mettre de niveau avec les modes et les caprices de ceux qui se sont enrichis par la finance; s'il multiplie les faillites après avoir donné à un faste arrogant le pain des créanciers; si, pour augmenter la fortune de quelques citoyens, il engendre dans l'esprit du grand nombre le goût et l'habitude des malversations et des crimes; s'il a mille autres inconvénients qu'il serait trop long de détailler : alors pour un état quelconque le luxe est-il un gain? Ah! je l'avouerai sans peine, le luxe donne pour quelques moments un air de force et de puissance, tandis que sourdement il mine, et qu'avec le temps il détruit. Cet air de vigueur qu'il prête ressemble à l'embonpoint d'un corps qu'engraissent des humeurs superflues, et qui manque de la chaleur nécessaire : signe apparent de la vie et de la santé, il porte en lui le

* « Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux « pauvres; mais, s'il n'y avait point de luxe, il n'y aurait point de pauvres. » (Rousseau.)

germe de la mort (12). Ce seront, si l'on veut, les richesses de l'agio avec lesquels l'état est bouleversé, et le particulier se trouve plus pauvre qu'il n'était auparavant.

« Ce qui est luxe pour les uns, a-t-on dit enfin, « ne l'est pas pour les autres; ce qui est luxe pour « nous cessera de l'être pour nos neveux : d'où il « suit que le luxe n'est nulle part, ou qu'il est « partout (13). » Quelle conséquence! Et ne s'ensuit-il pas au contraire qu'il y a donc en effet pour bien des personnes un luxe qui, à raison de l'état, des facultés, des vrais besoins de circonstance et de bienséance, peut, dans des cas particuliers, ne l'être pas pour un petit nombre d'autres; qu'il y a des choses qui, pendant un temps, sont de luxe à l'égard de presque tout le monde; qu'avec elles les besoins factices de presque tous augmentent, et qu'avec elles en proportion le citoyen s'appauvrit?

Concluons donc, ma fille, et qu'il y a un luxe réel, et que rien n'est plus à désirer que le retranchement du luxe, dont la nature est de croître toujours jusqu'au bouleversement de toutes les conditions et de la société tout entière. Mais à qui appartient-il de le retrancher? A ceux qui ont l'empire sur l'opinion et sur les modes, qui ont le pouvoir de changer les mœurs, à qui il appartient de donner l'exemple......., aux grands, pour le dire en un mot; et comme ceux-ci dominent sur l'esprit du peuple, c'est le souverain qui domine

sur eux. C'est en attachant la honte au faste (14), les distinctions aux services réels, et l'honneur à la vertu *, que le luxe tombe, que les mœurs se réforment, et que l'état lui-même reprend son ancienne vigueur.

Jusqu'ici, ma chère Emilie, je ne t'ai parlé que le langage de la raison; mais serait-ce bien à toi que je négligerais de parler celui de l'Evangile et du sentiment?

Le riche condamné par ton divin maître, ce riche voluptueux, fastueux et superbe (car l'orgueil, le faste et la volupté vont ensemble), était en même temps dur et impitoyable. C'est là encore l'effet du luxe. Il resserre le cœur (15); et lorsqu'il est question de subvenir aux besoins du pauvre, il ne trouve jamais de superflu. Cependant c'est sur cela même qu'au tribunal du juste juge, du Dieu des chrétiens, nous serons le plus sévèrement repris et condamnés. « Retirez-vous « de moi, dira-t-il au réprouvé : j'ai eu faim, et « vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, « et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été « sans logement, et vous ne m'en avez pas pro- « curé; j'ai été sans habit, et vous ne m'avez pas « revêtu; j'ai été malade et en prison, et vous ne « m'avez point visité : car je vous le dis en vérité, « toutes les fois que vous avez manqué de rendre

---

* « Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les « cœurs. » (MARMONTEL.)

« ces soins au plus petit d'entre mes membres, « vous avez manqué de me les rendre à moi-« même *. » L'insensé! Il a refusé de placer dans le ciel les biens qu'il possédait sur la terre; et, pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

Tu as des richesses : eh! ma fille, avec un cœur tel que le tien, serais-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on en peut faire? N'y a-t-il pas des malheureux **? De tous les traits de ressemblance avec l'être suprême, le plus flatteur pour l'homme est d'être bienfaisant. Mais le luxe empêche presque toujours de le devenir autant qu'on devrait l'être; il absorbe tout le patrimoine des pauvres.

Pour toi, ma fille, je t'ai toujours connue trop

---

* Matth. 25.

** Un homme qui pleure, un homme qui souffre et qui a besoin...., quel objet pour un cœur bien fait! Et ne donnerait-il pas tout l'or du Nouveau-Monde, s'il l'avait, pour sécher une seule larme d'un infortuné?

« Ah! sans doute (diront ces âmes de boue qui ne savent que dissiper ou qu'amasser, qui du moins avec un revenu considérable jouent le sentiment et se croient charitables pour de petits biens qu'elles auront faits), « sans doute il est juste, il « est doux d'assister ses semblables, et on le fait bien quelque-« fois; mais ce qui empêche d'en faire davantage, c'est qu'on y « est si souvent trompé! » Hélas! quand on est opulent, le plus grand risque qu'on ait à courir n'est pas de faire de bonnes œuvres en faveur de ceux qui n'en ont pas besoin; mais c'est d'en manquer une seule qui eût été nécessaire. Et après tout, quelle bonne action ne profite pas à celui qui la fait?

sensible à leurs peines pour croire aisément que tu puisses consentir à donner au faste ou à la mollesse ce que tu dois à leur indigence. Et n'est-ce pas toi que j'ai vue tant de fois, n'ayant que Dieu pour témoin et ton père pour guide, porter dans les réduits les plus obscurs la consolation et l'abondance; changer en larmes de reconnaissance et de joie les larmes amères de l'opprobre et de la douleur; forcer le malade qui maudissait sa misère de rétracter ses murmures et de lever encore vers le ciel ses mains tremblantes pour le bénir; rendre à la mère languissante et désolée la santé et son fils qui, faute de secours, expirait sur son sein; arracher à une infâme prison un chef de famille qui, sans reproche devant Dieu, n'avait à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avait pu s'empêcher de contracter; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes qui préféraient la mort à la honte et à la mendicité; les leur rendre en respectant leur secret, en respectant leur infortune? car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux!

O ma chère Emilie! comment y a-t-il des riches qui ne connaissent pas le plaisir si touchant et si pur de faire renaître dans des cœurs sensibles la joie et le bonheur! Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigents qu'ils peuvent secourir *! Ah! voulons-nous qu'il

* « On se plaint de la rareté des hommes; c'est la dureté du riche qui les tue. » (*Conseils de l'amitié.*) « Le luxe, dit d'Alem-

n'y ait point de malheureux parmi nous? Et qui aurait l'âme assez mal faite pour ne le pas vouloir? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines et futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu; qu'elle l'aide de ses conseils et de sa protection; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit; qu'elle agisse et fasse des démarches en sa faveur, elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins; elle fournira à l'artisan qui en est le chef des instruments pour son travail; elle sauvera du danger l'innocence de tendres enfants qui se seraient perdus par la misère; elle favorisera la naissance et l'accroissement de leurs faibles talents. Et qu'on ne s'effraie pas de ce qu'il en coûterait pour une si belle œuvre : non-seulement on est bien payé au fond de sa conscience du bien que l'on fait, dans une pareille adoption, par l'extrême plaisir qu'on éprouve en le faisant, mais cette adoption se maintient à moins de frais qu'on ne

---

bert, est un crime contre l'humanité toutes les fois qu'un seul membre de la société souffre, et qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de là combien peu il y a d'occasions et de gouvernements où le luxe soit permis; et qu'on tremble de s'y laisser entraîner, si on a quelque reste d'humanité et de justice. »

(*Mélanges*, etc., t. 4.)

pourrrait le croire : lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur entretien; et il en reste encore assez à des âmes bienfaisantes pour porter ailleurs et étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche fasse plus encore; qu'il fasse oublier la source souvent impure de ses richesses et de son opulence en élevant des monuments au bien commun; car c'est ici qu'on ne saurait mettre trop de grandeur et d'éclat : qu'il fasse construire ou qu'il prenne soin d'orner des édifices publics; qu'il répare et embellisse nos routes; qu'il relève nos temples; qu'il donne de la majesté au culte; qu'il dote des vierges; qu'il favorise les mariages bien assortis; qu'il enrichisse sa patrie. Eh! ma chère Emilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe? et les doux fruits qu'on en retire par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas ses plaisirs (16)? O ma fille! pour penser ainsi, tu n'as jamais eu besoin que de ta piété et de ton propre cœur; et qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion et le sentiment!

NOTES.

PAGE 275.

(1) *Et qui par là même fait sacrifier.... le repos de l'esprit et du cœur aux inquiétudes et aux tourments de la vanité.* Mais encore quel avantage, pour le dire en passant, ne perdons-nous pas en immolant la simplicité des mœurs au luxe et à la vanité! Cette aimable simplicité, qui rend si touchante et si respectable la conduite de ceux qui jusque dans la dépravation générale ont su la conserver, n'est plus dans nos usages : les modes ridicules l'ont fait disparaître de presque toutes les sociétés. Elle y faisait régner autrefois l'enjouement, la confiance et la franchise : maintenant on n'y trouve plus que la contrainte, un air gêné, un rire affecté; on se regarde, on s'observe, on se mesure des yeux. Entre femmes surtout, on est dans un état de guerre presque continuel : celle dont la parure est la plus élégante devient l'objet de la folle envie de toutes les autres : après avoir passé quatre ou cinq mortelles heures, et quelquefois davantage à se faire martyriser * pour l'amour de la vanité, que l'on rencontre par malheur une coiffure plus élégante, une nouvelle mode, ce n'est plus dès lors que dépit, humeur, emportement; on boude son mari, ses enfants; on s'irrite contre ses domestiques; on est désolé du triomphe d'une rivale et de l'éclipse qu'on vient de souffrir. Que de petitesse! que de misère! Et ces êtres-là ont-ils une âme?

* Par un coiffeur s'entend; car aujourd'hui, en dépit de toute pudeur et des intérêts de tant de personnes du sexe, qui ne savent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement, les coiffeurs, les accoucheurs, les tailleurs ou faiseurs de corps; les maîtres de musique et d'instruments, les hommes, en un mot, sont seuls en usage auprès des femmes : et que d'inconvénients, plus communs et plus réels qu'on ne pense, accompagnent celui-là!

Convenons cependant qu'il y a plusieurs sortes de luxe, indépendamment de celui des modes et de la coquetterie. La dévotion même a le sien; et ce n'est pas peu de chose qu'un luxe dévot, qui accompagne assez volontiers l'air et le ton de la réforme, rend la pruderie plus maniérée encore, et s'accommode merveilleusement avec une certaine affiche d'opinion et de parti.

O simplicité! simplicité! quel heureux siècle te verra renaître dans nos opinions, dans nos goûts, et dans nos coutumes! Partout, hélas! une noble simplicité sied si bien!

PAGE 276.

(2) *Si un éclat fastueux.... fait la grandeur, etc.* « Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe et de magnificence; et en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps : mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil qui déguise et confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes comme l'athlète dans l'arène, on l'y distinguera bien mieux à sa force et à sa beauté; et si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir. »

(MARMONTEL.)

PAGE 277.

(3) *Est-ce un bien que l'esprit et le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens?* « Le luxe, qui dispose l'esprit à recevoir ses funestes impulsions, l'affaiblit. Qu'on lise les brochures, qu'on voie les spectacles; on y découvrira le type de de cet affaiblissement de l'esprit qui travaille pour ses semblables. Plus rien qui tienne du noble et du grand; colifichets et enfances dans le fond, pointes et saillies dans la forme et dans le style : tel est le fruit de l'affaissement d'esprit dans une nation. Il porte sur tout, il abâtardit tout; et les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cause dans un principe de dégradation arrivée dans la masse physique, tandis qu'il n'en est point d'autre que le dérangement dans les mœurs, qu'on appelle luxe.

Je dis encore qu'il affaisse l'âme en portant son ambition vers des objets bas, etc. (*L'Ami des hommes*, tom. 2, chap. 5.)

MÊME PAGE.

(4) *Que le faste étouffe l'honneur, etc.* Je l'ai dit ailleurs : *Le sel doit entrer dans tous les mets ; l'honneur dans toutes les professions :* mais l'honneur ne subsistera jamais qu'avec la vergogne et la modestie. Le luxe est l'ennemi juré de celles-ci; aussi l'est-il de l'honneur, et il n'en faut plus attendre d'aucune espèce ou le luxe régnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurcissant ; j'aurais mieux fait de dire qu'il l'étouffe.... J'ai dit que le luxe réduisait tous nos appétits à la soif de l'or.... J'ai pu jadis aimer mon père exclusivement à tout autre ; l'aimer, non pour lui, mais parce que je savais qu'il m'aimait comme son bien, et que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'était commode au fond, parce que je pouvais m'y fier, parce que son conseil m'était bon, et que son expérience m'appartenait.... Tous ces motifs étaient au fond ceux d'un cœur imprégné de la lie de l'intérêt, et indignes de la pureté primitive de la portion d'être spirituel que j'ai reçue des mains du créateur : mais, tels qu'ils étaient, mon père en profitait dans le fait, la société et ma famille, par l'exemple L'intérêt sordide est venu déranger cet ordre apparent. Mon père, dont je dévorais la succession comme un bien trop long-temps retenu, tarde trop à mourir; l'impatience me fait apercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mère ; je l'attaque, il se défend ; l'indignation se joint à la douleur de me voir échapper à sa dépendance ; je hâte ses jours, et j'en déshonore la fin en faisant retentir les tribunaux du récit de ses injustices ; je scandalise la société ; je donne à mes enfants l'exemple qu'ils transmettront à leurs neveux, et, les regardant d'avance comme ennemis, j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour son propre bonheur, et je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe : je puis me dispenser de parcourir les autres ordres de liens de la société. Qu'attendront des frères d'un fils parricide ? des parents, d'un frère dénaturé ? des amis, d'un parent insensible ? le

prince, l'état, et la société, d'un homme qui n'a ni parents ni amis dès qu'il s'agit de son intérêt ? »

(*L'Ami des hommes*, ibid.)

PAGE 278.

(5) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, etc.* « A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devait porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendiants ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères où l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'état, s'enrichissant d'un côte, s'affaiblit et se dépeuple d'un autre ; et que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir. (ROUSSEAU.)

Voyez aussi sur cette matière *les Entretiens de Phocion*, un des plus vrais, et à tous égards un des meilleurs ouvrages de politique qui aient paru de nos jours.

MÊME PAGE.

(6) *Exporteront au loin nos moissons. . . . feront naître la disette au milieu de l'abondance*, etc. Voilà en effet tout ce que nous ont valu les savants traités de nos philosophes sur l'agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal, que leurs auteurs en réparent donc, s'il se peut, les suites ; et, pour apprendre à démentir ou à modifier leur système, qu'ils aillent dans nos campagnes, qu'ils parcourent nos provinces, et qu'ils voient des familles entières, sans pain pendant trois et quatre jours, mourir, ou d'inanition, ou d'excès de nourriture au moment où ce pain

4.

leur est rendu. Quel tableau pour des cœurs sensibles! si cependant le luxe et une stérile philosophie laissent encore quelque place au sentiment.

PAGE 279.

(7) *Que des hommes énervés, etc.* « Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve et appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans et du dehors ; la prodigalité les épuise et n'en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante et la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris ; le courage leur reste, mais les forces leur manquent ; l'ennemi qui sait les fatiguer n'a pas besoin de les vaincre, et les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats. » (MARMONTEL.)

MÊME PAGE.

(8) *Que l'intérêt particulier succède à l'amour du bien commun, etc.* « A des gens à qui il ne faut que le nécessaire, il ne reste à désirer que la gloire de la patrie et la leur propre. Mais une âme corrompue par le luxe a bien d'autres désirs : bientôt elle devient ennemie des lois qui la gênent, etc. »

(*De l'Esprit des lois*, l. 7, c. 2.)

« Rien ne peut s'opposer à la dépravation totale des mœurs, quand l'état est en proie aux ravages du luxe. Il y a bien des siècles que Cyrus nous apprit que, pour avilir un peuple vertueux et indomptable, le plus sûr moyen était d'y introduire le goût du luxe et tous les arts frivoles qu'il traîne à sa suite (*Justin*, l. 1, c. 7.) C'est l'artifice dont se servit Aristodème, tyran de Cumes, pour se garantir de sa nation qu'il avait asservie : le fameux Agricola crut aussi devoir employer les mêmes moyens pour subjuguer ces fiers Bretons contre lesquels l'orgueil des conquérants du monde s'était brisé tant de fois. »

(*Discours sur le luxe, par.* GENTY.)

PAGE 281.

(9) *S'il excite l'industrie, etc.* « Il est trois sortes d'industrie : celle qui pourvoit à la nécessité est la première ; celle qui sert à

l'aisance et à la décoration, la seconde; celle enfin qui satisfait la recherche et la curiosité est la dernière. Or je soutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet, est-ce au luxe que nous devons l'agriculture, les moulins à eau et à vent, etc.? Est-ce au milieu du luxe que les Hollandais ont appris à gagner du terrain sur la mer, et à couvrir de moissons les parvis du palais d'Amphitrite? Est-ce aux recherches du luxe qu'ils doivent l'invention des écluses et des canaux, qu'on doit ailleurs l'art de la construction des navires, les citernes, que sais-je? toutes les inventions de l'industrie humaine, qui ont, pour ainsi dire, changé la face de la terre? »

(*L'ami des hommes*, tom. 2, chap. 5.)

PAGE 282.

(10) *S'il anime les arts dans les choses frivoles et en dégradant le goût des artistes, etc.* » A l'égard des beaux-arts, il est impossible qu'ils ne dégénèrent dès que le goût de la recherche prend le dessus. En effet, en tous genres, le vrai beau est simple autant que noble et élevé : il est à un point fixe et marqué par-delà lequel on le gâte; et toutes les fois que les artistes, en quelque genre que ce puisse être, ont voulu enchérir sur la vraie beauté, la charger d'ornements, l'embellir par les détails, et la rendre susceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée et bientôt rendue méconnaissable. C'est cependant à quoi le goût de la nouveauté force les artistes, etc. (*Ibid.*)

C'est dans le même esprit qu'un auteur encore plus moderne a dit, que « le luxe, qui contribue au progrès des arts, lorsqu'il est modéré, produit un effet contraire quand il devient excessif et qu'il gagne toutes les conditions; parce qu'il substitue alors au goût du vrai beau une vaine ostentation de richesses et la recherche des ornements superflus.

On pourrait assigner plusieurs autres causes de la décadence des arts parmi nous; mais la plus universelle et la plus immédiate est sans contredit l'amour de la nouveauté, si naturel aux hommes, et en particulier si naturel aux Français. »

MÊME PAGE.

(11) *S'il épuise tôt ou tard les espèces qu'il fait circuler, etc.* Le commerce du luxe, dit l'auteur du livre de l'*Esprit*, donne aux nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux... L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet état est pour quelques instants un état puissant; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est, comme le remarque Hume, qu'un avantage passager. Lorsque par la beauté de ses manufactures une nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées et de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Ces peuples, en enlevant quelques manufacturiers à la nation riche, l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or, sitôt que la disette d'argent se fait sentir dans un état accoutumé au luxe, la nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de première nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres en une infinité de petits domaines, et par conséquent un partage bien moins inégal de richesses... Il est certain, dit ailleurs l'auteur que je cite dans cette note, que dix mille arpents de terre possédés par une seule famille ne contribuent pas tant à la population et à la force de l'état que s'ils étaient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai secret de la population. Les anciens, qui l'ont bien compris, ont toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

Combien cette réflexion doit frapper les souverains eux-mêmes, s'ils désirent la prospérité de leurs états!

PAGE 283.

(12) *Signe apparent de la vie et de la santé, il porte en lui*, etc. L'auteur de l'*Esprit* a mieux dit encore : « L'époque du plus grand luxe d'une nation est ordinairement l'époque la

plus prochaine de sa chute et de son avilissement. La félicité et la puissance apparente que le luxe communique durant quelque temps aux nations, est comparable à ces fièvres violentes qui prêtent dans le transport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, et qui semblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver, au déclin de l'accès, de ces mêmes forces et de la vie.

« Les chimistes, a dit avec autant d'énergie l'auteur de la *Théorie des lois civiles*, pilent, broient les matières qu'ils font entrer dans leur alambic; ils en concentrent les esprits par la distillation, pour composer ces liqueurs voluptueuses qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe agit de même avec les hommes....; c'est du plus pur de leur sang qu'il tire, ou ces ornements dont il se pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinements de délicatesse qu'il goûte avec tant de sensualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au résultat de son opération en admirent le succès; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On songe rarement à ce qu'il en coûte au genre humain pour procurer à un petit nombre de ses membres ou des plaisirs que l'abondance rend insipides, ou des superfluités qui cesseraient de leur paraître précieuses si elles étaient communes. On ne se permet pas de calculer combien le moins nécessaire des agréments que l'opulence exige fait perdre d'hommes à l'univers, et même de familles. »

MÊME PAGE.

(13) *Ce qui est luxe pour les uns, etc.* « Le luxe n'est pas dans la chose, il est dans l'abus. Ainsi, pour me servir de l'exemple cité par Mélon, un parvenu qui dans le temps de Henri II aurait porté des bas de soie, était répréhensible, parce qu'il affectait une recherche nullement convenable à son état; et un cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choque personne..... Le campagnard n'envie pas l'élégance et la propreté des meubles de la ville, et la ville se glorifie aux yeux des étrangers de la pompe de la cour. Rien de tout cela n'excite l'envie et la cupidité. D'où vient cela? C'est que tout est à sa place. Mais quand le courtisan, sortant de son entre-sol de Versailles où il est meu-

blé selon l'ordonnance, ou de son palais désert où des pierres d'attente marquent la place des glaces, va chez un parvenu où tout reluit d'or et d'azur, où la magnificence de la vaisselle et des porcelaines, la profusion et la variété des mets lui reprochent de toute part le vide de sa prééminence : quand le magistrat et le bourgeois voient, dans des maisons de la campagne, les boulingrins et les arbrisseaux odorants tenir la place des fertiles moissons qu'on en tirait autrefois, et réduire en chaumière par comparaison, l'honorable maison de leurs pères : quand le seigneur campagnard voit dans sa terre un fripon de marchand de bœufs prodiguer à sa femme des bijoux qui éblouissent la dame du château, etc., alors tous les ordres crient au luxe; chacun, blessé de se voir surpasser par son inférieur naturel, s'efforce de se remettre à sa place. De là les dépenses folles. c'est-à-dire, disproportionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin et ses consorts, et tous les désordres les plus propres à ruiner entièrement la société. »

(*L'Ami des hommes*, t. 2, c. 5.)

PAGE 284.

(14) *C'est en attachant la honte au faste*, etc. « C'est elle (c'est l'opinion) qui, sans gêne et sans violence, remet chaque chose à sa place; c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs. »

« Cette révolution vous paraît difficile; elle dépend de la volonté et de l'exemple du souverain. Dès qu'à mérite égal l'homme le plus modeste et le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du prince, qu'il annoncera son mépris pour les dépenses fastueuses et pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, et qu'il fixera un regard de complaisance et de respect sur les victimes du bien public, le goût d'une simplicité noble et d'une sage économie sera bientôt celui de sa cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures et austères y prendront la place des mœurs licencieuses et frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, et laisseront le luxe et la vanité s'admirer seuls et se complaire.... Ainsi l'opi-

nion du prince fera l'opinion publique, et son exemple décidera le caractère national. » (MARMONTEL.)

MÊME PAGE.

(15) *Il resserre le cœur, etc.* « Caractère de cœur maudit qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, et qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux... Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai; mais le commerce qu'elle forme entre eux n'est-il pas trop dur pour les uns et trop doux pour les autres? et de cette différence énorme qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche et celui du pauvre, Dieu, qui est juste autant que sage, n'en serait-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avait pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeait pas aussi de plus d'obligations? Ainsi, vous dont ce riche ne soulage point la misère, prenez patience, c'est là votre unique tâche à cet égard-là; vivez, comme vous faites, à la sueur de votre corps; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve. Mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue et cette langueur où vous l'abandonnez : il y résiste; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte; c'est à vos dépens qu'il prend patience, c'est à vos dépens qu'il la perd : vous répondrez de ses murmures et de l'iniquité où il se livre; et en périssant il vous condamne. »

(*Le Spectateur français* de MARIVAUX.)

PAGE 288.

(16) *Toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe? etc.* Pope a transmis à la postérité le nom d'un vertueux citoyen de sa nation qui, avec un revenu de cinq cents guinées au plus *, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri les pauvres de son canton, entretenu une maison de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentissage, soulagé et guéri des malades, apaisé les différends de ses voisins. Il s'appelait *Jean Kyrle*. Il

* La guinée vaut environ 25 liv. argent de France.

naquit à Rosse, petit bourg de la province d'Herefort, et mourut en 1724, âgé de 90 ans. (Voyez dans l'édition de WARBURTON, l'épître morale sur l'emploi des richesses.)

On trouve dans les ouvrages de l'abbé Prévost une anecdote qui prouve jusqu'à quel point le bon usage de ce que nous possédons et l'habitude de faire du bien sont nécessaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouissait d'une fortune considérable, et n'avait appris à s'en servir que pour satisfaire ses besoins et ses caprices. Des désirs toujours renaissants, et toujours remplis aussitôt que formés, le conduisirent par degrés à une espèce de satiété et de dégoût qui lui rendit la vie insupportable : il ne pensait plus qu'aux moyens de s'en délivrer lorsqu'il rencontra un homme de sa connaissance qui, lisant sur son visage le trouble qui l'agitait, l'ennui et le chagrin dont il était dévoré, parvint à lui arracher son secret. « Quoi, « lui dit-il, vous êtes dégoûté de la vie! vous ne savez plus quel « usage faire de vos richesses pour en jouir! ô mon ami! servez-« vous-en à faire des heureux; et, par le plaisir que vous en res-« sentirez, vous ne vous plaindrez plus que la vie est un far-« deau. » Un si sage conseil fut adopté et mis en pratique au même instant. Les premiers essais de ce nouveau genre de bonheur furent si doux pour ce riche, ils devinrent pour lui une source de sentiments si délicieux et si purs, son cœur devint en peu de temps si sensible et si généreux, qu'il trouva ensuite ses richesses trop bornées et sa vie trop courte pour tout le bien qu'il voulait faire. Quelle leçon pour tant de gens qui en ont trop et qui ne savent raisonnablement à quoi l'employer; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur âme rend avares pour les autres et pour eux-mêmes, et qui n'en ont jamais assez! Les infortunés! ils meurent sans avoir su ce que c'était que de vivre!

Un des plus grands biens et des plaisirs les plus vrais que l'on pût substituer aux folles dépenses et aux faux plaisirs du luxe, serait sans contredit le bien immense qu'opéreraient les grands propriétaires en séjournant plus qu'ils ne le font dans leurs terres, en les vivifiant par leur présence, et en y répandant par une bienfaisance éclairée la joie et l'abondance. Les la-

boureurs deviendraient plus aisés ; les campagnes seraient mieux cultivées; les fermages des seigneurs augmenteraient et seraient mieux payés; ils se verraient adorés de leurs vassaux qui les béniraient chaque jour en versant des larmes d'attendrissement et de reconnaissance; et, parmi les fêtes et les jeux champêtres que cette révolution ne tarderait pas à multiplier sous leurs yeux, ils seraient heureux du bonheur de tout ce qui les environnerait.

LETTRE XXXVII.

La comtesse au marquis de Valmont.

Votre morale, mon tendre et respectable père, vos principes sur le luxe et sur l'emploi des richesses sont l'unique morale et les seuls principes que puisse adopter mon cœur, et qui soient de nature à contenter ma raison. Mon père me les avait inspirés dès l'âge le plus tendre, et je n'ai pas été surprise de les voir confirmés d'une manière si sensible par un second père tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux yeux de mon mari, les œuvres de charité et de bienfaisance que, dans les premiers temps de mon mariage, vous m'aidiez vous-même à faire, et que je n'eusse jamais entreprises avec tant de zèle et de facilité, si vous ne m'eussiez servi de guide et de modèle. Le comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystère que votre lettre lui a révélé, et que je tenais toujours secret, avec d'autant moins de scrupule que je ne prends ces sortes de libéralités que sur la portion de biens qui m'a été spécialement réservée. J'ai lieu de penser qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenses excessives, mais celles seulement qui conviennent à mon rang, et que je ne pourrais me dispenser de faire sans manquer à

mon mari, à mon état et à moi-même. Il est maintenant le premier à retrancher, dans ces jours de calamité, un superflu qui semble pris sur la misère publique et qui insulte aux malheureux. Son cœur, naturellement bon, devient par vos leçons de plus en plus sensible; mais son esprit trop jeune encore, son caractère impétueux, ne lui permettent pas toute la raison que je voudrais trouver en lui. Il n'y a, je le sens, que la religion qui puisse le former avant l'âge; car tel est son chef-d'œuvre : elle supplée à l'expérience même, et donne à la jeunesse une sagesse prématurée. Valmont ne fait que pressentir les vérités auxquelles vous le conduisez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour si pur qui, par vos soins, ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumière étonne, frappe son âme, et opère son changement, qu'il me reste de choses à craindre et à souffrir! Sa jalousie s'accroît et produit en lui une autre espèce d'aveuglement presque aussi funeste que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage; et les inquiétudes, les soupçons qu'il me laisse entrevoir, en blessant ma délicatesse et mon amour pour lui, font tout à la fois mon supplice et son propre tourment.

N'ayant plus la force de soutenir ni l'idée des peines qu'il endure, ni l'injustice qu'il me fait, trop sensible peut-être et trop faible pour ce nouveau genre d'épreuve, je crus devoir un jour m'expliquer avec lui. Je tenais une de ses mains,

que j'arrosais de mes pleurs : Cher Valmont, lui dis-je à travers mille sanglots, quel regard sombre et farouche lancez-vous sur moi ! vous m'aimez, et dans votre amour vous semblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ? quel sacrifice exigez-vous de moi que je ne sois prête à vous faire avec plus d'empressement que vous ne paraîtrez le désirer ? Voulez-vous que je me condamne à une entière retraite ? elle me sera douce avec vous : mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me servir d'excuses. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lausane.... A ce mot, mon mari pâlit, frémit; et son trouble trahissait malgré lui ses dispositions les plus secrètes. — Non, madame, je ne permets et n'exige rien de ridicule et d'insensé : Lausane sera toujours mon ami; et par bien des motifs il serait le dernier que je voulusse éloigner. Quel ami ! m'écriai-je à l'instant... A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en sentis toutes les conséquences par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, et par tout ce que j'avais à craindre de sa vivacité. Quoi ! madame, reprit-il avec chaleur, le baron vous aurait-il manqué ? On ne manque à une femme telle que moi, lui dis-je à l'instant, qu'autant qu'elle le veut bien : et vous me connaissez. Mais, sans me manquer précisément, le baron m'aime, ou feint de m'aimer; vous en avez fait un jeu; c'est vous qui m'avez forcée de recevoir ses visites trop assidues; elles m'ont

toujours été à charge, et vous devriez me savoir gré de la contrainte que je me suis imposée. Je n'estime point assez Lausane pour en faire un ami; il me convient encore moins sous un autre titre, et je n'ai jamais ambitionné que le cœur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air sombre et inquiet à son approche semble me punir de mon trop de soumission à vos volontés.—Moi, madame, me croyez-vous jaloux?—Je ne sais, mais je n'y ai donné lieu du moins ni par mes sentiments, ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'est que maintenant vous passez pour tel; que Lausane en plaisante tout le premier; que ses assiduités me font peine; que son caractère vain m'effraie, et que vous me rendriez le plus grand de tous les services si, sans me compromettre, vous me faisiez la grâce de m'en délivrer. Cela peut être, repartit mon mari avec un sang-froid dont je fus glacée, mais ce serait trop montrer ce caractère jaloux dont vous semblez m'accuser. Soyez tranquille, madame, soyez contente, et jouissez avec confiance de l'effet de vos charmes; il est bien juste que l'univers soit à vos pieds. Moi contente, repris-je fondant en larmes, moi tranquille quand vous ne le serez pas! eh! puis-je donc me faire un bonheur qui ne soit pas le vôtre? Laissons à des cœurs ambitieux toutes les dignités, toutes les faveurs de la cour; le mien n'est que tendre et sensible, et met tout son bonheur à vous aimer et à être aimée de vous. Venez, cher Valmont, venez

partager l'exil de notre respectable père. Venez au sein de la plus auguste famille jouir en paix de leur exemple, de leurs lumières et de leurs vertus. Il me reste encore assez de temps, j'espère, pour prévenir, eu égard à ma situation, les accidents d'un voyage trop précipité. — Et que dirait-on d'une pareille démarche? — On dira, cher époux, que je vous aime plus que tous les honneurs, plus que tout autre bien, plus que le monde entier. On dira que nous avons été chercher plus loin le repos qui ne se trouve point ici, et que, sous les yeux d'un père tel que le vôtre, nous nous suffisons pour être heureux...... Eh! que nous importe ce que l'on dira, si nous sommes heureux en effet? — Ainsi je me rendrai le jouet et la fable de tout ce qui m'environne, j'oublierai ce que je dois à mon prince, ce que je me dois à moi-même; et sur quoi fondé? sur ce que vous me croyez jaloux. Non, madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lausane; et qu'il triomphe à son aise d'un fol espoir que sans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots, mon mari me laissa presqu'à ses pieds tremblante comme une criminelle qu'on accuse et qui se justifie, désolée et prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu! soyez mon appui; détournez les malheurs que je crains; et, si vous les permettez par un juste jugement, donnez-moi la force de les souffrir.

LETTRE XXXVIII.

Le comte de Valmont au marquis.

Je vous l'avouerai, mon père, les caractères que vous attachez à la véritable religion sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappants et les plus nécessaires, si d'ailleurs on y en ajoute un que je voudrais que vous n'eussiez pas omis; je veux dire l'universalité. J'ai toujours cru que ces caractères ne pouvaient convenir qu'à la religion naturelle; et c'est ce qui m'a donné le plus de respect pour elle, et le plus d'éloignement pour toute religion révélée. Cependant l'application que vous en faites à la religion chrétienne, et que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques et respectables monuments qui en font remonter l'origine aux premiers jours du monde : j'admire ce récit de Moïse, qui est si bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la divinité, avec la nature des choses, et avec l'état des premiers peuples et des premières sociétés. Dans l'histoire du peuple juif tout s'arrange avec netteté et avec ordre; tous les faits naissent les uns des autres et se prouvent mutuellement ce qu'on rencontre difficilement, ou, pour mieux

dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuses annales de ces peuples qui se vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, et le développement que vous en avez fait sur ce premier article, je crois entrevoir aussi qu'il ne vous sera pas difficile de prouver l'unité de la religion et sa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, et celles encore qui doivent constater à mes yeux sa perfection ou sa sainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre père, à l'universalité. Sous l'empire d'un Dieu bon, d'un Dieu juste, du père commun du genre humain, la vraie religion, ce semble, doit être pour tous les hommes, elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siècles : et certainement vous ne prouverez jamais qu'il en soit ainsi du christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis et de tous les pères ! vous m'avez déjà tellement réconcilié avec lui, que je voudrais qu'il fût aussi démontré, aussi vrai qu'il vous le paraît à vous-même; et je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caractères de vérité que je puis y désirer. Je sens que lui seul me satisferait, me consolerait; car enfin on ne peut être heureux ici-bas : la légèreté des créatures, le peu de fond qu'on doit faire sur elles, les sources d'ennui, d'inquiétude que nous trouvons au-dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons sans cesse sur ce qui intéresse le plus la raison et le sentiment, tout nous fait souhaiter un point d'appui

qui serve à nous fixer, à nous soulager, à nous tranquilliser; et où le trouverons-nous, si ce n'est dans une religion telle que vous me la dépeignez?

Oserai-je bien une seconde fois vous ouvrir mon cœur, et vous le montrer plus agité et plus faible qu'il ne le fut jamais? Vous avouerai-je, hélas! ce que je n'ose m'avouer à moi-même? Je n'aime plus, je ne puis plus aimer qu'Emilie; mais je doute qu'Emilie m'aime encore..... Je doute qu'elle m'ait jamais bien aimé. En effet, lorsqu'elle a si bien connu mon amour pour ma jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches; elle n'a point perdu son repos et sa tranquillité; un autre penchant paraît avoir détourné son attention et rempli son cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle était quitte de tout amour envers moi, puisque j'avais pu cesser de l'aimer.... Mais quels soupçons injurieux à sa vertu! hélas! Emilie aurait donc tous les vices! elle serait donc fausse, dissimulée, perfide, car elle me jure si tendrement qu'elle m'aime et qu'elle n'a jamais aimé que moi! Ah! fallait-il ne retrouver au fond de mon cœur mes premiers sentiments pour elle que pour en faire la source de mes plus vives alarmes et du plus cruel tourment! Aidez-moi, mon père, à dissiper ces vains fantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, et qui déjà me rendent insupportable à moi-même. Quelle confiance vous m'avez inspirée, puisque j'en ai assez pour vous avouer tant de faiblesse!

LETTRE XXXIX.

Le marquis à son fils.

Tu crois à la vertu, cher Valmont, et tu cesserais de croire à celle d'Emilie! tu lui fais un reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes et en murmures quand elle a su ta passion pour son amie. Eh, mon fils, ses plaintes t'eussent-elles ramené plus sûrement que ne l'eussent pu faire sa patience et sa douceur? « Elle n'a rien perdu de son repos et de sa tran-« quillité. » Ah! il est vrai, elle était tranquille par raison, par religion, autant qu'une épouse tendre et chrétienne peut l'être. Mais elle était sensible; et que n'as-tu pu lire dans son cœur tout ce qu'il renfermait d'amour et de tourments! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons et tes craintes y portent d'amertume, et ce qu'ils ont d'affligeant pour sa délicatesse! Trop heureux époux, tu ne connais pas encore Emilie; et il faut être vertueux comme elle pour la bien apprécier. Bannis, cher Valmont, ces idées sombres et jalouses, qui sont indignes de tous deux : quitte ce caractère odieux qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondés, à des âmes communes ces inquiétudes avilissantes qui décèlent assez la bassesse de leur origine; mais je ne puis les souffrir

dans mon fils, et moins encore dans l'époux de la sage et fidèle Emilie.

Permets donc que, sans m'arrêter plus longtemps à combattre des monstres et des chimères, je te ramène à nos entretiens sur la religion, cette religion si bien faite pour le cœur de l'homme, et, comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposerait plus fortement en sa faveur que les caractères de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel, selon toi, et que je n'ai pu omettre sans prouver contre elle; c'est l'universalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté *. Il est vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le sens rigoureux que tes expressions renferment, prêter à la révélation ce caractère auquel tu donnes tant de force et de crédit. Mais prends garde que, pris aussi strictement que tu l'entends, il entre si peu dans les preuves essentielles de la véritable religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la religion naturelle, que cependant tu reconnais maintenant pour vraie. Tu sentiras, après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la disposition et l'aptitude, si je puis parler ainsi, que nous avons tous à y parvenir. Il est constant que la loi naturelle est faite pour tous les hommes, que tous les hommes sont propres à la connaître et à la pratiquer. Mais

* Voyez la Lettre XXVIII.

dans le fait, il n'est pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant de peuples sauvages la connaissent et la pratiquent dans ce qu'elle a de plus nécessaire et de plus important, je veux dire la connaissance de l'être suprême et de nos devoirs envers lui. Il en est de même de la religion chrétienne quant à l'universalité : avec cette différence, qui est toute en sa faveur, et qui montre combien elle supplée avantageusement à la seule raison; c'est que tel peuple a souvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, et manque de bien des lumières sur d'autres; au lieu que partout où la vraie foi porte son flambeau (et aujourd'hui elle le porte presqu'en tous lieux), elle nous éclaire sans distinction sur tous nos devoirs, et nous fournit les plus sûrs moyens de les accomplir. Ainsi, mon fils, à la rigueur, elle n'est pas répandue universellement, j'en conviens; elle n'a pas toujours, elle n'a pas même encore porté sa clarté chez tous les peuples, mais elle est faite pour les éclairer tous; et, comme je te l'ai déjà fait observer *, elle n'attend, pour leur prêter sa lumière, que des cœurs droits qui soient dignes d'elle. Il suffit d'ailleurs, pour qu'elle soit le don le plus précieux que le ciel ait daigné nous faire, qu'elle puisse sans distinction, sans acception de juifs ni de gentils, être le prix de nos vœux; que tous les hommes puissent

* Voyez la note (1) de la XXVIIIe Lettre.

s'y disposer en quelque sorte et l'obtenir, et qu'un Dieu juste et puissant, maître des conditions, maître absolu des événements et des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux et la diversité des climats, ne la refuse à personne : il suffit que les nations les plus éloignées la reçoivent, chacune dans son temps, ou comme grâce, ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caractères que j'ai établis, et dont on ne peut contester la nécessité. La religion chrétienne a pour elle l'ancienneté; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté?

Elle est parfaitement une, si elle se rapporte tout entière à un unique terme, si ses parties sont liées par un centre commun. Or tel est son caractère : elle a pour centre, pour point d'appui, pour unique fin, Jésus-Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de son culte, l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le consommateur de notre foi *, le soutien de nos espérances, l'attente des nations, le modèle des vrais justes, dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le point de réunion de l'un et de l'autre Testament; en un mot, glorifier Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les hommes en Jesus-Christ, et

* Heb. VII, 2

par ce double objet rapporter tout à Jésus-Christ : voilà, mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la religion révélée, et ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Développons ce second caractère qui lui est propre, et qui, plus que tout autre, est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa chute *, « une semence qui naîtra de la femme, et qui « écrasera la tête du serpent qui les a séduits ; » c'est-à-dire, qui domptera son orgueil, qui renversera son empire ; mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses et tous ses efforts. Cette promesse faite à l'homme dès l'enfance du monde, et qui commence en quelque sorte l'histoire de la révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, et, à raison de ses développements, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient pour notre sainte et auguste religion la base sur laquelle elle repose **.

Dans le plan admirable que cette religion nous trace et l'heureux ensemble qu'elle nous présente,

* Genes. c. 3.

** Ce n'est en effet qu'*à raison de ses développements* que cette promesse se rend plus claire par la suite et plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport que M. de Valmont la cite dans le sens que comportent le texte hébreu et plusieurs versions des plus célèbres, comme les versions arabe, chaldéenne, et différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable que la foi des patriarches avait pour principal

il fallait à l'être suprême, outragé par la désobéissance de sa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majesté de celui qui était offensé et à la grandeur de l'offense : il fallait à l'homme, déchu de son premier état, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure et sainte qui pût l'honorer, un nouveau pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans son chef, n'offrait rien qui suffît à de si grands objets, et qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme : et toutefois Dieu, admirable et fécond dans sa nature et dans ses desseins, laisse entrevoir au monde encore naissant un libérateur. En lui se concilieront la justice et la miséricorde : en lui le mal du péché sera abondamment réparé : en lui, et par ses abaissements et ses souffrances, Dieu sera honoré comme il doit l'être, le genre humain triomphera de son plus dangereux ennemi ; un nouveau règne commencera pour ne finir jamais, et ce règne sera celui de la justice et de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promesse, et ce que Dieu se ré-

---

objet l'accomplissement de la promesse que Dieu ne cessait de leur faire, d'une semence dans laquelle toutes les nations seraient bénites ; que c'était là ce qui formait la grande espérance des Israélites fidèles : et c'est aussi en prenant les choses dans leur principe et dans les vues de la divine sagesse, que le disciple bien-aimé du sauveur nous représente Jésus-Christ comme l'agneau immolé dès l'origine du monde : *Qui occisus est ab origine mundi.* (Apoc. XIII, v. 8.)

serve de développer avec plus d'étendue et de lumière à mesure que les temps où elle doit s'accomplir seront plus proches.

Cette promesse est renouvelée d'âge en âge, et son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham, à Isaac, à Jacob, dans la semence desquels il fait voir un jour tous les peuples bénis *.

Jacob, au lit de la mort, annonçant à ses enfants ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la prééminence que doit conserver la tribu de Juda sur toutes les autres tribus jusqu'à la venue du messie, et le temps où le messie doit naître ** : « Le sceptre *** ne sortira point de Juda, « et le gouvernement ne sortira point de ses des- « cendants jusqu'à ce que vienne celui qui doit « être envoyé; et il sera l'attente des nations. »

Des enfants d'Abraham, des douze fils de Jacob

---

* Gen. XII, 3; XVIII, 17, 18; XXVI, 3, 4; XXVIII, 13, 14

** Genes. XLIX, 10 et suiv.

*** Dans l'Écriture sainte et la langue dans laquelle ce livre est écrit, le mot *sceptre* signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature; et cet usage se trouve établi dans une quantité d'endroits de l'Écriture.

Pour l'entier développement de cette belle prophétie qui fixe le temps de la venue du messie, voyez le *Discours sur l'histoire universelle*, par Bossuet, seconde partie, n°. 10, page 368 et suivantes, édition de 1744.

Dieu fait naître un peuple qu'il rend le dépositaire de cette même promesse qu'il a faite à ses pères. Ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des lois, il lui prescrit des cérémonies sans nombre : ce ne sont point des cérémonies vaines; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, et n'oublie par ce mélange lé messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras; il le récompense lorsqu'il lui est fidèle; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux dieux des gentils. Sa sagesse semble ne disposer les événements et ne régler la destinée des autres nations que pour ce peuple choisi; et ce peuple lui-même n'est fait que pour le messie. Tout en lui m'y ramène (1); l'agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes qu'offrait le souverain pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentaient : les justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. « Les prophètes m'annoncent un « Dieu donné, un Dieu avec nous *. Il est dans « le sein de son père avant tous les siècles **; » le seigneur en fera dans le temps un Homme-Dieu,

* Isa. 7, 14. ** Ps. 109, 3.

le rédempteur des hommes. « Le juste descendra « du ciel comme une rosée. La terre produira son « germe, dit Isaïe, et ce sera le sauveur avec lequel « on verra naître la justice *. Mon serviteur, a « dit encore le Très-Haut, sera rempli d'intelli- « gence; il sera grand, élevé; il montera au plus « haut comble de gloire.... **. » Mais quel mélange surprenant de gloire et d'opprobre! le prophète continue, et tout à coup il me le fait envisager sous une forme méprisable aux yeux des hommes ***.

Ici, mon fils, écoutons parler les prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, et qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus sensible l'unité de la religion, et son rapport à Jésus-Christ, à un messie, tel que le chrétien le reconnaît et l'adore.

Mais surtout souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du christianisme; que dès lors on les opposait aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étaient par les fausses idées d'un règne temporel, d'une Jérusalem toute ter-

* Isa. 45, 8. ** *Ibid.* 52, 13.

*** *Ibid.* 52, 14.

restre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité; que c'est d'eux que le chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; et qu'ainsi c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la religion chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du paganisme, ces fausses imitations que l'esprit de mensonge a faites des inspirations saintes du Dieu de vérité (2).

Avant que de reprendre Isaïe, entends le roi-prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères et toute la gloire du messie.

« Le seigneur * a dit à mon seigneur, asseyez-« vous à ma droite...., vous posséderez l'empire « au jour de votre puissance, et au milieu de « l'éclat qui environnera vos saints. Je vous ai « engendré avant l'étoile du jour. Le seigneur l'a « juré, et son serment demeurera immuable, que « vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de « Melchisédech. »

Ailleurs ce saint roi voit le messie dans les opprobres et les souffrances, et le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnaître.

« O mon Dieu, mon Dieu! s'écrie-t-il **, jetez

* Ps. 109. ** Ps. 21.

« sur moi vos regards : pourquoi m'avez-vous « abandonné?... Je suis un ver de terre, et non « un homme; je suis l'opprobre des hommes et le « rebut du peuple. Ceux qui me voyaient se sont « moqués de moi : ils en parlaient avec outrage, « et ils m'insultaient en remuant la tête. Il a es- « péré au seigneur, disaient-ils; que le seigneur « le délivre, qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il « l'aime..... Ils ont percé mes mains et mes pieds; « ils ont compté mes os; ils se sont appliqués à « me regarder et à me considérer; ils ont partagé « entre eux mes habits, et ils ont jeté ma robe au « sort : mais, pour vous, seigneur, n'éloignez « point votre assistance de moi.... Je ferai con- « naître votre saint nom à mes frères.... Vous qui « craignez le seigneur, louez-le, glorifiez-le, parce « qu'il n'a point détourné de moi son visage..... « La terre dans toute son étendue se souviendra « de ces choses, et se convertira au seigneur, et « tous les peuples des différentes nations seront « dans l'adoration en sa présence.,... Mon âme « vivra pour lui, et ma race le servira; la postérité « qui doit venir sera déclarée appartenir au sei- « gneur; et les cieux annonceront sa justice au « nouveau peuple qui doit naître. »

Isaïe s'explique plus clairement encore; et si David, parce qu'il parle en son propre nom, parce qu'il semble parler comme étant chargé de ses péchés, et que Jésus-Christ n'était chargé que des péchés des autres hommes, laisse par là quelque

ressource à celui qui veut bien encore s'aveugler, Isaïe n'en laisse aucune.

« Réjouissez-vous, dit-il *, déserts de Jéru-
« salem; le seigneur a fait éclater la force de son
« bras aux yeux de toutes les nations, et toutes
« les régions de la terre verront le sauveur que
« notre Dieu doit nous envoyer..... Il s'élèvera
« devant le seigneur comme un arbrisseau et
« comme un rejeton qui sort d'une terre sèche : il
« est sans beauté, sans éclat; nous l'avons vu, et
« il n'avait rien qui attirât les regards, et nous
« l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de
« mépris, le dernier des hommes, un homme de
« douleur qui sait ce que c'est que de souffrir. Son
« visage était comme caché. Il paraissait mépri-
« sable, et nous ne l'avons pas reconnu. Il a pris
« véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est
« chargé lui-même des peines qui n'étaient dues
« qu'à nous. Nous l'avons considéré comme un
« lépreux, comme un homme frappé de Dieu et
« humilié; cependant il a été percé de plaies pour
« nos iniquités; ses blessures sont l'ouvrage de
« nos crimes. Le châtiment qui devait nous pro-
« curer la paix est tombé sur lui, et nous avons
« été guéris par ses meurtrissures. Nous nous
« étions tous égarés comme des brebis errantes;
« chacun s'était détourné pour suivre sa propre
« voie; et Dieu l'a chargé seul de l'iniquité de tous,

* Isa. 52, 53 et 54.

« Il a été offert, parce que lui-même l'a voulu, et « il n'a point ouvert la bouche. Tel qu'une brebis « qui se laisse conduire à la boucherie, tel qu'un « agneau qui se tait tandis qu'on le dépouille de « sa laine, il sera livré à la mort sans former la « moindre plainte. C'est au milieu des douleurs « qu'il a fini ses jours, ayant été condamné par « des juges. Qui racontera sa génération? il a été « retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé « à cause des crimes de mon peuple. Il donnera « les impies pour le prix de sa sépulture, et les « riches pour la récompense de sa mort, parce « qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le « mensonge n'a jamais été dans sa bouche : mais « le seigneur l'a voulu briser dans son infirmité. « S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race « durer long-temps, et la volonté de Dieu s'exé« cutera heureusement par sa conduite. Il verra « le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en « sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, « il justifiera par sa doctrine un grand nombre « d'hommes, et il portera sur lui leurs iniquités : « c'est pourquoi je lui donnerai pour partage une « grande multitude de personnes; et il distribuera « les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son « âme à la mort, qu'il a été mis au nombre des « scélérats, qu'il a porté les péchés de plusieurs, « et qu'il a prié pour les violateurs de la loi.

« Réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez pas, « chantez des cantiques de louange, et poussez

« des cris de joie,... votre postérité aura les na-
« tions pour héritage, ... et le saint d'Israël qui
« vous rachètera s'appellera le Dieu de la terre. »

Avouons-le, mon fils, les divines Ecritures n'eussent-elles que cette prophétie à nous offrir sur Jésus-Christ, les paroles en sont si claires et si précises, qu'elle suffirait seule pour fixer tous nos doutes. Mais suivons ensemble le fil d'une tradition si belle, et écoute maintenant parler Daniel.

« Exaucez-nous, seigneur *; seigneur, apaisez
« votre colère; jetez les yeux sur nous, et agissez :
« ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de
« vous-même; parce que cette ville et ce peuple
« sont à vous, et ont la gloire de porter votre
« nom.

« Lorsque je parlais encore, et que je priais, et
« que je confessais mes péchés et les péchés d'Is-
« raël, mon peuple, et que, dans un profond abais-
« sement, j'offrais mes vœux en la présence de
« mon Dieu pour sa montagne sainte..., Gabriel,
« que j'avais vu au commencement de la vision,
« vola tout à coup vers moi, et me toucha au
« temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, et me
« dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous
« donner l'intelligence. Dès que vous avez com-
« mencé votre prière, j'ai reçu cet ordre, et je
« suis venu pour vous découvrir toutes choses,

---

* Dan. c. 9.

« parce que vous êtes un homme de désirs; soyez « donc attentif à ce que je vais vous dire, et com« prenez cette vision. »

« Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante-dix « semaines en faveur de votre peuple et de votre « ville sainte, afin que ses prévarications soient « abolies; que le péché trouve sa fin; que l'ini« quité soit effacée; que la justice éternelle vienne « sur la terre; que les visions et les prophéties « soient accomplies; et que le saint des saints soit « oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci, et gra« vez-le dans votre esprit. Depuis l'ordre qui sera « donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ « chef de mon peuple, il y aura sept semaines et « soixante-deux semaines; et les places et les mu« railles de la ville seront bâties de nouveau dans « des temps fâcheux et difficiles; et après soixante « deux semaines, le Christ sera mis à mort; et le « peuple qui doit le renoncer ne sera point son « peuple. Un peuple, avec son chef qui doit ve« nir, détruira la ville et le sanctuaire : elle finira « par une ruine entière, et la désolation qui lui a « été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il « confirmera son alliance avec plusieurs dans une « semaine, et à la moitié de la semaine, les hos« ties, les sacrifices seront abolis. L'abomination « de la désolation sera dans le temple, et la déso« lation durera jusqu'à la consommation et jus« qu'à la fin. »

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu

désires, cher Valmont, supputer les années et les soixante-dix semaines d'années dont parle Daniel, en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le législateur des Juifs *; si tu veux fixer les dates et considérer la justesse de leur rapport avec les temps prédits par le prophète; ouvre notre savant Bossuet **, consulte les plus éclairés de tous nos chronologistes, et tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais je te l'ai déjà dit, prenant la voie la plus simple, je mets à part toute dicussion pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties, et te montrer comment tout l'ancien Testament se rapportait essentiellement au Christ, au messie, à toutes les idées que la loi évangélique nous en a données, et comment cet admirable concert de l'un et l'autre Testament fait de la religion chrétienne un tout parfait.

C'est sous ce grand rapport que tu dois considérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres prophètes. Continuons donc à nous instruire dans leurs divins livres.

« Et vous, Béthléem » (dit le prophète Michée ***, environ 700 ans avant Jésus-Christ),

---

* *Vous compterez sept semaines d'années*, dit Moïse en parlant des années sabbatiques et jubilaires; *c'est-à-dire*, *sept fois sept années*, *qui font ensemble quarante-neuf ans*. Lev. chap. 25, vers. 8.

** *Discours sur l'Histoire universelle*, première partie, p. 60 et suiv., et p. 104, édit. de 1744.

*** Mich. c. 5.

« vous êtes petite entre les villes de Juda; mais « c'est de vous que sortira celui qui doit régner « dans Israël, dont la génération est dès le com- « mencement et dès l'éternité. »

« Parlez à Zorobabel » (dit le seigneur au prophète Aggée, dans le temps de la construction du second temple *); « parlez à tous ceux qui sont « restés du peuple; et leur dites : Qui est celui « d'entre vous qui ait vu cette maison dans sa « première gloire? et en quel état la voyez-vous « maintenant? ne paraît-elle point à vos yeux « comme n'étant pas, au prix de ce qu'elle a été? « Mais voici ce que dit le seigneur des armées : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel « et la terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai « tous les peuples; et le désiré des nations vien- « dra; et je remplirai de gloire cette maison, dit le « seigneur des armées.... la gloire de cette der- « nière maison sera encore plus grande que la « première, et je donnerai la paix en ce lieu. »

« Fille de Sion, soyez comblée de joie (s'écrie le seigneur, par la voix de Zacharie **); « fille de « Jérusalem, poussez des cris d'allégresse. Voici « votre roi qui vient à vous, ce roi juste qui est le « sauveur; il est pauvre, et il est monté sur une « ânesse et sur le poulain de l'ânesse... ***; il an-

* Agg. c. 2. ** Zach. chap. 9.

*** Voyez l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem, en saint Matthieu, chap. 21.

« noncera la paix aux nations, et sa puissance « s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre. »

« Je vais envoyer mon ange, qui me préparera « la voie, dit enfin le seigneur par la bouche de « Malachie *, et aussitôt, le dominateur que « vous cherchez, et l'ange de l'alliance, si désiré « de vous, viendra dans son temple; le voici qui « vient, dit le seigneur **. »

C'en est assez, mon fils; et, sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines Ecritures sur la vocation des gentils, sur l'établissement de l'église, sur la réprobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de traditions que nous venons de parcourir, et qui rappellè si constamment l'ancienne promesse et le grand objet sur lequel portait toute la religion?

Faudra-t-il ajouter encore à ces prédictions sur des faits éloignés les prophéties que Dieu dictait à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ezéchiel, sur des événements plus prochains, c'est-à-dire, sur l'état temporel des Juifs avant Jésus-Christ, et sur le sort des empires qui ont précédé son avénement? Faut-il te faire observer comment, par ces vives

* Environ 450 ans avant la venue du messie. Les prophètes se taisent pendant un assez long intervalle, et jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste, le précurseur de Jésus-Christ, comme pour rendre, par ce silence même, les Juifs plus attentifs à observer les temps où le messie devait paraitre. Ce fut réellement l'effet que ce silence produisit.

** Mal. c. 3.

et éclatantes lumières, il rendait son peuple attentif à la voix de ses prophètes, et comment, par les choses mêmes qui se vérifiaient sous ses yeux, il lui apprenait à regarder comme également certaines celles qui lui étaient prédites sur le messie pour toute la suite des temps? faut-il te montrer comment, dans les décrets de l'éternel, tout était lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, et tenait par des nœuds secrets à la venue de son fils?

Lis toi-même dans les livres des prophètes, de ces hommes (3) pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens et pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, et en butte aux plus cruelles persécutions sans en être ébranlés; lis dans leurs livres ce qu'il serait trop long de t'exposer ici: et ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées. Elles sont liées trop étroitement à toute l'histoire du peuple de Dieu, et à celle des grands hommes sous le nom desquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être considérées comme telles; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment et pour ceux qui les ont écrits était trop universellement répandue et trop bien établie pour qu'on ait pu les y insérer après coup; disons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres causes que ces prophéties elles-mêmes et leur accomplissement. Enfin leur liaison nécessaire avec celles que, malgré tout in-

térêt contraire, les Juifs nous ont conservées sur le messie, et qui se sont vérifiées dans le Christ que nous adorons, en constate trop bien l'authenticité pour qu'on puisse raisonnablement les révoquer en doute : car ici, comme sur tout le reste, cher Valmont, tout se soutient réciproquement et par des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc, et tu verras la continuité et l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi; et tu admireras ces étonnantes prédictions, si précises et si détaillées (4), sur le châtiment des Juifs et leur captivité; sur leur rétablissement après 70 ans révolus; sur les peuples qui devaient servir, entre les mains du Tout-Puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Mèdes, les Perses, et sur Cyrus lui-même, que le seigneur appelle par son nom au secours de son peuple; sur la succession des quatre grands empires et leurs révolutions; sur Alexandre et la division de ses vastes états; sur l'empire romain; et enfin sur l'empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi Dieu dirigeait toutes choses selon le plan unique qu'il s'était formé par rapport à son Christ; ainsi l'univers en paix sous Auguste, et réuni presque tout entier sous un seul maître, n'était dans les desseins du Très-Haut qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile

et à l'établissement du règne d'un Dieu fait homme, de ce règne qui, bien opposé aux idées des Juifs grossiers et terrestres, devait s'élever sur la ruine de nos passions, et non pas les flatter; ainsi encore, dans l'histoire de la religion, les Juifs, les peuples, les différents âges, tout est pour le messie : c'est le centre auquel tout retentit; et par le péché du premier homme je suis conduit à un point fixe, le libérateur attendu par les Juifs *, et reçu par les chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire, et aux hommes le salut. Le monde qui, selon la pensée de l'apôtre, a été créé en Jésus-Christ, en tant qu'il est le verbe de Dieu, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, se trouve dignement réparé en Jésus-Christ **.

Change maintenant le plan de la religion chrétienne; imagine, pour expliquer les prophéties, un messie tel que le Juif se le figurait, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant : dès lors toute l'unité disparaît, toutes les prophéties se démentent;

* *Omnes qui ab initio sæculi fuerunt justi caput Christum habent. Illud enim venturum esse crediderunt, quem nos venisse jam credimus.* S. Aug. conc. 5, in ps. 36.

** *Est imago Dei invisibilis......, in ipso condita sunt universa...; ipse est ante omnes, et omnia in ipso constant...; complacuit per eum reconciliare omnia in ipsum.* Coloss. c. 1, vers. 16, 17, 19, 20.

elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée et contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi , pourquoi un messie : on ne sait plus ce que signifient dans les prophètes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un roi dont l'empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, et dont le règne doit être celui de la paix, de la justice et de la vérité, le tableau de ses souffrances n'a plus rien de réel; on ne voit plus de satisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de sacrifice tel que les prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec précision; tout se lie, les faits, les dogmes, nos mystères, notre morale, nos sacrements, nos rites, nos solennités; tout se suit et s'accorde dans la religion chrétienne.

O religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu que la religion chrétienne n'atteste par son accord parfait l'œuvre du Très-Haut : et si, en comparant les merveilles de l'univers et le beau spectacle que m'offre la religion, j'aperçois quelques ombres à ce dernier tableau *, dois-je en être surpris? Dieu, pour nous laisser toujours également libres en

* Ce sont ces ombres, nécessaires dans le plan de la divine

nous éclairant sans nous contraindre, en a répandu jusque sur le premier.

Je t'ai donc exposé, cher Valmont, la preuve de la religion, je ne dis pas la plus sensible, ce caractère est réservé, ce me semble, à la sainteté de ses dogmes et de sa morale : mais je dis la plus grande, la plus belle à des yeux eclairés, puisque l'unité des proportions et des rapports innombrables que la religion renferme ne la rend pas moins admirable que ne l'est, dans l'ordre de la nature, le monde matériel et visible, par l'accord de ses parties entre elles, et par leur rapport commun à la gloire du Très-Haut et au bien général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette pensée du célèbre Bacon, que, si l'on considère les ouvrages de la nature séparés et sans liaison, on pourra se laisser aller à quelque doute; mais que, si on les envisage réunis et dans leur ensemble, ils formeront aux yeux du sage la démonstration la plus complète; et applique cette juste et belle réflexion à la preuve sublime que nous offre l'unité de la religion. Si nous ne prenions d'elle que différents traits épars et différents genres de preuves qui nous attestent sa divinité, peut-être y aurait-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que solides; mais qu'opposer de raisonnable à ce grand

---

sagesse, qui faisaient dire à saint Augustin, « qu'il y avait dans « la religion assez de lumières pour éclairer les cœurs droits, et » assez de nuages pour aveugler les impies. »

tout, à cet ensemble parfait qu'elle nous présente?

Prends-y garde, mon fils; toujours et nécessairement l'erreur se dément par quelque endroit. Elle se dément d'autant plus aisément qu'elle se forme par une plus longue succession d'années, et qu'elle embrasse une plus longue suite de faits: dès lors toutes les parties de son ouvrage sont décousues, comme dans la mythologie des païens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques efforts qu'on fasse après coup pour les réunir et les accorder; par tout l'accord est interrompu, la chaîne se rompt comme d'elle-même, tout est sans ordre et sans suite : tant il est vrai que l'unité est le caractère qu'il est le plus difficile, qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire, et par conséquent le caractère le plus essentiel et le plus distinctif de la vérité!

Que dois-tu donc penser de cette religion qui, dans une suite de plus de quatre mille ans, à compter seulement jusqu'à Jésus-Christ, dans une chaîne d'événements qui renferme l'histoire de tout un peuple, et en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, est parfaitement une et ne se dément par aucun endroit?

Mais comme, dans la religion chrétienne, tout se prête un mutuel appui, que sera-ce encore lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité? Je m'arrête, cher Valmont, et te laisse tout le temps de peser à loisir

les réflexions que je viens de faire, avant de passer à cet autre caractère que la véritable religion doit nous offrir.

NOTES.

PAGE 316.

(1) *Tout en lui m'y ramène, l'agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes, etc.* Le premier et le principal mérite de l'ancienne loi consistait à représenter, à annoncer, à promettre Jésus-Christ. Lui seul était la fin de la loi, comme parle l'apôtre : *Finis legis Christus* *. C'est aussi ce qui a dicté à saint Augustin cette expression singulière, mais forte et énergique : *Tota lex gravida erat Christo*; toute la loi travaillait à enfanter Jésus-Christ. Or, comme l'a observé le pieux auteur d'un livre sur la connaissance de Jésus-Christ : « Premièrement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de splendeur les voies de Jésus-Christ avant qu'il descendît sur la terre. En effet, la connaissance d'un avenir libre, où la prophétie est, de l'aveu du genre humain, réservée à Dieu seul : pourquoi ? parce qu'elle suppose et une science infinie qui embrasse les secrets les plus profonds, et une puissance infinie qui fait éclore à son gré les plus incompréhensibles événements. Secondement, faire servir à la gloire de Jésus-Christ le ciel et la terre pendant quatre mille ans; susciter en sa faveur des prophètes qui prédisent en détail tout ce qui le regarde; varier les aspects pour le montrer sous le voile transparent d'une infinité de figures; établir une loi dont les sacrements et les cérémonies le promettent, l'annoncent, le désignent; voilà assurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint, une gloire qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, au fils unique du père. » Et voilà en même temps ce qui contribue le plus à donner à la religion

---

* Rom. 10.

chrétienne ce caractère d'unité qu'on ne saurait trop admirer en elle.

PAGE 318.

(2) *Ces oracles incertains ou équivoques des dieux du paganisme, etc.* « Il n'y aurait jamais eu dans le monde des oracles trompeurs, si les hommes n'eussent été intimement persuadés que Dieu, qui possède la science de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inspire. Une folle curiosité dans les uns et la cupidité dans les autres ont produit cette fausse imitation de la prophétie. » (*L'archevêque de Vienne.*)

Presque partout l'erreur et le mensonge ont contrefait et imité la vérité, comme un alliage trompeur imite les plus purs métaux; s'ensuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre la vérité et le mensonge?

On cite quelques traits qui, dans les prêtres et les fausses divinités des païens semblaient désigner un esprit prophétique, et qui par là même tendent à affaiblir la preuve que nous tirons des prophéties renfermées dans nos livres sacrés : mais, outre que les traits que l'on rapporte (du moins ceux qui paraissent les plus frappants) n'ont pour fondement que des ouï-dire et des autorités fort suspectes, on convient dans le christianisme que les démons, considérés comme ayant été, de concert avec la fourberie des prêtres, les auteurs de ces oracles, ont pu en imposer à cet égard par des illusions, ainsi qu'ils en imposaient à l'égard des miracles par des prestiges, sans que d'ailleurs ils aient pu donner à leurs prédictions apparentes le caractère essentiel d'une véritable prophétie. « Les esprits dégagés de tout commerce avec la matière, dit l'illustre prélat que nous venons de citer, ont bien plus de pénétration et de sagacité que les hommes, soit pour la prévision des effets purement physiques, soit pour la combinaison de l'avenir avec le passé. Ils peuvent même savoir et découvrir aux autres des secrets inaccessibles à l'esprit humain. Ainsi, selon la remarque de quelques pères, ont-ils prédit des maux dont ils devaient être les auteurs; ainsi ont-ils manifesté dans un endroit ce qui était arrivé dans un autre lieu, trop éloigné pour qu'il fût humainement possible

d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres (qui fait le véritable caractère de la prophétie) était au-dessus des lumières de ces faux prophètes du paganisme : elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs, soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers, soit qu'ils n'eussent d'autres principes que la fourberie des devins consultés, n'ont jamais prédit des événements de cette espèce ; et toutes les fois qu'ils ont voulu en parler, l'ambiguité de leur réponse a décelé leur ignorance. »

(*L'Incrédulité convaincue par les prophéties.*)

PAGE 327.

(3) *Des prophètes, de ces hommes, etc.* On a prétendu jeter du ridicule sur les prophètes et sur leur ministère en plaisantant sur la manière dont quelquefois ils s'expliquaient : mais, outre que des plaisanteries, souvent fondées sur des exagérations et de fausses interprétations, ne répondent pas solidement à des faits bien constatés, on devrait faire attention aux temps, aux mœurs, aux usages, au caractère du peuple auquel ces vrais justes étaient envoyés. Ce qui nous paraîtrait vil ou bizarre, à en juger par nos mœurs, n'était que simple et naturel du temps d'Homère et des prophètes : il était d'ailleurs question de parler à des hommes sur qui les choses matérielles et sensibles, et souvent même les plus grossières en apparence, faisaient seules une impression vive et profonde. Dieu savait bien donner à ces interprètes, quand il le fallait, des expressions grandes et sublimes ; mais quelquefois aussi, s'accommodant et se prêtant aux besoins de tous, il dictait ou permettait à ses prophètes le style et la manière les plus propres à faire effet sur l'esprit de la multitude, ou les plus conformes à leur caractère et à leur génie particulier.

En général, les anciens parlaient plus que nous à l'imagination et aux sens, et persuadaient plus sûrement. « Ce qu'on disait le plus vivement, comme le remarque l'auteur d'*Émile*, ne s'exprimait pas par des mots, mais par des signes. On ne le disait pas, on le montrait.... Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du roi des Scythes un oiseau, une

grenouille, une souris et cinq flèches. L'ambassadeur remet son présent et s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, et Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. » C'est ainsi que Dieu parlait aux Juifs par ses prophètes.

Voyez, sur les objections frivoles et les fausses imputations qu'on a faites à leur égard, les excellentes *Lettres de quelques Juifs portugais*, auxquelles, pour les détails, nous avons déjà renvoyé.

(*Lettre 2 et suivantes*, t. 2, *cinquième édition* in-8°. 1772.)

PAGE 328.

(4) *Ces étonnantes prédictions si précises et si détaillées sur le châtiment des Juifs, etc., sur Babylone, sur la Syrie, etc.* On peut voir le précis de ces différentes prophéties et leur juste application, dans la plupart de nos apologistes, et spécialement dans l'abbé Pey, *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste, deux volumes;* ainsi que dans *l'Incrédulité convaincue par les prophéties*, de l'archevêque de Vienne. On peut les voir aussi, pour la plus grande partie et de la manière la plus intéressante, dans l'Histoire ancienne de Rollin; histoire, malgré la longueur des réflexions, si utile et si belle aux yeux de tous les vrais sages. Au reste, ce qu'il y a de bien remarquable et de bien frappant, c'est que les révolutions diverses qu'ont éprouvées les Juifs ne sont à la lettre que le développement de la grande prophétie que leur fit Moïse, avant de mourir, sur tous les châtiments que leur ferait éprouver le seigneur s'ils lui étaient infidèles : c'est que, d'un autre côté, rigoureusement punis, asservis, transférés parmi les autres nations, ils se relevaient toujours, et au milieu de tant de causes de destruction n'étaient jamais entièrement détruits ni confondus avec les autres peuples; tandis que ceux-ci, quoique formant les plus puissants empires, après avoir servi de verges et d'instruments de providence entre les mains du Très-Haut, étaient tour à tour détruits et brisés irrévocablement. Ainsi l'avait annoncé le prophète Jérémie. « Ne crains point, ô Jacob! toi qui « es mon serviteur, dit le seigneur, parce que je suis avec toi :

« car je perdrai toutes les nations parmi lesquelles je t'ai banni;
« et pour toi, je ne te perdrai point; mais je te châtierai avec
« une juste modération, sans t'épargner comme si tu étais inno-
« cent. » (Chap. 46, vers, 28.)

Quelque précises et détaillées que soient la plupart de nos prophéties, on voudrait qu'elles le fussent encore plus. « On voudrait que les prophètes eussent mis dans leur style la même clarté, la même suite et la même liaison que comporterait le style d'un historien. Car telle est l'obstination de l'incrédulité; elle demande toujours de nouvelles lumières. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer; et le désir chimérique d'une lumière plus vive est le prétexte spécieux de son aveuglement volontaire..... Mais doit-elle faire dépendre son acquiescement d'une condition qui n'est ni nécessaire ni convenable....? Indépendamment de la nature de l'esprit prophétique et du style qui lui est propre, il y a une raison qui a dû rendre les prophéties plus obscures et plus mystérieuses que des narrations historiques. Il ne convenait pas que les premières eussent une clarté qui devînt un obstacle à leur accomplissement.

« Dieu n'est pas obligé de multiplier les miracles; il est même de sa grandeur et de sa sagesse de ne pas altérer sans nécessité le cours des choses humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les ressorts de sa providence. Il est manifeste qu'une prédiction aussi claire et aussi détaillée qu'une relation historique ou ne serait jamais accomplie, ou ne pourrait l'être que par un miracle. Supposons que toutes les prophéties sur Jésus-Christ eussent été rassemblées dans un seul et même discours, et rangées selon l'ordre des temps; qu'elles commençassent par sa naissance dans Bethléem, avec les circonstances et les suites de cette naissance; qu'elles continuassent par sa fuite en Égypte, son retour dans la Palestine, sa vie cachée jusqu'à l'âge de trente ans; qu'elles décrivissent ensuite toute sa vie publique, ses miracles, ses prédications, ses voyages dans la Judée, ses combats contre une cabale puissante et jalouse; qu'elles finissent par la perfidie d'un de ses disciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ses juges, par la rage de ses bourreaux, par sa mort sur une croix, et par sa résurrection glorieuse; supposons, dis-je,

que tout cela eût été annoncé avec cette suite et ce détail, et de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jésus-Christ, les Juifs n'eussent qu'à consulter son histoire prédite pour savoir ce qu'il devait faire : dans cette supposition, de pareilles prophéties ne pouvaient plus être humainement accomplies. Les Juifs, si bien avertis, ne pouvaient plus concourir par leur incrédulité à l'exécution des conseils éternels.

« Il fallait un de ces prodiges qu'on ne doit attendre ni de la sainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque instant dans l'esprit des Juifs des notions si nettes et si précises; ou, s'ils ne perdaient pas de vue ces notions, pour les faire agir volontairement contre les règles les plus communes de la prévoyance.

« Il en est à peu près de même des autres prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accomplissement impossible sans un miracle. Le libre arbitre, dans l'usage ordinaire que Dieu en a laissé aux hommes, serait trop gêné par une connaissance si distincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur est nécessaire pour tenir dans leur détermination un juste milieu entre un excès de confiance et un excès de crainte et de paresse.

« Il est vrai que les prophéties doivent préparer les esprits jusqu'à un certain point à l'attente de leur accomplissement. Il est vrai aussi qu'elles doivent avoir une clarté suffisante pour rendre inexcusables ceux qui méconnaissent cet accomplissement quand il est arrivé. Ce double caractère se remarque dans les prophéties de l'ancien Testament, et surtout dans celles concernant le messie... Les Juifs, en lisant les anciens oracles, avaient conçu l'espérance d'un libérateur. Ils avaient même sur cet événement si désiré un signe que la plupart des prophéties ne donnent pas : c'était l'époque à laquelle Jacob leur avait prédit que le messie paraîtrait, et la date des semaines de Daniel, dont la fin approchait au temps de Jésus-Christ. Aussi attendaient-ils alors le messie promis; et cette attente leur était commune avec les Samaritains, qui n'admettaient d'autres livres sacrés que ceux de Moïse. Il n'a tenu qu'à eux de reconnaître dans la personne de Jésus-Christ tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits, répandus en différentes prophéties, et

souvent cachés sous des apparences plus conformes aux désirs de leurs cœurs, n'avaient pas assez attiré leur attention. Ils s'obstinèrent à les rejeter lorsque Jésus-Christ les leur montra; et ils contribuèrent ainsi, sans le savoir, à les vérifier, puisque leur incrédulité était elle-même prédite.

« Une distribution si exacte de lumière et d'obscurité est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. Un homme à qui Dieu aurait ouvert le livre de l'avenir, sans lui inspirer la manière dont il devait prédire ce qu'il y aurait vu, parlerait trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même esprit qui a éclairé les prophètes de dicter des oracles, assez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas besoin d'un nouveau prodige; assez clairs néanmoins pour qu'après l'événement (ou dans le temps même que ces oracles s'accomplissent), la vérité puisse en être aperçue par tous les esprits attentifs. »

(*L'incrédulité convaincue par les prophéties.*)

On retrouve dans ces sages réflexions, que nous avons crues trop importantes pour ne pas les rapporter ici, cette vérité si souvent inculquée dans ces lettres, que Dieu a tout disposé dans ce monde pour servir de matière au mérite ou au démérite, et en faveur de la liberté : principe qui, dans l'ordre de la nature et de la grâce, nous éclaire plus que tout autre sur les voies ineffables de la Providence, sur les opérations de la divinité; et qui forme la solution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent.

LETTRE XL.

La jeune madame de Veymur (autrefois mademoiselle de Senneville) à la comtesse de Valmont.*

Depuis la dernière lettre que je vous ai écrite, ma chère bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; et, au gré de mes désirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez : mes sentiments, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagements n'ont pu les modérer; et dans mon cœur, toujours tendre et sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-temps, d'être toujours si loin de vous; et mon désir le plus ardent serait de pouvoir jouir en ce lieu tout à la fois et de mon époux et de mon amie. Mais, puisque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en consoler, comme je l'ai fait jusqu'ici, en écrivant à l'une et en lui parlant de l'autre. Oui, ma chère Emilie, sans risquer de vous ennuyer et de vous déplaire, je vais encore vous

* Cette lettre de l'amie de madame de Valmont est la seule de toutes les siennes que l'on ait conservée; et c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en sentiments se ressemblent si bien !

M. de Veymur * me devient toujours plus cher par la confiance qu'il me témoigne, et à cause des dangers dont je sens de plus en plus que cette union m'a préservée. O ma bonne amie ! en nous parlant de ses égarements, il ne nous avait rien dit en comparaison de ce qu'il lui restait à nous dire ; et quelles leçons pour notre sexe que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorsqu'il se les rappelle dans un âge où il s'en repent et s'accuse lui-même !

Je plains peu celles qui parmi nous veulent bien être séduites ; qui appellent les dangers au lieu de les éloigner ; qui préparent en quelque sorte les pièges où elles doivent se laisser surprendre, et creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légères, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà cependant à demi-vaincues lorsqu'on commence à les attaquer, aiguisant par le désir de plaire et par la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritaient bien de succomber **, et ne doivent s'en

---

* Le frère du comte.

** Et quand, par impossibilité, elles ne succomberaient pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, que les soupçons qu'elle occasione et les jugements

prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décèlent à des yeux clairvoyants; que leur conduite éclate et les couvre d'infamie *; que le libertin qui les a séduites soit le premier à trahir leur faiblesse pour la faire mieux servir à son triomphe; que du moins, las de se contraindre, dégoûté de sa conquête par le peu qu'elle lui a coûté, et parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement et porte ailleurs les mêmes hommages et la même inconstance; que ces tristes victimes de l'orgueil, de l'amour et du plaisir, éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts et du mépris, toute l'horreur du repentir, ou ne se consolent de leur honte que par de nouveaux égarements et une honte plus grande encore; tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre et qui doive nous étonner. Mais que

---

qu'elle fait porter! Si la réputation, surtout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, et la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de s'exposer à la perdre? *La vanité, ainsi que l'étourderie, ces deux défauts*, dit d'Arnaud, *pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvénients du vice.* (Hist. angl.)

* « Il faut s'honorer pour être honoré; comment peut-on « mériter le respect d'autrui sans en avoir pour soi-même? et « où s'arrêtera, dans la route du vice, celle qui fait le premier « pas sans effroi? » (Rousseau.)

des âmes tendres et naïves, honnêtes et pleines de délicatesse, incapables de vouloir jamais ni qu'on leur manque, ni se manquer à elles-mêmes, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime et de la confiance, se voient jouées par l'artifice et l'imposture, soient trahies par leur candeur même; et, sans avoir conçu aucun soupçon du péril auquel trop de confiance expose, apprennent par leur chute et leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique sûreté des vertus les plus pures : voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, et ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

Ah, ma chère amie! heureuses celles que des circonstances favorables, autant que leur sagesse, ont mises à l'abri des dangers! Car enfin quels secrets ressorts ne fait pas jouer le vice pour triompher de la vertu? Que d'affreux mystères en ce genre M. de Veymur m'a révélés! et que, sans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je serais tentée de le haïr! Mais je serais bien injuste : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir lorsqu'il est sincère? Celui dont il est pénétré ne peut que lui assurer mon estime; je dois le juger par ce qu'il est aujourd'hui, et non par ce qu'il fut autrefois; et, si la pitié pour toutes celles qu'il a séduites plaide encore contre lui, il mérite au moins d'être absous par ses remords. Partout il les porte avec lui; c'est dans mon sein qu'il les dépose; et j'ai seule,

en en recevant le triste aveu, pu trouver le secret de charmer sa douleur. Si je vous en fais part, ce n'est pas sans qu'il le sache et qu'il le permette : vous êtes pour lui comme un autre moi-même ; et, en nous dévoilant à toutes deux ses torts, il en sera plus tranquille, s'il trouve sa grâce au fond de notre cœur. O hommes! hommes dangereux et perfides! devrions-nous vous pardonner si aisément les maux que vous nous faites? Car enfin, ma bonne amie, la cause de tout notre sexe n'est-elle pas la nôtre? Eh! du moins avertissons nos semblables des périls qu'elles courent; apprenons à l'innocence à se mettre en garde contre la séduction, et félicitons-nous nous-mêmes d'avoir échappé à des écueils marqués par de si tristes naufrages.

Ici, ma chère Emilie, que n'aurais-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, et des degrés presque insensibles par lesquels on prépare notre chute! Avec quel art on joue le sentiment! quel respect on semble avoir pour nous! quels soins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer! quelle attention secrète à prévenir nos volontés, à flatter nos désirs! quelle honnêteté dans toute la conduite! quelle décence dans les propos! quelle imitation adroite et trompeuse des vertus qui nous sont chères! quels ménagements pour s'attirer notre confiance et nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne! Mais ensuite quel abus de cette confiance même!

quels secrets simulés pour nous en arracher de plus réels! quelle assiduité et quels artifices pour se rendre nécessaire! L'est-on devenu? on se permet alors des entretiens plus tendres; on nous engage à des lectures plus séduisantes; on nous amollit par des spectacles et par les fêtes les plus galantes; on hasarde enfin des aveux plus directs; on y fait succéder le langage expressif des passions les plus vives, de la jalousie, de la crainte et du désespoir; on réitère les serments d'être fidèle : mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des séducteurs? O ciel! quelles intrigues et quelles honteuses manœuvres! Des lettres supposées; des domestiques séduits et pervertis; de fausses démarches dans lesquelles on nous engage sans nous en laisser apercevoir les suites; des occasions funestes amenées et préparées de loin par le vice qui s'agite et qui veille tandis que l'innocence repose sans soupçons et sans crainte; des persécutions suscitées avec adresse au sein d'une famille pour nous faire tomber entre les bras de celui même qui les a fait naître; les trames les plus noires ourdies dans le plus profond silence....... O comble d'horreur! les mystères d'iniquité se consomment; et une malheureuse victime de tant de noirceurs a cessé d'être sage avant que son cœur, encore ennemi du vice, ait cru pouvoir jamais abjurer la sagesse. Tel est le terme fatal où de petites précautions négligées ont conduit tant d'âmes honnêtes qui, par éducation, par un fonds

de raison, de religion même, par sentiment, ne semblaient nées que pour la vertu.

Quels moyens donc de parer à de si grands malheurs? Les voici, me dit encore mon mari, et ce sont les seuls vraiment à l'épreuve de tout genre de séduction : s'inquiéter peu du soin de plaire, et uniquement de celui de se faire honorer; veiller sur les plus légères impressions de son esprit et de son cœur, et commencer par faire un pacte avec son imagination pour ne lui permettre jamais de s'égarer sur les objets qui peuvent servir à l'enflammer; avoir une amie respectable; et l'amie la plus sûre est une mère vraiment digne d'en servir, si l'on a le bonheur de la posséder; lui ouvrir son cœur sans réserve, ou, à son défaut, à toute autre amie qui soit assez tendre, assez sage pour pouvoir la remplacer; se défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre âme et à affaiblir nos principes; se mettre en garde contre toute espèce de liaison trop intime, de rapport trop étroit avec des personnes d'un autre sexe; et se souvenir que l'habitude vient enfin jusqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étaient le plus indifférents : c'est ainsi qu'on garde son propre cœur; qu'on vit heureuse, tranquille, maîtresse de soi-même; qu'on est toujours respectable, toujours respectée; et qu'on jouit au-dedans de soi de ce témoignage si flatteur et si doux qu'en effet on mérite de l'être.

Tels sont, ma bonne amie, les sages conseils

d'un homme qui a si bien connu le monde, nos dangers, nos faiblesses et nos ressources. Puissions-nous n'avoir jamais besoin de nous rappeler ses leçons pour nous-mêmes! Puissent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles qui, moins attentives et moins instruites, en auraient plus besoin que nous!

LETTRE XLI.

La comtesse au marquis.

Un événement bien triste, qui fait l'entretien de toute la cour et la fable des courtisans, en ne donnant que trop à penser à mon mari sur le compte de Lausane, ne laisse plus de bornes à ses soupçons jaloux, et ne me permet guère d'en mettre à mes alarmes.

Une femme du plus haut rang, dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi, vient de donner l'exemple et la preuve des funestes suites qu'entraînent l'oubli des vrais principes et le manque de religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'estime publique par son attachement à ses devoirs et la pureté de sa foi, a été forcée par son mari de recevoir chez elle le comte de ***, ami intime du baron, et philosophe comme lui. Elle n'avait d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui, marchant sur

ses traces, se faisait distinguer déjà par ses vertus autant que par ses agréments et sa beauté. Le comte ne tarda pas à s'insinuer dans leur esprit, en déguisant avec art le venin subtil de ses dangereux systèmes. Il affecta devant elles toute la délicatesse du sentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; sans se donner pour un homme qu'animait l'esprit de la religion, il les disposait à croire que sans elle on pouvait avoir, dans le degré le plus éminent, toutes les qualités qui font l'honnête homme selon le monde, et qu'on les avait même d'autant plus sûrement qu'elles ne prenaient alors aucune teinte de faiblesse et de superstition. Il maîtrisa ainsi par degrés leur estime et leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards et les soins les plus empressés, il leur inspira des sentiments plus tendres dont elles n'avaient pas encore appris à se défier. Trop éclairé sur ses premiers succès, il ne crut pas pouvoir mieux assurer son triomphe qu'en s'attachant à corrompre entièrement leur esprit pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs; il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes; il leur prêta des livres qui renfermaient tout le poison de l'incrédulité; il leur inspira la vanité du bel esprit et le goût des recherches curieuses; il leur parla le jargon de la métaphysique et des sciences les plus abstraites; il leur dévoila avec moins de ménage-

ment sa façon de penser, et les fit passer en peu de temps de l'estime et de l'attachement pour sa personne à l'estime et à la croyance de ses opinions.

Le mari s'aperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causait dans sa maison. Il voyait les occupations essentielles absolument négligées pour de dangereuses spéculations et de vaines subtilités; les devoirs de la religion omis; les bienséances méprisées; ses avis fort mal reçus; une sorte de pédantisme à la place d'une sage et heureuse simplicité; les domestiques devenus raisonneurs à l'exemple de leurs maîtresses; une académie de faux savants et de faux sages tenant chez lui des séances réglées; et ses plus anciens amis, victimes des grands airs, de la suffisance et du mépris, forcés de se retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avait occasioné, et pria d'éloigner le comte; mais il n'était plus temps. La mère et la fille jetèrent les hauts cris; on menaça, on fulmina, on traita le bonhomme d'esprit faible, superstitieux et tyrannique, d'homme dur et sauvage, avec lequel il était impossible de vivre; on parla de se séparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience et de plier. Le comte, plus en crédit que jamais, se ménagea avec une adresse toujours nouvelle entre la mère et la jeune personne, qui toutes deux se croyaient l'unique objet de ses soins et de son amour. Il obtint bientôt sur la dernière une victoire facile, qui mal-

heureusement eut des suites. La mère, outrée de se voir jouée elle-même si indignement, désolée d'avoir porté par son trop de confiance le déshonneur dans sa famille, dévorée par la jalousie, et livrée au plus furieux désespoir, a fait un éclat qui a perdu sa fille, et a fini par se tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, et je ne sais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la foi pour se plonger dans les sombres et épaisses ténèbres de l'irréligion? Quoi qu'il en soit, ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secrètes leçons. Son âme est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu'on veut lui faire prendre. Mon père, ai-je raison de trembler?

J'ai toujours recours à vous pour charmer mes ennuis, et pour me consoler comme mère de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez sans doute de la promesse que vous m'avez faite de me donner encore quelques avis sur l'éducation de mes enfants par rapport à la religion *. J'en sens plus que jamais la nécessité : et c'est ici le moment de me tenir parole non-seulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour

* Voyez la fin de la lettre X.

faire diversion à mes peines par les objets les plus intéressants que vous puissiez m'offrir dans l'espèce d'accablement où je suis.

LETTRE XLII.

Le marquis à Emilie.

Tes craintes, ma chère fille, m'en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre et décourager, toi que j'ai toujours vue si pleine de confiance dans le seigneur, et si résignée. Tu le sais, mon Emilie, jamais il n'abandonne le juste qui espère en lui: il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; et des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naissent, chacun dans son temps, le mérite et le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu'il t'éprouve, et que c'est par les croix que, sur les traces de son divin fils, il nous conduit plus sûrement à partager avec lui son royaume et sa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu sois tentée au-dessus de tes forces; tu peux te reposer sur lui de l'issue du combat, comme des fruits de la victoire.

Revenons, ma chère Emilie, à la promesse que je t'ai faite, et que tu me rappelles. Je respecte trop tes vues et tes motifs pour balancer un seul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour

tes enfants à la religion, en même temps que tu travailleras à les rendre raisonnables : et c'est sur cela même que j'avais commencé autrefois à te donner quelques avis.

« La religion! diront encore ici nos prétendus « sages; mais si c'est la vôtre, si c'est la religion « du chrétien, quelle prise donne-t-elle à la rai- « son? » Quelle prise? celle que peut y donner une autorité raisonnable et nécessaire. Ce n'est point avec toi, mon Emilie, que j'ai dû discuter la nature et la force de cette autorité; c'est avec Valmont, puisque c'est lui qui osait la méconnaître. Pour toi, ma fille, lorsque les mécréants de nos jours voudront tourner tes instructions et ta méthode en ridicule, il te suffira de leur répondre : « Instituteurs du genre humain! je res- « pecte vos rares connaissances; mais, avant que « de vouloir m'aider à élever mon fils, accordez- « vous du moins sur les grandes vérités que vous « êtes venus apprendre aux hommes. Offrez-leur « quelque chose de précis : car l'état d'incerti- « tude sur ce qu'il leur importe le plus de savoir « n'est pas l'état de la nature; chez tous les peu- « ples elle le rejette avec horreur. Edifiez donc « une fois, et ne vous bornez pas toujours à dé- « truire; mais édifiez de manière que je sache à « quoi m'en tenir. Si vous ne pouvez pas vous « accorder entre vous; si ce que l'un rejette, « l'autre l'adopte, ah! du moins accordez-vous « avec vous-mêmes, et ne me rendez pas, ainsi

« que mon fils, le malheureux jouet de vos varia-
« tions perpétuelles et de vos étonnantes contra-
« dictions ; ne m'exposez pas à ne rien croire
« pour vous avoir cru trop légèrement. S'il est
« encore quelques vérités que vous ayez rete-
« nues, je sais où vous les avez puisées : sans
« aller jusqu'à vous, je n'ai qu'à remonter à la
« source; je les y trouverai dans toute leur pureté,
« et je n'aurai pas à craindre qu'au milieu des
« longs circuits que vous leur faites faire, elles
« aient été corrompues ou empoisonnées sur la
« route. Si vous avez aussi des mystères à m'of-
« frir (et que d'étranges mystères vos interpréta-
« tions sur la nature ne renferment-elles pas!), je
« préfère à ceux que je ne croirais que d'après
« vous ceux dont je puis dire sur quel fondement
« raisonnable je les crois. Le monde entier n'est
« pas fait pour se prêter à vos admirables systèmes
« qu'on ne peut comprendre; mais il est fait pour
« recevoir une tradition pure, appuyée sur des
« faits éclatants qui ne permettent pas de la con-
« fondre avec la voix de l'imposture. »

Consultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puisqu'il en est une qui nous a transmis le dépôt précieux des grandes et importantes vérités d'une manière bien plus facile et bien plus sûre que le raisonnement n'eût pu faire. Eh! cette tradition est elle-même si raisonnable! J'ai besoin d'une autorité : ce ne sera pas celle de nos faux sages que je prendrai pour guide, nous venons

d'en dire les raisons; mais ce sera celle du christianisme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la religion révélée, puisqu'on ne l'a jusqu'ici bien connu que par elle; et que, de toutes les religions qui ont prétendu nous instruire, il n'y a que celle que je professe qui m'offre des lumières, un culte et des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions, tu instruiras d'abord ton fils, comme le premier homme, sortant des mains de son créateur, a dû instruire le sien, ou comme les enfants de celui-ci ont instruit leurs enfants. Qu'ont-ils dû leur dire? Sans s'arrêter beaucoup à philosopher avec eux (et le monde n'eût pas été si pur dans ce bel âge, si déjà il y eût eu des philosophes *), ils leur disaient sans doute : « Mes enfants, ce bel univers n'a pas « toujours été, et vous êtes environnés de toute « part des preuves éclatantes de sa nouveauté **. « Il n'y a pas toujours eu des hommes; c'est par « notre père que le genre humain a commencé,

* Ce trait d'humeur de la part du marquis ne doit pas faire penser mal de son respect pour la saine philosophie. Pourquoi faut il que les hommes ne mettent que le nom à la place des choses, et qu'ils aient avili par l'abus ce qu'il y a de plus respectable !

** Les annales du monde nous les offrent à nous-mêmes ces preuves; et à nos découvertes en tout genre, on pourrait dire, sans trop de témérité, ce me semble, que le monde est encore dans son enfance. (Voyez ci-dessus page 214.)

« et, presque sous ses yeux, que le monde a été « créé. » Ils leur racontaient ensuite en termes simples et vrais l'histoire magnifique de la création ; et ils ne s'attendaient sûrement pas que parmi leurs descendants il viendrait un jour des sages qui démentiraient leurs aïeux, pour faire honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atomes.

« Mes enfants, reprenaient-ils, le monde a été « plus parfait que vous ne le voyez ; l'ordre tout « seul s'y laissait apercevoir ; et s'il s'y rencontre « aujourd'hui des désordres apparents, si l'homme « n'y jouit pas d'une félicité plus pure, ce n'est « pas la faute de son auteur. » Ils leur exposaient en même temps le premier précepte imposé à l'homme pour éprouver son obéissance. « Créé « libre, l'homme pouvait obéir ; il le devait, et ne « l'a pas fait. Pour le punir, la nature a changé « pour lui ; elle a changé pour nous. Gardons-« nous d'accuser d'injustice l'être suprême duquel « nous tenons l'existence et tous les biens dont « nous jouissons. Il ne nous devait pas des dons « plus grands que ceux qu'il nous a faits ; et les « biens dont nous sommes privés ne doivent pas « nous rendre ingrats pour tous ceux qui nous « restent. Admirons au contraire son extrême « bonté ; il saura tirer le bien du mal même. Il ne « nous a pas dévoilé tous ses secrets ; mais il nous « en a dit assez pour nous faire attendre un répa-« rateur, qui lui rendra plus de gloire que la faute

Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus délicates, plus difficiles à saisir; ce sont celles des mystères. Ici, ma fille, que ton œil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect, élève-les ensuite avec assurance; contemple ce qu'il t'est permis d'apercevoir, et montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystère* une idée claire et précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, et attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché par sa liaison avec des choses plus connues qui nous en garantissent la certitude. Indépendamment de la religion, la nature toute seule ne cesse de nous en offrir, et nous force de croire ce qu'ils ont d'obscur par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du mystère lui-même, rends-lui sensible ce qui peut en quelque sorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, est de ne pas être compris tout entier, mais de se faire voir cependant sous un jour qui le spécifie et le distingue suffisamment. En lui parlant du réparateur, du messie, tu te verras conduite au mystère de l'adorable Trinité. Un seul Dieu en trois personnes, une nature divine plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors; quelle étonnante vérité! Mais fais remarquer d'abord à ton fils que ce mystère ne renferme rien qui se contredise. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Val-

mont *, que jusqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradictoire; qu'ils l'ont cru; qu'ils l'ont adoré, et qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obscurité, j'en conviens; mais elle tient à la nature de la chose : elle ne fait point exception à la règle de n'admettre, dans l'ordre naturel, que des idées claires, puisqu'elle est sur un objet qui est au-dessus de la raison sans lui être opposé; et où la notion précise de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le sommes sur l'autorité de Dieu même, la croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

Ecoute ensuite comme parle sur ce mystère notre célèbre Bossuet; ainsi pourras-tu avec le temps te faire entendre de ton fils **.

« Dieu, en se contemplant lui-même, engendre « éternellement son verbe, qui est l'expression « parfaite de sa vérité, son image, son fils unique, « le plus pur éclat de sa lumière, et l'empreinte « de sa substance***. Dieu et son verbe, en se « contemplant mutuellement, s'unissent par l'a-

* Voyez ci-dessus, lettre XXXI.

** Voyez le *Discours sur l'histoire universelle*, par Bossuet, seconde partie. Cet excellent ouvrage sera toujours un des plus beaux monuments de la religion, comme il est, de l'aveu de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence.

*** Hébr. I, 3.

Au milieu de ces grands objets, avec lesquels cependant peut se familiariser un âge encore tendre, il est des notions plus délicates, plus difficiles à saisir ; ce sont celles des mystères. Ici, ma fille, que ton œil ne se trouble pas. Abaisse tes regards par respect, élève-les ensuite avec assurance ; contemple ce qu'il t'est permis d'apercevoir, et montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *mystère* une idée claire et précise, comme d'une vérité qui ne se dévoile qu'en partie, et attire notre croyance sur ce qu'elle a de plus caché par sa liaison avec des choses plus connues qui nous en garantissent la certitude. Indépendamment de la religion, la nature toute seule ne cesse de nous en offrir, et nous force de croire ce qu'ils ont d'obscur par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du mystère lui-même, rends-lui sensible ce qui peut en quelque sorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, est de ne pas être compris tout entier, mais de se faire voir cependant sous un jour qui le spécifie et le distingue suffisamment. En lui parlant du réparateur, du messie, tu te verras conduite au mystère de l'adorable Trinité. Un seul Dieu en trois personnes, une nature divine plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors ; quelle étonnante vérité ! Mais fais remarquer d'abord à ton fils que ce mystère ne renferme rien qui se contredise. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Val-

mont *, que jusqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradictoire; qu'ils l'ont cru; qu'ils l'ont adoré, et qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obscurité, j'en conviens; mais elle tient à la nature de la chose : elle ne fait point exception à la règle de n'admettre, dans l'ordre naturel, que des idées claires, puisqu'elle est sur un objet qui est au-dessus de la raison sans lui être opposé; et où la notion précise de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le sommes sur l'autorité de Dieu même, la croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

Ecoute ensuite comme parle sur ce mystère notre célèbre Bossuet; ainsi pourras-tu avec le temps te faire entendre de ton fils **.

« Dieu, en se contemplant lui-même, engendre « éternellement son verbe, qui est l'expression « parfaite de sa vérité, son image, son fils unique, « le plus pur éclat de sa lumière, et l'empreinte « de sa substance***. Dieu et son verbe, en se « contemplant mutuellement, s'unissent par l'a-

---

* Voyez ci-dessus, lettre XXXI.

** Voyez le *Discours sur l'histoire universelle*, par Bossuet, seconde partie. Cet excellent ouvrage sera toujours un des plus beaux monuments de la religion, comme il est, de l'aveu de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence.

*** Hébr. 1, 3.

« mour, et produisent l'Esprit saint, l'éternelle « union de l'un et de l'autre. »

Mais, parce que l'homme est formé à l'image de Dieu même, c'est aussi dans l'homme, et en considérant les richesses qu'il porte au fond de sa nature, que tu trouveras, à la portée de ton élève, une espèce d'image de cet adorable mystère. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même; et je sens naître en moi la pensée, ce germe de mon esprit, cette parole intérieure, ce verbe qui est le fils de mon intelligence, la plus pure lumière de mon âme, et l'image de sa substance. La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime, et cette parole intérieure, et l'esprit où elle naît; et en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit et ma pensée, je veux dire cet amour qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux et ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, et l'intelligence qui m'est propre, et la pensée que j'en ai, et l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, et ne forment à elles trois qu'une même substance. Ainsi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, et d'une manière bien plus excellente et plus relevée, subsiste la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la

Trinité, nous-mêmes, à un autre égard, nous sommes encore l'image de l'incarnation, de cet autre mystère que tu dois exposer à ton fils, ce mystère également profond, mais qu'on ne doit pas nier parce qu'on ne peut le comprendre. Eh quoi donc! nos esprits forts feront tant les difficiles lorsqu'il sera question d'en croire sur nos dogmes une autorité qu'ils devraient apprendre à connaître pour la mieux respecter; et ils le seront si peu lorsqu'il s'agira de nous proposer comme des vérités leurs inventions et leurs systèmes! Quoi! philosophes peu sages et incompréhensibles à eux-mêmes, ils feront quelquefois de leur Dieu l'âme de la nature, et ils voudront que la nature en soit le corps; ils feront de tous les êtres une seule substance, ils mêleront tout, ils confondront tout, ils changeront les notions les plus communes, ils brouilleront toutes les idées; et il leur sera impossible de croire, sous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, sans altérer, sans confondre ces deux natures, sans ôter à la première aucun de ses attributs, et sans l'assujettir à aucune des imperfections de la seconde! Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimères d'une orgueilleuse philosophie, et plus dociles à la voix du seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, et admirons-y cette union inconcevable, et cependant si sensible pour nous, de deux natures opposées, l'esprit et la ma-

tière, l'âme et le corps. Quel étonnant prodige les rassemble dans un même être et en fait une même personne? Quel lien inconcevable les unit? Le spinosiste tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai sage, qui ne saurait confondre deux substances si différentes en nature et en propriétés, lève à nos yeux le mystère, et nous lui rendrons sensible celui de l'incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus haut encore, cette idée si positive de l'infini, reçue dans un esprit fini et limité; et ici, ma fille, la comparaison est d'autant plus juste, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections et des défauts de l'esprit qui la reçoit, et le surpasse infiniment.

Ce que je te dis sur les mystères relativement à l'instruction de tes enfants, c'est à toi à leur en ménager le développement selon la portée de leur entendement et ses progrès; faisant toujours en sorte que les idées claires accompagnent et soutiennent ce qui, par la nature du mystère, doit rester nécessairement obscur. Mais surtout applique-toi à leur faire tirer des conséquences pratiques de ces grandes notions, qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement spéculatifs : car c'est là le grand défaut des enseignements sur les vérités de la foi, et celui qui fait de la plupart des chrétiens des hommes qui ont une science à part pour la religion, et une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils envers l'être suprême tout le

respect que la profondeur des mystères cachés dans la nature divine doit lui inspirer : tout l'amour que doit exciter en lui la charité immense d'un Dieu auteur de la grâce et de la nature, source de tout don, et qui s'est donné lui-même; toute l'obéissance et la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la divinité, son pouvoir, sa bonté, sa sagesse; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de son cœur le souvenir d'un Dieu qui, en leur faveur, s'est fait homme lui-même, et qui n'a point connu d'exceptions ni de bornes dans son amour.

Rends tes instructions aimables: écarte loin d'elles l'ennui qui les ferait paraître insipides, et le dégoût qui les rendrait infructueuses. Excite dans ton élève le désir de les entendre, en piquant sa curiosité par une sage réserve, en les lui faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, et en ne lui laissant pas même apercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Diffère-les plutôt que de les donner à contre-temps, c'est-à-dire, comme de vains sons, qui, n'étant pas compris, ne se répètent qu'avec peine, et qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte! Imprime-les par tes caresses; elles ne sont dangereuses que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de faiblesse et de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse et à l'amour. Souviens-toi

de celles que la reine Blanche prodiguait à son fils lorsqu'en le prenant sur ses genoux, elle lui disait : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses leçons; c'est ainsi qu'elle-même s'est rendue aimable à ses yeux et respectable pour toujours; c'est ainsi encore qu'en en faisant un grand saint, elle en a fait un grand roi. Emploie donc, à son exemple, cet innocent artifice d'une mère tendre qui frotte de miel les bords du vase qu'elle présente à son fils, et par cette amorce lui fait boire la liqueur salutaire qu'il renferme *.

---

* C'est la pensée ingénieuse du Tasse dans ces vers de la *Jérusalem délivrée :*

> Cosi a l'egro fanciul porgiamo aspe'o si
> Di soave licor gli orgli del vaso;
> Succhi amari ingannato in tanto ei beve.
> E da l'inganno suo vita riceve.
>
> CANTO I.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table des Lettres du second volume.

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE LAURENS AINÉ,
RUE DU POT-DE-FER, N° 14.